

Université de Montréal

Préface des *Champs Elyziens* du père Garasse
Analyse et annotations du « Portai de Clémence »

Par

Marie-Agnès Girodias

Études Françaises

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
En vue de l'obtention du grade de
Maître ès arts (M.A.)
en études françaises

Août, 1999,

© Marie-Agnès Girodias



2. PPTC. 11 m 6

P9

35

U54

2000

n. 006

Université de Montréal

Précis des Études Françaises du 2^e Cycle
Analyse et annotations du « Journal de Démocratie »

Par

Maria-Agnès Giguère

Études Françaises

Faculté des Études Supérieures

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maîtrise en arts (M.A.)
en études françaises



1982

© Maria-Agnès Giguère

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

Préface des *Champs Elyziens* du père Garasse
Analyse et annotations du « *Portai de Clemenca* »

Présentée par :

Marie-Agnès Girodias

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Président-rapporteur	:	Jean-Philippe BEAULIEU
Directeur de recherche	:	Éric MÉCHOULAN
Codirecteur	:	Marie-France WAGNER
Membre du jury	:	Robert MELANÇON

Mémoire accepté le :

Sommaire

La plupart des fêtes grandioses qui déplaçaient toute la cour sous Louis XIII furent immortalisées dans de nombreux ouvrages à caractère notamment littéraire. Ces relations dont les jésuites étaient souvent les auteurs et dans lesquelles ils mettaient à profit leur mission apologétique et pédagogique, furent enfouies en grande partie dans les archives. Certaines d'entre elles mériteraient aujourd'hui de faire l'objet d'une édition commentée.

Prenons *Les Champs Elyziens, ou la Reception du Roy tres-Chrestien Louis XIII, au Colleege de Bourdeaus de la Comp. de Jesus, le huictiesme de novembre 1615*. Le P. F. Garasse (1585-1631), jésuite devenu célèbre surtout pour ses pamphlets satyriques, y fixe le souvenir qu'il a gardé du spectacle monté le 8 novembre 1615 dans l'enceinte même du collège de Bordeaux. Ce spectacle en six « stations » auquel le roi est invité à participer, représente à travers toute une symbolique le parcours initiatique qu'il doit suivre pour atteindre le paradis terrestre, les Champs Élyséens. Six vertus royales tracent le chemin et servent de « stations » au roi. Ce texte, tombé pratiquement dans l'oubli depuis trois siècles, est le fruit d'une créativité singulière et d'une érudition certaine. La narration témoigne d'une imagination fertile et se nourrit copieusement des textes de l'Antiquité gréco-romaine et des Pères de l'Église.

En outre, cette relation attire notre attention sur la question du genre littéraire. Par son caractère d'absorption des différentes formes de discours, le récit du P. F. Garasse se situe à la frontière de plusieurs genres. L'intertexte des *Champs Elyziens* renvoie ainsi à la devise, à l'emblème, au chant, au compliment ou encore à la prière et s'insère dans un récit qui est, lui-même, déjà très dense et pluriforme. Il est troué d'arrêts, c'est-à-dire de segments descriptifs et poétiques.

Les Champs Elyziens constitue, du reste, un précieux document historique. Ce texte témoigne de la tradition didactique du théâtre jésuite et de la tradition des fêtes de cour héritées de la Renaissance italienne. L'intérêt profond que soulève la relation vient motiver un projet d'édition commentée qui permettra d'établir et de restituer la compréhension du texte et de le rendre accessible aux lecteurs modernes.

Pour ce faire, nous envisageons tout d'abord de saisir à l'ordinateur l'introduction et la première station des *Champs Elyziens*. Puisque l'édition intéressera surtout les universitaires et les spécialistes du XVII^e siècle, la physionomie de la version originale imprimée en 1615 sera respectée. Toutefois, quelques signes typographiques subiront de petites modifications. Les tildes, les agglutinations, les dissimilations et les coquilles feront l'objet d'un rejet ou d'une correction et les passages en latin et les quelques termes grecs seront traduits.

Une fois établie, cette partie des *Champs Elyziens* sera complétée par un commentaire littéraire, historique et philologique. Ce commentaire s'insèrera dans une préface d'une quarantaine de pages et dans un appareil de notes. La première partie de la préface comprendra une brève présentation du P. F. Garasse et viendra inscrire le texte dans la tradition des fêtes de cour héritées de la Renaissance italienne et dans la tradition didactique du théâtre jésuite. La

préface dressera également un panorama des sources, des œuvres antérieures qui ont inspiré la pensée créatrice du P. F. Garasse. Enfin, la préface se terminera par quelques pistes de lectures qui découleront du travail minutieusement mené sur la première des « stations » du roi, celle du « Portail de Clémence ». Pour ce qui est des annotations, elles seront d'ordre lexical, sémantique et historique. Elles donneront lieu au repérage des citations et à leur rétablissement. Elles permettront aussi de souligner les lieux communs et les affusions du texte. Comme instrument de travail, un index des noms propres sera également fourni à la fin de l'édition.

Ce travail qui s'inscrit dans le cadre d'un projet de recherche portant sur les Entrées Royales¹ cherche essentiellement à rendre « cet aimable délire d'imagination érudite » qu'est *Les Champs Elyziens* disponible à plusieurs lecteurs et à ouvrir, par la même occasion, la voie à de nouvelles recherches, notamment en littérature, en histoire, en philologie et en didactique.

¹ Marie-France Wagner (sous la dir. de), *L'Entrée Solennelle dans la ville ou urbanité et société au XVII^e siècle*, Colloque international au Centre Canadien d'Architecture, 7-8 octobre, 1999. Voir aussi Marie-France Wagner (sous la dir. de), *Cahier du groupe de recherche sur les entrées royales (1615-1660)*, Université de Concordia, 1999.

Table des matières

<i>Préface : La fête des <i>Litteræ humaniores</i></i>	1
Un des premiers élans d'écriture du père Garasse	2
Dans la tradition des fêtes de cour héritées de la Renaissance italienne	7
Dans la tradition didactique du théâtre jésuite	18
<i>Les Champs Elyziens</i> comme nouveau spectacle	28
La conjonction du pouvoir et du savoir.....	39
Discours et représentation de la clémence.....	51
Annotations du « Portal de Clemence »	76
Index.....	115
Bibliographie	122
Annexe.....	vii

Remerciements

Je tiens tout d'abord à exprimer sincèrement ma reconnaissance à mon directeur et ma codirectrice de mémoire :

- M. Éric Méchoulan pour sa compétence, sa confiance, sa disponibilité et ses conseils fort judicieux.
- Mme Marie-France Wagner qui par son encouragement constant, ses remarques constructives, son dévouement, sa rigueur et sa surveillance étroite, m'a aussi permis d'entreprendre et de mener à terme ce mémoire. Je lui suis également très reconnaissante pour toutes les références signalées et les documents donnés ou prêtés tout au long de ma recherche.

Je remercie de plus généreusement M. Benjamin Victor pour m'avoir aidée à traduire les nombreux passages en latin des *Champs Elyziens*; ainsi que M. Gilles Charpentier pour la traduction des quelques mots grecs.

Je ne peux passer sous silence toute l'aide que m'a apportée mes amis : Isabella, Angela, Nicolas et Hélène. Je les remercie chaleureusement.

Ma gratitude et mon amour se tournent enfin vers Alberto pour sa présence, son écoute attentive, son soutien et sa compréhension durant les derniers instants de rédaction et vers ma famille qui m'a tout donné depuis le commencement.

Préface
des
Champs Elyziens

La fête des *Litteræ humaniores*

Un des premiers élans d'écriture du père Garasse

J'ay fait il y a plus de douze ans [...] des discours Panegyriques... j'ay eu l'honneur de travailler des premiers au Sacre du Roy, et aux obseques de Henry le Grand, j'ai fait voir à Monseigneur de Verdun que je n'ay pas l'esprit Satyrique, par la poésie de l'Inscription du feu Roy que je luy dediay il y a plus de huict ans [...] J'ay dans Bourdeaux monstré par la reception Royale faicte de ma main et couchée par ma plume, que je n'avais l'esprit porté à rien moins qu'à la Satyre! [...]

Le père François Garasse¹

François Garasse est né à Angoulême en 1585. Vers l'âge de seize ans, il entre dans la Compagnie de Jésus. Il reçoit sa formation théologique, littéraire et philosophique au noviciat de Toulouse et devient professeur pendant quelques années à Poitiers et à Bordeaux. Parmi ses élèves, se retrouve le célèbre épistolier Jean-Louis Guez de Balzac, un « grand imagitatif » qui se qualifiait de pur « génie » et qui ne jurait que par l'« éloquence du forum cultivée par les Anciens ».

En 1617, à la suite d'une leçon publique au cours de laquelle il débat avec violence et fougue sur la transconspicence avec un jeune apostat

¹ Carlos Sommervogel, s. j., *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. 3, Paris, Alphonse Picard, 1892, p. 1185.

écossais, nommé Lasloëus, le père Garasse décide avec l'appui de ses supérieurs de réorienter sa vocation. Il choisit dès lors de prêcher et de combattre sans repos et avec virulence l'hérésie protestante et le libertinage. Il se met à écrire de nombreux pamphlets satiriques contre tous ceux qui attaquent la Compagnie et insultent la religion catholique. Un des écrivains français, et non le moindre, à subir la critique acerbe du père Garasse est le fameux François Rabelais à cause de son libertinage. Dans un de ses tout premiers écrits, le jésuite rédige à son encontre ce commentaire acrimonieux :

Outre les malitieuses inventions de quelques uns de la Religion prétenduë, lesquels pour rendre nos travaux mesprizables en un si grand sujet, donnerent le vol à certains petits vers, ridicules à merveilles, & reformés sur le modèle des boufonneries de Rabelais, en son imaginaire réception de l'Isle Bouchard, en donnant importunement des coppies, & les redisant par tout, comme si nous en eussions esté les auteurs: de façon, qu'il n'y eust presque maison dans Bordeaux, où cette chetive rimaillerie ne servist de risée au despens de nostre reputation. Mais le mespris que nous en fismes, & le temps, qui est un juge sans passion, fit voir à ces Messieurs, que telles sornettes ne sont pas de saison en semblable célébrité, & qu'ils ont trop de loysir à perdre, lequel se pourroit employer plus profitablement à la lecture des livres sacrés, que des impietés & sottises de Rabelais.²

Dans *La Recherche des recherches*³ et la *Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps*⁴, le père Garasse s'oppose aussi avec colère et

² François Garasse, *Les Champs Elyziens, ou La Reception du Roy tres-Chrestien Louys XIII. au College de Bourdeaus de la Comp. de JESUS, le huitiesme de novembre 1615*, Bordeaux, Simon Millanges, 1615, p. 210 [20].

indignation à Étienne Pasquier, illustre avocat et grand humaniste, et à Théophile de Viau, poète et libertin.

De tempérament batailleur et fougueux, le père Garasse est perçu comme « un emporté qui voyait l'irrégion partout ».⁵ Il sera, au début du XVII^e siècle, au cœur de tous les débats religieux et sociaux. Pour mieux pourfendre ses ennemis, il adopte dans ses pamphlets un style bouffon, cocasse, coloré, injurieux, grossier et plus encore.⁶ Dans sa rage d'écrire, il se permet des comparaisons exagérées et tient des raisonnements burlesques et s'autorise même à falsifier les textes anciens.⁷ Son esprit est si fécond qu'il devient maître dans le genre de la satire.

Les excès dans ses libelles vont toutefois finir par le perdre. Il écrit sans scrupule, sans retenue et sans mesure. En 1625, on le soupçonne d'être l'auteur d'un écrit diffamatoire contre le cardinal de Richelieu. À ce moment-là, ses supérieurs non seulement le rappellent à l'ordre, mais le réduisent au silence en appuyant la censure d'un de ses ouvrages, *La Somme théologique*. Condamné à la retraite, le père Garasse demande et

³ F. Garassè, *La Recherche des Recherches et autres œuvres de M. Etienne Pasquier; pour la défense de nos Rois, contre les outrages, calomnies, et autres impertinences dudit Auteur. Actorum XXIII. Scriptum est, Principem populi tui non Maledice*, Paris, Chez Sebastien Chappelet, 1622, in-8°.

⁴ F. Garasse, *La Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps*, [Paris], [1623], Westmead, Gregg, 1971, 1025 [1059] p.

⁵ Marcel de Grève, « Rabelais, arme du R. P. Garasse », dans *Les Jésuites parmi les hommes aux XVI^e et XVII^e siècles*, Clermont-Ferrand, Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont-Ferrand, 1987, p. 191.

⁶ Pascal Debailly, « Le père François Garasse, critique et disciple de Mathurin Régnier », *XVII^e siècle*, (1995), p. 431-445.

⁷ Louise Godard de Donville, « Le libertin ' persécuteur de la foi ' de Bède le vénérable au père Garasse », *Papers on French Seventeenth Century Literature*, Textes et images, vol. 14, n° 26, (1987), p. 105-120.

obtient la permission d'aller soigner les pestiférés à Poitiers. Il ne tarde pas à contracter la maladie dont il meurt en juin 1631, à l'âge de 46 ans.

Les pamphlets rédigés par le père Garasse lui valent aujourd'hui de n'être pas tombé dans l'oubli et de conserver une certaine audience dans les milieux érudits. Mais ce serait le méconnaître que de le présenter uniquement comme libelliste et polémiste. Ce fut aussi un grand érudit de son époque. Au cours des années passées à Bordeaux où il enseigne au collège de la Madeleine⁸, fondé en 1572⁹ par l'archevêque Antoine Prévost de Sansac, le père Garasse se distingue par sa culture littéraire. Le jugement exprimé à son sujet par le théologien français René Rapin (1621-1687) en témoigne :

Un homme (le père Garasse) assez savant dans les belles-lettres; il avait fort étudié les anciens et s'était rempli l'esprit de cette curieuse littérature qui avait vogue en ce temps-là et qu'on estimait; il avait même étudié la langue française qu'il ne savait pas mal; il écrivait aussi poliment que le portait le génie du siècle qui était encore un peu grossier.¹⁰

À ces connaissances des belles-lettres, s'ajoute l'art de bien écrire qu'il pratique déjà avec succès pendant ses années de professorat (1611-

⁸ Au XVII^e siècle, il existe à Bordeaux deux collèges : le collège de la Guyenne et le collège de la Madeleine. Le premier fondé en 1533, connaît un grand succès jusqu'en 1570. Son enseignement repose sur l'esprit d'Érasme; il privilégie l'étude des textes anciens, du latin et de la dialectique. C'est dans ce collège que Michel de Montaigne reçut sa formation humaniste. En 1572, le collège de la Madeleine qui constitue le douzième établissement créé par l'Ordre jésuite en France vient, grâce à sa méthode pédagogique plus vivante, supplanter le collège de Guyenne.

⁹ Le massacre de la Saint-Barthélémy a eu lieu cette même année. Deux ans plus tard, apparaît la Ligue, le mouvement révolutionnaire catholique français.

¹⁰ René Rapin, *Histoire du jansénisme depuis son origine jusqu'en 1644*, Paris, Gaume, [s.d], p. 188.

1617), succès de plume que lui méritent d'abord ses écrits autres que diffamatoires.

Pour juger de la valeur des premiers textes du père Garasse, il faut consulter, à la Bibliothèque de l'Arsenal à Paris, un superbe livre relié en cuir rouge et brun, imprimé en 1615 et intitulé *La Royale reception de leurs Majestez tres-chrestiennes en la ville de Bourdeaus, ou Le Siecle d'or ramené par les alliances de France et d'Espagne*¹¹. Ce livre in-8°, divisé en plusieurs parties, regroupe trois textes relativement différents et tous composés par le père Garasse. En voici les titres :

- La Royale reception de leurs Majestés tres-Chrestiennes en la ville de Bourdeaus.*
- Les Champs Elysiens, ou La Reception du Roy tres-Chrestien Louys XIII. au college de Bourdeaus de la Comp. de Jesus, le huictiesme de novembre 1615.*
- L'Heureux accomplissement des alliances de France et d'Espagne. ou Ce qui s'est passé aux voyages, tant de Madame sœur du Roy, tres-Chrestien, depuis Bourdeaus jusques à Bourgos en Espagne, que de la Reyne de France, depuis Bourgos jusques à Bourdeaus.*

Au tout début du recueil qui compte près de cinq cents pages se situe l'extrait du privilège¹² du roi (voir Annexe). De manière étonnante, ce recueil n'existe encore aujourd'hui que dans son édition originale, imprimée le 1^{er} décembre 1615.

¹¹ F. Garassé, *La Royale réception de leurs Majestés tres-Chrestiennes en la ville de Bourdeaus, ou Le Siecle d'or ramené par les alliances de France et d'Espagne*, Bordeaux, Simon Millanges, 1615, 213 [223]p.

¹² Cet extrait indique que le livre a obtenu l'agrément de la censure et que seul, Simon Millanges (personnage ayant eu le monopole de l'imprimerie à Bordeaux pendant un demi-siècle) est autorisé à l'imprimer ou à le faire imprimer pendant six ans.

Si nous prenons le temps de lire l'ouvrage, nous réalisons que la deuxième partie, intitulée *Les Champs Elyziens*, est intéressante à plusieurs égards. Elle témoigne, d'une part, de la tradition des fêtes de cour héritées de la Renaissance italienne, et, d'autre part, de la tradition didactique du théâtre jésuite qui privilégie les *litteræ humaniores*, les *res litteria*. Le texte, tombé presque dans l'oubli depuis trois siècles, se présente comme le fruit d'une créativité originale ou encore comme l'exprime si bien André Stegmann, spécialiste des fêtes de la Renaissance, comme un « aimable délire d'imagination érudite »¹³. Pour en juger, examinons cette partie qui retient notre attention en situant tout d'abord *Les champs Elyziens* dans leur contexte.

Dans la tradition des fêtes de cour héritées de la Renaissance italienne

Jean Darnal écrit dans son *Supplément des chroniques de la noble ville et cité de Bordeaux*, que « les actions de l'année 1615 furent mémorables, et dignes d'être écrites, [...] »¹⁴. Bordeaux, joliment surnommé « Port de la Lune » en raison de la disposition de ses installations portuaires, connaît effectivement, au cours de l'année 1615, de grandes agitations. La ville se métamorphose en véritable fourmilière : les rues et les chemins sont réparés, aplanis et nettoyés; les bâtiments et les

¹³ André Stegmann, « La Fête parisienne à la place royale en avril 1612 », dans *Les Fêtes de la Renaissance*, t. 3, Paris, Centre National de Recherche Scientifique, 1975, p. 390.

¹⁴ Jean Darnal, *Supplément des chroniques de la noble ville et cité de Bordeaux*, Bordeaux, Jacques Mongiron Millanges, 1616, p. 153.

monuments sont parés de banderoles et de tapisseries; architectes, artisans, peintres et dessinateurs de divers pays conçoivent et construisent d'impressionnantes machines, gravent et sculptent des plaques royales en or et peignent de multiples tableaux; poètes et écrivains composent maints discours et créent devises, écriteaux, anagrammes. L'imprimerie du savant professeur Simon Millanges est en plein essor.

Comment expliquer toute cette animation à l'intérieur des murs de Bordeaux, sur les chantiers et sur les places, dans les ateliers et les officines? Depuis plus de six mois, la ville se prépare à célébrer avec grande pompe et solennité le mariage tant attendu du jeune roi Louis XIII avec l'infante d'Espagne, Anne d'Autriche, fille aînée de Philippe III (voir Annexe). Au lendemain de la mort d'Henri IV, Marie de Médicis influencée par ses amis florentins, Concini et Galigai et l'ambassadeur toscan Matteo Botti, qui tous craignaient une montée de la Réforme, signe le 25 juin 1610 deux contrats de mariage entre la France et l'Espagne : Élisabeth de France, fille d'Henri IV est promise à Philippe II, et Anne d'Autriche, fille aînée de Philippe III, à Louis XIII. Ce double mariage franco-espagnol ne sera annoncé officiellement, sur la Place Royale à Paris, que le 26 janvier 1612. Les Bordelais, impatients et enthousiastes, ont trois ans pour organiser les festivités. Ils entendent se surpasser et conférer à l'événement royal un apparat surclassant celui des fêtes antérieures :

En 1608, de grandes fêtes s'étaient déroulées en Savoie et en Toscane à l'occasion de mariages princiers. À Turin, les noces de deux princesses de Savoie avec les ducs de Mantoue et de Modène avaient été accompagnées de fêtes et de carrousels somptueux qui se déroulèrent dans un ensemble architectural remis à neuf et embelli. À Florence, le mariage du prince héritier Côme avec

Marie-Madeleine d'Autriche, fille de l'Empereur, s'alliait à des fêtes aussi belles. Les édifices provisoires dressés pour accueillir la future grande-duchesse étaient remarquables à la fois par leur goût et par leur richesse, en particulier les arcs de triomphe qu'avaient dessinés Cigoli. On y voyait aussi des chars de divinités, dorés et brillants.¹⁵

Déjà grevée par un important fardeau fiscal, la ville de Bordeaux va dépenser plus de quatre vingt mille livres en frais de réjouissances pour le mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche. Cherchant à imiter le faste des triomphes antiques, les organisateurs des fêtes cherchent aussi à reproduire l'éclat, la richesse et l'originalité des éléments insolites de l'art florentin.

Ce sont des coups de canons et un grand feu de joie allumé par le gouverneur de Guyenne, le maréchal de Roquelaure, qui marquent, le 27 août 1615, l'ouverture officielle des fêtes de Bordeaux. Toutefois, le roi et toute sa cour à laquelle s'ajoute une escorte de trois mille fantassins¹⁶ n'arriveront à Bordeaux qu'au début du mois d'octobre :

¹⁵ Jacques Vanuxem, « Les Entrées royales sous Louis XIII et Louis XIV », *Médecine de France*, n°101, Paris, (1959), p. 18.

¹⁶ Louis XIII a été un des derniers rois à parcourir le royaume de France. Entre 1610 et 1643, il a réalisé plus de vingt voyages. Accompagné d'une suite grandiose, formée de toute la cour, il se déplaçait soit en carrosse, soit à cheval : « La Cour était loin d'être fixée à Paris. Elle suivait partout le roi, pour un rien, comme lui à cheval. Le roi disait le matin à son lever : « Messieurs, nous partirons tantôt », et tout le monde troussait bagage : courtisans, gardes, pages; les femmes sur des haquenées, les secrétaires sur des mules, avec leurs sacs et leurs écritoirs, quelques carrosses pour les vieillards et les dames âgées, des charettes pour le lit et le couvert. On se mettait en route sans savoir toujours où l'on coucherait; le roi avait le droit de gîte dans son royaume, et il en usait : [...] Depuis des siècles, le roi circulait ainsi à travers le pays, et le royaume s'était comme fixé et coagulé autour de cet embryon sans cesse en mouvement. La « maison » du roi, sa « mesnie », sa « cour » s'était accrue jusqu'à devenir un royaume. » Voir Gabriel Hanotaux, *La France en 1614 : La France et la royauté avant Richelieu*, Paris, Nelson, [s. d.], p. 99-100.

On despecha du Parlement & de la ville les deputés pour salüer S. M. qui leur tesmoigna beaucoup d'affection, & l'aise qu'il concevoit de la decouverte de Bordeaux; & s'estant embarqué avec la Reyne sa mere & Madame, dans un batteau mené & appareillé par nos Magistrats, le mieux, que la surprise du temps l'avoit permis, il arriva à la marée du soir, & entra dans Bordeaux le septiesme d'Octobre sur les cinq heures, sans autres ceremonies, que d'un cry de joye, qui tiroit les larmes à la plus part des regardans.¹⁷

Au XVII^e siècle « l'engouement pour les fêtes, leur nécessité même, étaient universellement admis¹⁸ ». Au train royal s'ajoutent donc de nombreux invités et visiteurs, grands seigneurs et gens d'église, ambassadeurs étrangers, gens de toutes conditions, de régions proches ou éloignées : les ducs de Joinville, d'Elbœuf, d'Uzès, de Vendôme et de Guise, les cardinaux de Sourdis et de Lorraine, les évêques de Rieux, de Bazas, de Bayonne, de Saintes, le chancelier de Villeroi, etc. Au cours de l'automne 1615, c'est une foule innombrable et bruyante qui déferle sur Bordeaux, envahit les rues et remplit les auberges.

Cet attrait pour les fêtes et surtout pour celles dédiées au roi ou honorées par sa présence peut aisément s'expliquer. Sous le régime monarchique, le corps social se sent étroitement lié au prince. Le royaume est perçu comme un corps humain dont la tête est le roi. S'il y a fête pour le souverain, il y a aussi fête pour son peuple. Les fêtes importaient parce « qu'elles offraient la possibilité à la fois de se donner en spectacle et de se

¹⁷ F. Garasse, *La Royale reception...*, *op. cit.*, p. 42-43.

¹⁸ Margaret McGowan, « La Fonction des fêtes dans la vie de cour au XVII^e siècle », dans *La Cour au miroir des mémorialistes, 1530-1682* : Actes du colloque du centre de philosophie et de littérature romanes de Strasbourg, 16-18 novembre 1989 / sous la direction de Noémi Hepp, Paris, Klincksieck, 1991, p. 31.

contempler soi-même¹⁹ ». Pour la durée des fêtes du mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche, Bordeaux se transforme en immense théâtre où le roi et sa cour, les nobles, les membres du clergé, les bourgeois et les différents corps de métiers peuvent se faire valoir, se pavaner, parader. Théâtralisée de la fin du mois d'août à la mi-décembre, la ville se prête à divers spectacles : courses de lances, jeux de scène, combats, tournois, feux d'artifice, entrées solennelles, carrousels, banquets, cavalcades, ballets, etc. Et comme « la fête (est) une extension de cette hyperbole qui caractéris(e) la manière de s'exprimer (et la manière d'être); [...] »²⁰, chacun cherche par l'entremise d'un décorum, de riches costumes, de tableaux vivants et de discours significatifs et allégoriques, à interpréter son meilleur rôle. À cette époque, il ne suffit pas simplement d'être, mais de représenter son être. Tout est dans la représentation et dans le spectacle.

Les maisons d'enseignement de Bordeaux telles que le collège de Guyenne et celui de la Madeleine ne sont pas exclues de ces festivités. Comme le remarque l'historien René Taveneaux, les collèges de l'époque font preuve d'une grande ouverture sociale :

Chaque collège a d'abord été en contact étroit avec son environnement immédiat : il est mêlé aux activités de la ville, participe à ses fêtes, à ses spectacles, à sa vie profonde; [...] L'actualité politique y pénètre par plusieurs voies mais en particulier par les pièces de théâtre qui, sans doute, empruntent leurs sujets à l'antiquité ou à la

¹⁹ M. McGowan, *op. cit.*, p. 27.

²⁰ M. McGowan, *op. cit.*, p. 34.

mythologie, mais savent, sous les voiles légers de l'allégorie, évoquer le présent le plus brûlant.²¹

Selon les écrits du jésuite Pierre Delattre, le roi Louis XIII, à peine âgé de quinze ans, se rend, au cours du fameux automne 1615, six fois au collège de la Madeleine.²² Impatient²³ de l'arrivée de sa future épouse Anne d'Autriche, il assiste le dimanche 8 novembre, à une réception mémorable d'une durée de deux heures. Dans l'enceinte même du collège, est donnée, par les étudiants, une représentation dramatique en six « stations »²⁴ à laquelle Louis XIII lui-même est invité à participer.

Plusieurs chroniques et mémoires comme ceux du célèbre père Claude-François Ménéstrier (1631-1705), grand expert en réceptions de cour, font mention de ce spectacle grandiose : « À l'entrée du feu Roi dans Bordeaux, on représenta les champs Elysiens de Virgile et le rameau d'or de la Sibylle »²⁵. *Les Champs Elyziens* du père Garasse fournissent un récit plus important et plus détaillé de l'événement.

²¹ René Taveneaux, *Le Catholicisme dans la France classique 1610-1715*, t.1, Paris, S.E.D.E.S., 1980, p. 275.

²² Pierre Delattre, s. j., (sous la dir.) *Les Établissements des jésuites en France depuis quatre siècles [...]*, t. 1 : Abbeville - Cyriacum, Wetteren, De Meester Frères, 1949, p. 742-743.

²³ Louis XIII commençait à s'ennuyer de la longue attente de sa future épouse et souhaitait presque le retour à Paris : « Pour soulager cet ennuy par quelque divertissement, on fust d'avis par le consentement des Magistrats, d'exhiber au collège des pères Jesuites, ce qu'on y preparoit pour la reception de leurs Majestez. Le roy y fut avec la Reine sa mere et toute la Cour le huictiesme du moys. » Voir F. Garasse, *La Royale reception...*, *op. cit.*, p. 65.

²⁴ Le mot « station » sous-entend lieu d'arrêt tout comme dans le chemin de croix constitué de quatorze stations.

²⁵ Claude-François Ménéstrier, « Des Entrées solennelles et réceptions des princes dans les villes », dans *Collection des meilleures dissertations [...]*, Constant Leber, vol. XIII, Paris, G.-A. Dentu, 1838, p. 149.

Les Jésuites, grands organisateurs de spectacle, manifestent une inclination très forte pour le spectaculaire. Quel que soit le lieu où ils donnent une représentation, « cour du collège, *in parvo teatro*, dans une salle de théâtre en location, dans une église, dans une chapelle, sur la place publique, ou dans une salle d'action »²⁶, ils appliquent sans réserve les conventions décoratives baroques. Ils mettent en scène une esthétique de la variété et de l'abondance. Ils développent une iconographie complexe et utilisent à profusion les machines de théâtre. Ils utilisent le plus souvent pour dresser les décors des matériaux tels que de la toile, du papier, du plâtre, du bois et de la végétation. Ces décors fragiles ne sont pas faits pour résister au temps et durer comme vestiges de l'événement passé. Après la cérémonie, tout est détruit; on ne laisse rien. Tout est éphémère!

Alors que reste-t-il aujourd'hui pour rendre compte du caractère spectaculaire de ces représentations théâtrales? Les Jésuites sont conscients que le spectacle est un événement historique ponctuel et circonstanciel qui s'inscrit dans un temps précis et défini. Il leur faut donc, pour mieux en développer et exploiter l'aspect spectaculaire, en faire une description écrite. Une fois données, les représentations fournissent matière à la rédaction d'un livre : « La fête passera alors de l'univers des choses dans celui des mots. Le spectacle s'insèrera désormais dans cette sorte de fête des langages que constitue la métaphore »²⁷. La

²⁶ Edith Weber, « Le Théâtre humaniste protestant à participation musicale et le théâtre jésuite : influences, convergences, divergences », dans *Les Jésuites parmi les hommes aux XVI^e et XVII^e siècles*, op. cit., p. 456.

²⁷ Fabrizio Cruciani, « Vision et organisation de l'espace dans les fêtes romaines », dans *Les Fêtes de la Renaissance*, t. 3, op. cit., p. 229.

représentation publique donne donc naissance à un texte alors qu'habituellement le jeu scénique s'appuie sur un texte déjà écrit.

La conception des spectacles de ville est rarement confié à de simples gens. Elle fait souvent appel à des architectes, des peintres, des sculpteurs, des musiciens et des écrivains célèbres. Pour l'entrée de Charles IX à Paris, en 1571, les devises et les thèmes du spectacle sont l'œuvre de l'humaniste français Dorat et du poète Pierre de Ronsard. Les spectacles qu'organisent les jésuites requièrent également les services de personnages réputés et estimés. Suite au mariage de Just Louis de Tournon et de Magdeleine de la Rochefoucaud à Tournon, le 4 février 1583, les jésuites demandent à Honoré d'Urfé, un de leurs élèves de grand talent, de mettre par écrit le récit des réjouissances du mariage, ce qu'il fait en rédigeant *La Triomphante Entrée*²⁸. Le récit du spectacle donné le 8 novembre 1615 au collège de la Madeleine, ne pouvait donc être fait que par un professeur ou un élève talentueux. Finalement, c'est le père Garasse qui se charge d'en fixer le souvenir par écrit. Probablement en a-t-il été aussi l'intendant. Il intitule son récit *Les Champs Elyziens, ou la réception du Roy tres-Chrestien Louys XIII. au College de Bourdeaux de la Comp. de Jesus, le huictiesme Novembre 1615*. C'est par ce texte du père Garasse que le spectacle jésuite est passé à la postérité; c'est encore aujourd'hui un spectacle « à lire et à relire ».

Le spectacle que décrit le père Garasse dans sa relation de 223 pages²⁹ s'apparente étonnamment à la fête de l'entrée royale. Du Moyen

²⁸ Maxime de Gaume, « Préface », dans *La Triomphante entrée de tresillustre dame madame Magdeleine de la Rochefoucaud, espouse de hault et puissant seigneur Messire Just-Loys de Tournon [...] / [par Honoré d'Urfé]*, Saint-Étienne, Presses de l'Université de Saint-Étienne, 1976.

Âge jusqu'au XVIII^e siècle, dans toute l'Europe, les villes reçoivent leur souverain avec pompe. Dès qu'il franchit les portes d'une de ses villes, le roi est convié à suivre un itinéraire marqué par différents monuments ou constructions, lieux symboliques, tableaux vivants, et à entendre, par l'intermédiaire d'une mise en scène, un discours allégorique louant sa personne et ses exploits et demandant le renouvellement des privilèges de la ville. Au XVI^e siècle et au tout début du XVII^e siècle, l'entrée royale française, sous l'influence des maîtres d'art de la Renaissance italienne, atteint des dimensions spectaculaires. À cette époque, les artistes chargés de la conception du spectacle cherchent essentiellement à plaire et à séduire. L'entrée prend principalement la forme des triomphes militaires à la romaine. Le décor est de plus en plus riche, sophistiqué et varié. On grave ou peint des images, des devises, des inscriptions, des anagrammes, des citations latines, des poèmes, des dictons et des épitaphes sur les entrecolonnements, les frontons, les voûtes des arcs et les colonnes, des trophées, des médailles. Les constructions éphémères dressées, qui jalonnent le trajet du roi, sont souvent des arcs de triomphes, des temples, des pyramides. Les costumes des figurants reprennent l'habillement des héros de l'antiquité. De plus, le message que la ville transmet symboliquement au roi s'inspire de la mythologie classique. Le roi est comparé aux divinités et aux héros de l'époque gréco-romaine.

Ainsi, tout comme dans le spectacle de l'entrée royale, le père Garasse raconte dans *Les Champs Elyziens* que le roi n'est pas

²⁹ Il y a eu faute d'impression dans la pagination. Après la page 177, certains chiffres se répètent. L'éditeur indique alors un total de 213 pages au lieu de 223 pages. Ce type d'erreur est très courant à l'époque.

uniquement spectateur, il se promène au gré de « stations » marquées par toutes sortes d'images, tirées des quatre éléments ou des architectures éphémères telles qu'une porte ou une machine de théâtre en forme de montagne, de jardin, ou de roue de zodiaque. Citons ce passage des *Champs Elyziens* décrivant le passage du roi à travers une machine de théâtre en forme de montagne :

A ces parolles la montagne s'escartella avec un bruit & fracas incroyable d'instrumens & de voix, le roc pendant & couppé à la naturelle, commence de costé & d'autre à découvrir force sources d'eau crystalline.

Le Roy traversa ceste nouvelle route accompagné d'une douce harmonie des Nymphes Oreades & de leurs Propheties, que rien ne pourroit desormais s'opposer à ses desseins, veu qu'au seul bruit de son nom les montagnes s'applanissoient [...].³⁰

Il est aussi fait mention, comme dans la fête de l'entrée royale, d'un chemin jonché de fleurs, le long duquel sont érigées des fontaines de vin et de lait, qui résonne du bruit de divers instruments de musique (hautbois et trompettes) et de cris de joie; toute cette cérémonie s'achève par une prière d'actions de grâce, le *Te Deum*.

Au lieu d'être accueilli par les notables, les bourgeois et les différents corps de métier de la ville, le roi, pendant tout son parcours dans l'enceinte du collège, est invité par les étudiants à suivre un modèle dithyrambique de monarque idéal selon l'optique jésuite. Sous un mode symbolique et par de nombreux artifices scéniques transparents ou énigmatiques, l'action théâtrale tente de reproduire le voyage, ou plus exactement, la voie initiatique que doit suivre le roi pour atteindre le paradis

³⁰ F. Garasse, *Les Champs Elyziens...*, op. cit., p. 46-47.

terrestre, les Champs Elysiens. Sur cette voie, les « stations », « logis » ou « poses » correspondent à six vertus, qui sont utilisées comme repères pour orienter le roi vers le but à atteindre :

- Le Portail de Clémence
- La Montagne de Piété
- Le Jardin des Hespérides ou bien le Verger de Vigilance
- Le Zodiaque de Justice
- Le Labyrinthe ou bien le Bocage de Vaillance
- Les Champs de l'Immortalité ou de la Félicité

À chacune des « poses », les élèves interprètent différents rôles mettant en scène des personnages allégoriques, la Clémence, la Vigilance et la Justice, des personnages mythologiques, Mercure, Énée, Sybille, Mars et Ajax et des personnages historiques, Jules César, Charlemagne, Constantin et Alexandre. La plupart des personnages portent sur leur costume des insignes ayant une connotation morale ou politique. Par maints propos louangeurs et par de solennels discours, les acteurs font vœux de soumission et de fidélité au roi :

Daphné portant pour devise une couronne de Laurier pleine de grenes toutes noires, & fort ameres avec ce mot : NE RESPICE BACCAS³¹ ; qu'un courage genereux ne doit pas tant avoir eigard a l'amertume du travail, comme à la douceur du triomphe.

DAPHNE AU ROY.

SIRE,

Qu'on ne me tache plus d'incivilité, si d'autrefois j'ay fuy devant les importunités d'un jeune Dieu folastre : Je n'ay fuy que pour me rendre à vous : Je ne fus mal apprise pour lors, que pour me

³¹ Traduction : Ne regarde pas derrière les baies.

monstrer courtoyse et entierement acquise à V. M.
Je veux estre inaccostable à tous, pour me donner
entierement à vous, affin que vous seul triomphiés
de tous les autres, et qu'on sçache, que ce n'est
que pour V. M. que je garde mes couronnes.³²

Les Champs Elyziens du père Garasse sont, en fait, la relation d'un spectacle semi-public. Le roi Louis XIII est célébré non plus par la ville entière, mais par un collège. Les Jésuites récupèrent le cérémonial de la fête de l'entrée royale³³ pour présenter à Louis XIII leur conception du monarque idéal, pour manifester leur respect envers la royauté et, comme nous le soulignerons ci-dessous, pour permettre aux élèves de montrer les bienfaits de l'enseignement humaniste qu'ils reçoivent.

Dans la tradition didactique du théâtre jésuite

La participation du collège de la Madeleine aux festivités de Bordeaux manifeste certes un intérêt pour la société, mais cette implication s'explique aussi autrement. Les spectacles montés par les jésuites s'insèrent dans un cadre pédagogique spécifique. Comme l'écrit Jean Jacquot, à propos des représentations jésuites, « il s'agit de l'extension d'une activité scolaire, l'étude des belles-lettres et la pratique de la

³² F. Garasse, *op. cit.*, p. 166-177.

³³ Voir le projet de recherche mené sous la direction de Marie-France Wagner : *L'Entrée solennelle dans la ville ou urbanité et société au XVII^e siècle*, Colloque international, Centre Canadien d'Architecture, 7-8 octobre, 1999. Le projet vient établir les traits génériques de l'entrée royale dans un collège ou dans une ville. Voir aussi Marie-France Wagner, D. Vaillancourt et É. Méchoulan, « L'Entrée dans Toulouse ou la ville théâtralisée », *XVII^e siècle*, n°201, 1998, p. 613-637.

rhétorique considérées comme moyen d'initier la jeunesse à ses futures responsabilités sociales »³⁴.

Ce n'est pas seulement le prestige de leur enseignement qui attire les jeunes dans les collèges jésuites. Le grand succès que connaissent ces établissements, au cours du XVII^e siècle, est dû, avant tout, au type d'enseignement qu'ils offrent. Les jésuites ont développé, contrairement aux pédagogues de l'époque médiévale, une méthode pédagogique plus libérale et plus vivante. Ignace de Loyola, bien que souvent déçu par l'enseignement qu'il avait reçu à Paris, fonde l'essentiel de son *Ratio atque institutio studiorum* à partir du *modus parisiensis* :

C'est donc moins un savoir - aussi riche à Bologne, Salamanque ou Louvain - que les jésuites dépêchés à Paris par Ignace de Loyola viendront chercher au Quartier Latin, qu'une méthode - ce *modus parisiensis* qui survit à tous les déboires, à toutes les épidémies, à tous les Beda, à tous les rejets cléricaux ou gallicans, cet art de grouper en « collèges » (lire ensemble les énergies enseignantes et les appétits de connaissances). La réponse qu'ils attendent ne doit pas faire écho à un « qu'apprendre? », mais à un « comment enseigner »?³⁵

Le *Ratio* ne se résume pas à une théorie ou à une philosophie spéculative. C'est une méthode pédagogique qui s'ajuste à la pratique quotidienne des enseignants :

³⁴ Jean Jacquot, « Présentation », dans *Les Fêtes de la Renaissance*, t. 3, *op. cit.* p. 26.

³⁵ Jean Lacouture, *Jésuites - une multibiographie*, t. 1 : *Les Conquérants*, Paris, Seuil, 1991, p. 14.

Le *Ratio* n'entendait pas dresser des normes pour guider la grand'œuvre des collèges et prévenir des écarts qui eussent pu lui devenir fatals. Il était destiné, la souplesse de ses articulations en témoigne, à maintenir et à animer, non à immobiliser dans une routine, l'enseignement des Jésuites.³⁶

Au Moyen Âge et au début du XVI^e siècle, la pédagogie accorde une place importante au livre et à la dialectique. Or, selon les Jésuites, la scolastique ne favorise pas le plein épanouissement de l'élève, elle le transforme en un simple réceptacle de connaissances. Ils favorisent une éducation humaniste plus attrayante, moins statique, concrète et efficace. Les Jésuites comprennent peu à peu qu'un enseignement de grande renommée et que le plein apprentissage des sciences ne se font pas sans le support de l'éloquence. La maîtrise du langage est nécessaire au développement de la raison. L'élève ne doit pas avoir une connaissance superficielle des œuvres littéraires, mais il doit s'en imprégner par des lectures répétées, par une étude attentive du texte et par une récitation des phrases pour en saisir tout le sens, le rythme et l'harmonie. C'est ainsi que l'esprit des collégiens se nourrit de riches images, que son âme s'anime d'un souffle poétique, et qu'il acquiert le talent d'éloquence « *ad perfectam eloquentiam pervenir* ». Parvenir à la parfaite éloquence doit être la principale ambition des élèves qui fréquentent les collèges jésuites. L'accumulation des connaissances ne suffit pas. Il faut apprendre et comprendre. Il faut aussi savoir user des connaissances acquises et connaître les conséquences de cet usage. Pour les jésuites, « l'éloquence

³⁶ François de Dainville, *La Naissance de l'Humanisme moderne*, Paris, Beauchesne et ses fils, 1940, p. XII.

ce n'est pas seulement bien discourir et bien écrire, c'est encore tout un bagage de connaissances positives, [...] une *eruditio* : c'est la *cognitio rerum* autant que la *cognitio verborum* »³⁷.

L'éloquence ne s'acquiert pas par une pratique de l'austère scolastique médiévale. Les jésuites utilisent à des fins pédagogiques certaines activités ludiques. Ils considèrent le jeu³⁸ et le divertissement comme un moyen de stimuler l'intelligence de l'élève dont ils ont le souci de respecter également la psychologie et la personnalité. Montaigne avait développé cette idée dans son chapitre des *Essais* intitulé « De l'Institution des enfants » :

Les jeux mêmes et les exercices seront une bonne partie de l'étude : la course, la lutte, la musique, la danse, la chasse, le maniement des chevaux et des armes. Je veux que la bienséance extérieure, et l'entregent, et la disposition de la personne, se façonne quant et quant à l'âme. Ce n'est pas un corps qu'on dresse, c'est un homme; il n'en faut pas faire à deux. Et comme dit Platon, il ne faut pas les dresser l'un sans l'autre, mais les conduire également, comme un couple de chevaux attelés à même timon.³⁹

Comme divertissement éducatif, les jésuites privilégient surtout la représentation dramatique. Sous un mode plaisant, elle permet, entre autres, d'apprendre les règles de bienséance et de s'exercer à l'éloquence.

³⁷ F. de Dainville, *op. cit.* p. 24.

³⁸ Jacqueline Lacotte, « La Notion de « jeu » dans la pédagogie des jésuites au XVII^e siècle », *Revue des Sciences Humaines*, t. 40, vol. 158, (1975), p. 251-265.

³⁹ Michel de Montaigne, « De l'Institution des enfants », dans *Les Essais*, édition Pierre Villey, Presses Universitaires de France, 1965-1978.

Par sa prestation publique du 8 novembre 1615, le collège de la Madeleine ne se distingue donc pas des autres collèges jésuites de l'époque. Il est à remarquer que les jésuites ont, de tout temps, manifesté une inclination particulière pour le théâtre. Leurs premières représentations dramatiques furent données peu après la fondation de leur Ordre, la Compagnie de Jésus, en 1556. Ces représentations ne furent pas réglementées avant 1599, année de promulgation officielle du grand code pédagogique jésuite, le *Ratio studiorum*. Selon ce code, les « actions théâtrales » que donnent les collégiens comme exercices scolaires doivent être en latin, mettre en scène des sujets pieux et avoir lieu au moment de la distribution des prix : soit deux fois l'an. Exceptionnellement, les jésuites donnent des fêtes en l'honneur du roi ou d'un grand de passage dans leur ville. C'est le cas des Champs Elyziens.

Pour ce type de spectacle, les jésuites ajoutent d'autres langues au latin. L'idéal humaniste qu'ils prônent implique la connaissance d'au moins trois langues, le latin, le grec et l'hébreu, trois langues classiques pures et harmonieuses pour l'esprit. Au cours du spectacle qu'ils donnent devant le roi, les élèves du collège de la Madeleine s'expriment le plus souvent en français⁴⁰. À la quatrième station, au Zodiaque de justice, un des personnages chante à l'adresse du roi un épithalame en latin de plus de 200 vers. L'emploi du latin se limite autrement à des inscriptions, devises et courts poèmes gravés sur des constructions éphémères. Le grec est

⁴⁰ C'est en 1605 et au Collège de Mons en Belgique qu'est présentée pour la première fois en français une pièce jésuite : « Il s'agit d'une tragi-comédie anonyme, « La Tragi-Comédie de S. Etienne, premier roy chrestien de Hongrie estoc paternel de la très-noble et ancienne maison de Croy. » dédiée à l'excellentissime Charles, sir et duc de Croy et d'Arschot, laquelle représenteront les estudians du collège de la Compagnie de Jesus à Mons, en Henault, aux nopces de son excellence le vingtième de décembre, l'an 1605. » Voir F. de Dainville, s. j., *op. cit.*, p. 468.

absent en dehors de quelques inscriptions qui ornent le décor. Dans sa description du spectacle des *Champs Elyziens*, le père Garasse cite les auteurs de l'Antiquité en conservant leur langue d'origine : « Plante fort chérie pour cest effect, & celebrée, par les Romains sous ces trois petits mots, (écrits en grec); c'est à dire plante genereuse, & propre pour faire des clostures ou palissades »⁴¹. Les *Champs Elysiens* confirme l'abandon progressif des langues classiques, la prépondérance du français, et l'emploi occasionnel d'autres langues et idiomes pour égayer certains propos:

Le rire s'eslevoit à chaque mot, dont leurs Majestez estonnées s'enquirent du sujet, & quel langage c'estoit, la Reyne cuidant que ce fust de l'Alleman ou du Basque : ceste langue a ceste qualité par dessus tous les idiomes de France, qu'elle est merueilleusement serrée, masle, naïfve & seconde en plaisantes metaphores, qui donnoyent sujet au ris & applaudissemens.⁴²

Sa poésie forestiere, aiguë & gaillarde à merveilles, tissuë de bravades & proverbes Gascons, resjoût ceux qui comprenoient les pointes et les naïfveté de la langue.⁴³

En 1612, les jésuites avaient utilisé une quinzaine de langues différentes pour créer le spectacle célébrant l'entrée du roi Louis XIII au collège de La Flèche⁴⁴.

⁴¹ F. Garasse, *op. cit.*, p. 70.

⁴² F. Garasse, *op. cit.*, p. 160-161.

⁴³ F. Garasse, *op. cit.*, p. 159.

⁴⁴ « Le prince avait à peine fait quelques pas dans cette galerie, que dix-sept jeunes ambassadeurs s'avancèrent à sa rencontre et le saluèrent en dix-sept langues

La majorité des fêtes données en l'honneur d'un hôte prestigieux au XVII^e siècle abandonnent le latin et se détournent des sujets pieux. La Bible et les textes de Pères de l'Église ne sont plus les seules sources d'inspiration. Les auteurs des représentations dramatiques, professeurs d'humanités ou de brillants élèves pour la plupart, s'inspirent largement de la mythologie et de l'histoire profane gréco-romaine. Le titre des spectacles suffit à en témoigner. Le spectacle créé par le père André Valladier est donné le 19 novembre 1600, en l'honneur de Marie de Médicis, lors de son entrée à Avignon, a pour titre : *Labyrinthe Royal de l'Hercule Gaulois Triomphant. Sur le sujet des fortunes, batailles, victoires, [...] mariages et autres faits historiques et mémorables de Très-Auguste et Très-Chrestien Prince Henry III. Roy de France et de Navarre*⁴⁵. Les Champs Elyziens comptent de multiples références aux mythes et aux histoires de l'Antiquité gréco-romaine. Ceux-ci sont mis en parallèle avec les événements du moment. Le père Garasse s'inspire en particulier d'Homère, d'Apollonius de Rhodes, d'Ovide et de Virgile pour parler du mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche. Ces auteurs grecs et latins racontent le voyage d'Orphée au royaume des morts pour en ramener vivante la belle Eurydice. Le héros antique perd sa bien-aimée quand, sans attendre le retour à la lumière, il

différentes. » Voir Pierre Fouqueray, « Louis XIII fête au collège de La Flèche », dans *Histoire de la compagnie de Jésus*, t. III, Paris, Bureau des Études, 1922, p. 336.

⁴⁵ André Valladier, s.j., *Labyrinthe Royal de l'Hercule gaulois triomphant. Sur le sujet des fortunes, batailles, victoires, [...] mariage et autres faits historiques et mémorables de Très-Auguste et Très-Chrestien Prince Henry III. Roy de France et de Navarre*. Avignon [s.d].

se retourne pour la regarder. Dans les *Champs Elysiens*, Orphée représente le roi Louis XIII :

Quant au dessein, nous le nommons LES CHAMPS ELYZIENS, d'autant que nostre Roy comme second Orphée s'achemine plus heureusement que le premier, pour amener sa belle Eurydice des Espagnes, où les Autheurs moins fabuleux de l'antiquité ont posé les Champs Eliziens.⁴⁶

Orphée ressuscité entreprend un nouveau voyage qui, cette fois, aura un dénouement heureux.

Le père Garasse met en scène, tout au long du spectacle qu'il décrit, près de soixante-dix personnages qui viennent du monde des belles-lettres ou qui appartiennent à l'histoire (voir annexe). Ce sont des personnages mythologiques (Énée, Sybille, Olympie, Arthusa, Ganimède, Vénus, etc.), bibliques (Noé, Jésus-Christ, David, Joseph, Salomon, etc) et historiques (Alexandre, Jules César, Constantin, Charlemagne, etc.). Les rois de France, les empereurs romains et les héros mythologiques tiennent les tout premiers rôles.

Les textes profanes constituent la principale source d'inspiration du père Garasse, ce qui peut surprendre étant donné son appartenance à un ordre religieux dévoué au service de l'Église catholique et s'appliquant à combattre les hérésies. Le père Garasse, après avoir cultivé les belles-lettres, se distinguera en combattant la Réforme. Les humanistes jésuites ont pour souci non seulement d'instruire leurs élèves, mais d'en forger l'âme. L'histoire et la mythologie sont deux disciplines, maîtresses de vie, qui servent leur dessein. Elles sont la source inépuisable d'exemples et de

⁴⁶ F. Garasse, *op. cit.*, p. 3.

préceptes moraux, les maîtres en tirent de multiples leçons de vie et de réflexion. *Les Champs Elyziens* célèbre les faits et louange les vertus des héros mythologiques et historiques. Énée fait preuve de prudence et de piété quand Sybille l'attire dans ces lieux de plaisirs que sont les Champs Élysiens. Pour se guider et atteindre le terme de son voyage sans embûche, le roi doit imiter la sagesse du héros grec :

Et pour ce qu'il avoit besoin d'un assureur
conducteur, bien versé és destour & perils de ce
voyage, on fit sortir tout à point d'une caverne, qui
estoit au bas de la Montagne, le prince AENEE,
recommandé pour sa singuliere prudence & pieté,
avec la Sybille son ancienne guide, comme il
escript par le Poëte, au sixiesme de son excellent
ouvrage.⁴⁷

Les jésuites exploitent l'art de la *démonstratio* pour éduquer l'âme. Il faut plaire, séduire, émouvoir, toucher et convaincre par de hauts exemples de vertus.

Les jésuites estiment, par ailleurs, que la fréquentation des rhéteurs de l'antiquité prépare à l'étude de la bible et de la théologie. L'apprentissage des textes gréco-romains permet de former l'esprit, de maîtriser le verbe, donc de s'exercer à l'éloquence:

(L'enseignement des) Lettres latines est un choix nettement affirmé par saint Ignace qui veut donner au futur adulte les moyens de convaincre un auditoire par la richesse et l'ordonnance de son discours, qualités que l'on ne possède vraiment qu'après s'être imprégné des orateurs antiques.⁴⁸

⁴⁷ F. Garasse, *op. cit.*, p. 66

⁴⁸ J. Lacotte, *op. cit.*, p. 258.

Dans *Les Champs Elyziens*, le père Garasse, en rapportant les paroles que déclament les élèves du collège dans le rôle de différents empereurs, montre que l'Histoire offre matière à développer un bel esprit : « Ce subject sembla favorable, pour exercer les beaux esprits, & leur noble veine poétique : car c'est merveille des vœux, prieres & souhaits qu'on adressoit à ces royales Avettes en toutes langues »⁴⁹.

Pour tirer le plus grand profit de la richesse d'une langue antique, pour en saisir toute la pureté, rien n'égale, selon les jésuites, la pratique du *recitatio*. La connaissance des textes ne suffit pas; il faut aussi s'en imprégner. Et le récit du père Garasse témoigne bien de la place prépondérante de la récitation. Les tirades se suivent et s'articulent les unes aux autres, sous diverses formes : chant, compliment, poème, prière, ode, etc. Le texte invite le lecteur à prêter l'oreille aux discours dont l'œil fait lecture :

Aux XVI^e et XVII^e siècles, souvent encore, la lecture implicite du texte, littéraire ou non, est construite comme une oralisation, et son lecteur comme un lecteur à haute voix qui s'adresse à un public d'auditeurs. Destinée à l'oreille autant qu'à l'œil, l'œuvre joue avec des formes et des procédés aptes à soumettre l'écrit aux exigences propres de la « performance » orale.⁵⁰

La récitation permet à l'élève de développer sa mémoire et lui apprend aussi, en déclamant sur scène le discours du personnage qu'il interprète, à ajuster le ton de sa voix, à soigner sa diction et à contrôler ses gestes. Les

⁴⁹ F. Garasse, *op. cit.*, p. 31.

⁵⁰ Roger Chartier, « Le Monde comme représentation », *Annales ESC*, n°6, (novembre-décembre 1989), p. 1512.

jésuites font des représentations dramatiques qu'ils créent et des divertissements qui stimulent l'esprit et maîtrisent le corps.

Des trois ordonnances de la règle du *Ratio*, les jésuites ne respectent plus guère que celle portant sur les « actions théâtrales ». Ils limitent le nombre de spectacles à deux ou trois par année, soit lors de la distribution des prix. Les représentations ne se donnent que pour célébrer un événement important : mariage, naissance, victoire, entrée royale, remise des prix scolaires, ou carnaval.

***Les Champs Elyziens* comme nouveau spectacle**

Maintenant que nous avons inscrit *Les Champs Elyziens* dans la tradition des fêtes de cour héritées de la Renaissance italienne et dans la tradition didactique du théâtre jésuite, pouvons-nous affirmer que le texte du père Garasse constitue une relation exacte de la réalité, de l'événement passé, ou bien présente un tout nouveau spectacle?

Selon l'achevé d'imprimé situé en exergue (voir annexe), le texte a été rédigé par le père Garasse et publié très rapidement. Moins de trente jours s'écoulaient entre la date de l'événement (le 8 novembre) et celle de l'achevé de l'imprimé (le 5 décembre). Le bref intervalle⁵¹ entre le moment de l'événement et celui de sa relation écrite implique un lien temporel entre le spectacle et le texte. Ce texte apparaît ainsi comme partie inhérente du

⁵¹ En 1614, suite à une réception montée en l'honneur de Louis XIII au collège de la Flèche, une relation avait aussi été publiée d'emblée : « (Le père Caussin) avait collaboré en 1614 à la réception du jeune Louis XIII, avec le P. Petau, dont la *Pompa regia* fut immédiatement imprimée à La Flèche ». Voir André Stegmann, « Le Théâtre jésuite à La Flèche - Analyse et mise en perspective », *Revue d'Histoire du Théâtre*, vol. 43, (1991), p. 100.

spectacle ou sa suite inéluctable. *Les Champs Elyziens* ne peuvent être cependant une répétition exacte; l'écriture n'a pas cette faculté de saisir fidèlement et totalement l'événement, d'en exprimer la « mouvance » et la « complexité » :

Faute de pouvoir tout donner à voir, l'écrit - [...] - décompose la réalité extérieure en une suite d'éléments restitués par les descriptions et instaure entre eux des rapports différents de ceux de leur mises en place spatiale. Une nouvelle dimension leur est imposée, la dimension temporelle, précisément celle du temps mis pour la lecture. Alors surgit un conflit. Si la fidélité descriptive, s'attache à rendre les détails, l'élément voisin se trouve éloigné, repoussé, écarté d'autant. Lorsqu'il s'agit de rendre deux actions simultanées, l'écrit doit recourir à des rappels ou redites, regroupent des éléments antérieurs qui à l'origine furent immédiatement perçus dans leurs rapports réciproques. En résumé, l'écrit prend du retard par rapport à la réalité perçue en tant qu'ensemble.⁵²

Le travail d'écriture altère nécessairement la dynamique d'ensemble de l'événement. Malgré ces « limites » et ces « contingences » de l'écrit, *Les Champs Elyziens* ne tient pas du simple compte rendu. Son travail dépasse celui d'un banal chroniqueur de son époque. *Les Champs Elyziens* est l'œuvre d'un homme ayant une grande érudition et doté d'une imagination fertile. D'esprit ardent et pétillant, le jésuite se mérite d'ailleurs l'admiration des célèbres poètes Malherbe et Racan⁵³. Dans la composition des *Champs Elyziens*, le père Garasse laisse libre cours à son imagination,

⁵² W. McAllister Johnson, « Essai de critique interne des livres d'entrées français au XVII^e siècle », dans *Les Fêtes de la Renaissance*, t. 3, op. cit..

⁵³ Georges Grente, *Dictionnaire des Lettres Françaises - Le dix-septième siècle*, Paris, Fayard, 1954, p. 450.

ainsi il fait une œuvre essentiellement savante et fictive. Dans l'adresse au lecteur, en fin de texte, le père Garasse confirme cet état de fait :

Ce recueil tient de la condition des choses créées et de l'esprit humain, lequel est sagement défini par Isidore Evesque de Damiette φιλαμαρτημονοζ φυσεωζ μοιρα⁵⁴ un eschantillon de la nature coutumiere de faillir⁵⁵.

Pour restituer et recréer l'événement, le père Garasse recourt à ses connaissances personnelles et à son imagination. Content de mettre par écrit ce qu'il a vécu, il agrmente son souvenir, son texte de multiples commentaires littéraires, topographiques, historiques, politiques, théologiques, etc.⁵⁶ Le contenu des *Champs Elyziens* dépasse donc celui d'un inventaire de faits et de gestes. Le père Garasse ne rapporte pas simplement un événement, il le recompose à son gré. Son texte n'est pas un calque écrit du spectacle original des festivités, mais une nouvelle version personnalisée.

Une première lecture ne permet guère de saisir l'agencement et la signification du spectacle puisqu'il est avant tout une « construction mentale dont la totalité est une vision de l'esprit »⁵⁷. Les décors sont truffés d'éléments emblématiques, énigmatiques, allusifs, symboliques et

⁵⁴ Traduction : une portion de la nature qui aime l'erreur.

⁵⁵ F. Garasse, *Les Champs Elyziens...*, *op. cit.*, p. 212 [222].

⁵⁶ Par exemple : « Le dessein de ce tableau fut à mon avis emprunté des belles & doctes paroles de saint Ambroise, lequel parlant du naturel & de la jalousie de l'Aigle en son Hexameron, dict apres force belles conceptions, que l'aigle jalouze de son honneur expose ses petits au Soleil luy demandant justice ». Voir F. Garasse, *op. cit.*, p. 152.

⁵⁷ Jean-Marie Apostolidès, « L'Entrée royale de Louis XIV », *L'esprit créateur*, vol. XXV, n°1, (1985), p. 28.

allégoriques. Rien n'est explicitement formulé. Tout est de l'ordre de l'image, de la métaphore et de l'équivalence. Le simple spectateur ne saisit que l'idée générale. C'est « (le livre qui met) au clair la subtilité du projet et la profondeur des intentions, donnant ainsi, ou restituant à la fête son sens véritable, c'est-à-dire sa cohérence »⁵⁸. L'auteur crée des liens entre des éléments qui, de prime abord, peuvent sembler disparates, et dénoue le nœud subtil des correspondances. Il précise, au besoin l'origine d'une citation, justifie et explique le choix d'un élément du décor :

Je sçay bien que quelques anciens ont décrit le desir qu'ont les subjects de voir leur Prince, par la comparaison des fleurs printanieres, de la pluye sur les herbes, & du vent dans des voiles languissantes, par ces vers : [...]. Mais nous l'avons mieux aymé signifier par l'attente du Soleil, desiré plus impatiemment que chose du monde.⁵⁹

Le travail de déchiffrement et d'explication justifie la répétition de certains groupes de mots chez le père Garasse : « c'est-à-dire » ou encore « c'est pour témoigner », « pour montrer que » :

Aux deux costez du roc se trouverent deux inscriptions y gravées, par les Genies du lieu, comme on croit, en tesmoignage de ce nouveau Rhegium & brifement inoüy. La premiere, qui estoit à la droicte, fut prise du Poëte Claudian, fort à propos pour monstres la puissance, qu'ont les Princes & les Dieux sur les choses inanimées, tel qu'estoit ce roc.⁶⁰

⁵⁸ Christian Jouhaud, « Imprimer l'événement. La Rochelle à Paris », dans *Les Usages de l'imprimé*, Paris, Fayard, 1987, p. 392.

⁵⁹ F. Garasse, *op. cit.* p. 11-12.

⁶⁰ F. Garasse, *ibid.*, p. 49.

Le père Garasse « présente les choses comme elles doivent être comprises et moins comme elles ont été vues⁶¹ ».

Les commentaires et notes qui émaillent à profusion les *Champs Elyziens*, la variété des thèmes et des idées témoignent de la richesse de la pensée créatrice du père Garasse et supposent des sources d'inspiration et la connaissance de nombreux ouvrages de références. Aux XVI^e et XVII^e siècles, la ville de Bordeaux a non seulement la réputation d'être un des plus grands ports de l'Europe, mais passe aussi pour « un des plus brillants foyers intellectuels »⁶² du royaume de France. L'imprimerie de Simon Millanges ainsi que les nombreuses librairies locales facilitent grandement la propagation et le développement du courant humaniste venu d'Italie sous François 1^{er}. Les livres circulent aisément et les érudits n'hésitent pas à débattre et à suivre les idées nouvelles sur les sciences, les arts et les belles lettres. *Les Champs Elyziens* désigne la bibliothèque du collège de la Madeleine comme étant une des plus importantes de Bordeaux. Le père Garasse cite en effet plus de 60 auteurs différents (voir l'index). Ce sont et des auteurs grecs (Strabon, Homère, Anacréon, Aristote, Pindare, Polybe, Dedale, Lucien, Platon, Longus) et des auteurs latins (Claudien, Quinte-Curce, Galilée, Manilius, Horace, Pline, Virgile) et des auteurs français (Rabelais, Pithou, Joseph de l'Escale ou encore des Pères de l'Église, saint Augustin, saint Ambroise, saint

⁶¹ W. McAllister Johnson, « Essai de critique interne des livres d'entrées français au XVII^e siècle », dans *Les Fêtes de la Renaissance*, t. 3, *op. cit.*

⁶² Charles Jean Joseph Higounet (sous la dir.), *Histoire de Bordeaux*, t. 4 : Bordeaux de 1459 à 1715, Bordeaux, Fédération historique du Sud-Ouest, 1966, 338 p.

Basile, saint Photius). Entre autres extraits des *Champs Elyziens*, le passage décrivant le jardin des Hespérides montre bien, par ses références à plusieurs fables, l'érudition du père Garasse :

Ce jardin donques des Hesperides estant en Espagne, aussi bien que les Champs Elysiens, il sembloit n'estre à propos, d'en faire le chemin & passage du Roy. Toutesfois ces jardins estant aussi fabuleux, que ces champs pretendus, nous avons estimé que nous pourrions nous servir du privilege des fables, qui sont fables par tout, & prendre cette gloire pour nous, posant maintenant ces jardins des Hesperides en nostre Guienne. Fiction, qui n'est pas sans fondement à ceux, qui sçavent la beauté du pays, l'assiette, les commoditez, & la verite de tout ce qui estoit en ces jardins fabuleux. Car outre les fabuleuses inventions d'Antonius Diogenes autheur fort ancien, & pere de tous les Romans, qui recommande nostre Guienne comme une region singulierement plaisante, és vieux fragments de ses Amadis, qui se trouvent dans le Patriarche Photius, saignant, que Dercillys son Chevalier errant, s'en vint par fortune [...], qui n'est autre region que la Guienne, laquelle aggrea infiniment à ces nobles Pelerins: nous en avons un tesmoignage sans reproche dans les doctes escrits de Salvian, l'honneur de Marseille, en ceste belle & naïve comparaison qu'il faict de la Guienne, à la beauté du Paradis terrestre : car apres plusieurs parolles il ajoute : [...]. C'est à dire, Tant le pais est par tout, ou bien tissu de vignes, ou esmaillé en prairies, ou fertile en labourages, ou plaisant en vergers, ou toffu en bocages, ou arrousé de fontaines, ou baigné de rivieres, ou herissé de moissons, que les habitans du lieu croyent avoir devant les yeux, plustost un tableau de Paradis, qu'un païsage de la terre. C'est pourquoy ce jardin fabuleux s'assujettira pour maintenant (avec congé des fables) à représenter la Guienne, honorée par le voyage de sa Majesté en ceste royale espedition.⁶³

⁶³ F. Garasse, *Les Champs Elyziens...*, op. cit, p. 68-70.

Les citations sont si nombreuses dans *Les Champs Elyziens* que le texte peut être comparé à une mosaïque d'extraits littéraires. Il constitue un véritable casse-tête pour celui qui cherche à dresser une liste complète de toutes les sources. Le père Garasse ne fournit pas toujours l'origine de ses citations ou d'indications sur les sources de son souffle créateur. Il fait en outre référence à des ouvrages et à des œuvres de natures, de formes ou de propos fort différents : chroniques, cosmographies, exhortations, oraisons, odes allégoriques, épîtres, panégyriques, poèmes, romans, fables, relations de voyages, épitaphes, récits mythologiques, géographiques et historiques, emblèmes et monuments.⁶⁴ Il est souvent plus facile de reconnaître la nature de l'ouvrage cité que d'en retrouver la référence exacte.

L'intertexte des *Champs Elyziens* témoigne assurément d'une grande culture et de vastes connaissances. Pouvons-nous toutefois affirmer que le docte jésuite a bien lu tous les ouvrages cités? Tout érudit qu'il soit, il a pu puiser au cœur de la source ou dans une de ses émergences. En effet, il existait à l'époque des catalogues de citations, des florilèges de lieux communs et des répertoires d'emblèmes et de devises. Il n'est pas exclu qu'ils aient été consultés et utilisés par le père Garasse. Il était d'usage d'écrire des relations de spectacles à partir de celles qui avaient été rédigées antérieurement :

Tous, de temps en temps, consultent les relations officielles, ou la Gazette, et utilisent les imprimés pour élaborer leur propre récit. Madame de

⁶⁴ « A la droite fut un gentil tableau de plaisante invention, tiré apres les agreables phantasies de Longus le Sophiste en ses Pastorelles, & de Bion en ses Eclogues ». F. Garasse, *op. cit.* p. 83.

Motteville lit la relation du Carrousel de 1612, et elle transcrit toute la relation imprimée des cérémonies pour la majorité du roi Louis XIV.⁶⁵

Un esprit aussi imaginaire que celui du père Garasse favorise plutôt l'originalité et l'usage honorables des citations que les emprunts et les copies. Et l'imagination n'exclut pas un souci de vérité, souci dont il fait état en préambule :

Je décriray brièvement le contenu des plus memorables accidens, avec le seul dessein de peindre la verité, & doner, tant aux provinces estrangeres, qu'à la posterité, le narré de la plus glorieuse action, que la Guyenne vid jamais [...].⁶⁶

L'historien Charles Nisard (1808-1889) écrivait justement à propos d'un des textes du père Garasse : « Il y a plus d'esprit que dans toute une bibliothèque d'opuscules du genre de ceux que je me permets de dénoncer, et beaucoup de vérités utiles, quoique parmi beaucoup d'erreurs »⁶⁷. Lorsque sa mémoire lui fait défaut, le père Garasse s'autorise à modifier et à inventer des citations. Il se laisse aller également à rapporter des faits sans en vérifier l'authenticité. Son texte est farci de mots ou de phrases exprimant l'hésitation, le doute ou l'incertitude : « il est probable », « le dessein de ce tableau fut à mon avis emprunté », « il me semble que », « ce tableau semblait estre pris » :

⁶⁵ M. McGowan, « La Fonction des fêtes dans la vie de cour au XVII^e siècle », *La Cour au miroir des mémorialistes : 1530-1662*, op. cit., p. 40.

⁶⁶ F. Garasse, *La Royale reception...*, op. cit., p. 13.

⁶⁷ Charles Nisard, *Les Gladiateurs de la république des Lettres aux XV^e, XVI^e et XVII^e siècles*, Genève, Slatkine Reprints, 1970, p. 253.

Ce tableau fut accompagné d'un gentil Embleme fait à l'honneur du lys, dont le dessein avoit esté peut estre, tiré des belles inventions de Paxamus és Geoniques, qui met la fleur de lys non seulement en terre, mais la porte jusques dans le ciel estimant que le chemin de laict en est tout parsemé : fantasie aussi favorable pour nous, que l'opinion de Galilæus, qui l'a nouvellement remply de petites estoilles espesses comme sablon.⁶⁸

Par des procédés d'écriture et l'amplification rhétorique, le père Garasse renforce l'aspect spectaculaire du spectacle. L'appréhension du texte dépasse la simple compréhension des mots et des phrases. Comparée au pinceau, la plume permet de broser un tableau plus juste et plus exact de la réalité.

La peinture meritoit bien pour son excellence, de trouver icy rang, mais le pinceau ne pouvant suffire à tout, ny voler en divers quartiers de la France, la plume plus legere pourra suppler à son defaut, par la description verbale du Tableau, qui fut telle.⁶⁹

L'abondance des figures rhétoriques, la métaphore qui modifie la signification première d'un mot, la prosopopée ou l'hypotypose qui « peint les choses d'une manière si vive et si énergique, qu'elle les met en quelque sorte sous les yeux et fait d'un récit ou d'une description, une image, un tableau ou même une scène vivante »⁷⁰, amènent le lecteur à voir la forme des machines, l'éclat des dorures, la richesse des costumes, la couleur des tableaux, l'expression des visages :

⁶⁸ F. Garasse, *op. cit.* p. 60-61.

⁶⁹ F. Garasse, *op. cit.* p. 24.

⁷⁰ P. Fontanier, *Les Figures du discours*, Paris, Flammarion, 1977, p. 390.

Sur le frontispice fut un Hercule au naturel, & Geant, lequel menaçoit de sa massuë une troupe de monde, qui se jettoit à la foule vers un portal, dont il gardoit le seuil, n'y pouvant avoir plus seure garde pour le Roy, ou combat & victoire plus favorable pour Hercule, que le bon office qu'il rend, pour une couronne de tous ses travaux, à un si puissant Monarque.⁷¹

Selon Charles Nisard : « On ne saurait ni mieux peindre ni mieux parler aux yeux »⁷².

Un emploi fréquent des superlatifs, des hyperboles et la répétition de certains qualificatifs donne de la réalité une image déformée, amplifiée, outrancière. Des arcs gigantesques, des portes monumentales, des théâtres grandioses : un foisonnement d'éléments décoratifs qui créent un univers fantasque dans un décor délirant et anachronique, dressé au beau milieu de la cour d'un collège jésuite :

La beauté & la qualité de ce lieu meritoit quelque particulier ornement, & de faict il n'y avoit pose si richement parée : car outre l'ornement décrit cy-devant, & soixante & quatre grands tableaux de tous les Roys de cette florissante Monarchie, portans leurs eloges au dessous; il y avoit force trophées à l'antique, l'enseigne despliée & les armes croysées, à la memoire des plus braves Princes.⁷³

⁷¹ F. Garasse, *op. cit.* p. 8.

⁷² Charles Nisard, *op. cit.*, p. 258.

⁷³ F. Garasse, *op. cit.* p. 192[202].

Pour le plus grand émerveillement des yeux, le faste du décor rehausse la beauté du site où il se dresse. À la somptuosité du décor s'ajoute encore la splendeur des costumes. Le père Garasse donne une description détaillée des costumes faits de satin de velours, piqués de perles et d'émeraude, émaillés d'or et d'argent, que seuls peuvent porter les élèves d'un collège riche.

Le narrateur décrit la beauté du site, la somptuosité du décor et la richesse des costumes. Il ne livre du spectacle et de la mise en scène que les éléments parfaits, ceux qu'il qualifie de « principaux » ou « de plus remarquables ». Il passe sous silence les imperfections et les défauts du spectacle. Il ne peut agir autrement puisqu'il affirme que tout ouvrage littéraire est d'inspiration divine :

Car bien que toutes les actions, principalement littéraires, doivent leur commencement à Dieu : c'est néanmoins sans prejudice de la fin; sur laquelle il a le mesme droit de reconnaissance & hommage, que sur les commencemens.⁷⁴

Tout acte procède de Dieu; l'objet et l'effet de cet acte revêtent un caractère sacré.

Les Champs Elyziens apparaissent dès lors comme autre chose que le compte rendu du spectacle donné le 8 novembre 1615. Le père Garasse se soucie moins de le décrire que de le recréer pour un nouveau public : celui des lecteurs. En effet, ces derniers peuvent en lire et relire la « description verbale ». Ce n'est plus une simple transposition de la réalité, mais une représentation corrigée et idéale de l'événement qui relève des

⁷⁴ F. Garasse, *op. cit.* p. 207[217].

res litteria et de l'esprit humain. Le spectacle narré des *Champs Elyziens*, suivant la tradition didactique du théâtre jésuite, utilise l'événement passé pour transcender la réalité.

En écrivant *Les Champs Elyziens*, le père Garasse produit une œuvre originale par son genre et par sa facture. L'œuvre de fiction dépasse le propos d'un simple narrateur. La diversité des figures, devises, emblèmes, chants, compliments et prières qui enrichissent le texte comme ils enrichissaient les décors du spectacle, confèrent à l'intertexte une place importante. Des descriptions picturales et des éléments poétiques viennent interrompre la narration. Et la variété des formes du discours (panégyrique, descriptif, poétique ou dramatique), font que *Les Champs Elyziens* se situe à la frontière de plusieurs genres. Comme nous avons pu le voir, il tient du mode de l'entrée royale et du théâtre didactique jésuite.

La conjonction du pouvoir et du savoir

Finalement, le caractère original des *Champs Elyziens* ne tient pas seulement au fait que le récit s'inspire à la fois de la tradition des fêtes de cour héritées de la Renaissance italienne et de la tradition didactique du théâtre jésuite. L'entrée royale est une manifestation du pouvoir royal. Le théâtre jésuite représente un mode d'apprentissage des règles de la bienséance et un exercice pour pratiquer l'art de l'éloquence. Le récit des *Champs Elyziens*, empruntant aux deux traditions, vient à vrai dire établir une conjonction entre le pouvoir et le savoir.

Comme l'indique le titre de l'ouvrage, cette réception est dédiée « au Roi très-Chrétien Louis XIII ». Seul le roi, haut dignitaire du pouvoir terrestre, est convié à entreprendre le voyage vers les Champs Élyséens. Il doit d'abord franchir une porte monumentale, structure architecturale richement décorée, dont la clef donne accès à un nouveau chemin, à un univers imaginaire, élaboré et construit spécialement pour sa royale personne. Tout au long du chemin, marqué par six stations, le roi se voit célébré et honoré. Paroles et déclarations dithyrambiques accompagnent chacun de ses pas. Mains propos fort élogieux agrémentent le parcours. Tout au long du chemin, que foulent les pas du roi, se font entendre des discours incitant le monarque à suivre une voie royale, seule voie convenant à sa majesté. D'ailleurs, le père Garasse commence son récit en indiquant que les princes de l'Antiquité appelaient *VIA REGIA* les discours qu'ils tenaient.

La mise en scène du pouvoir royal se fait à l'intérieur des murs d'un collège jésuite. La voie du roi est tracée en un lieu de savoir et de connaissances à l'écart des rues de la ville. Remplaçant le bruit des rues, des discours savants viennent soutenir les pas du prince. Des collégiens, sous le déguisement d'illustres personnages du monde des Belles Lettres, indiquent au roi la voie à suivre:

Et pour ce qu'il avoit besoing d'un assureur
conducteur, bien versé és destours & perils de ce
voyage, on fit sortir tout à point d'une caverne, qui
estoit au bas de la Montagne, le prince AENEE.⁷⁵

⁷⁵ F. Garasse, *op. cit.* p. 43.

Les discours tenus au roi pour soutenir ses pas ou le guider, sont inspirés ou tirés d'oeuvres littéraires:

Ce voyage aux Champs Elyziens, est le chemin de la félicité. J'ay ceste ambition, Sire, de vous y accompagner fidèlement : et ceste Deesse Sybille, qui m'a d'autres fois honoré de sa conduite, se sentira maintenant honorée de vous servir en qualité d'escorte.⁷⁶

Le parcours du monarque se compare à la lecture d'un livre, succédané de multiples ouvrages. L'univers des Belles Lettres s'offre au regard et à l'entendement du roi; univers encyclopédique qui s'ouvre à lui et où il est invité à prendre place comme tout autre personnage illustre.

Le père Garasse présente le roi comme un nouvel Orphée, ressuscité et doté d'une essence supérieure:

Quant au dessein, nous le nommons LES CHAMPS ELYZIENS, d'autant que nostre Roy comme second Orphée s'achemine plus heureusement que le premier, pour amener sa belle Eurydice des Espagnes...⁷⁷

La voie royale, c'est la voie du savoir et du pouvoir. Le chemin qui s'ouvre devant le roi est celui des connaissances du monde des Belles Lettres. Ces connaissances, support du pouvoir royal, sont rassemblées en un livre que l'on peut lire et relire, et qui traversera le temps.

Les connaissances tirées du monde des livres et présentées au roi

⁷⁶ F. Garasse, *op. cit.* p. 45.

⁷⁷ F. Garasse, *op. cit.* p. 3.

sont principalement de nature morale. Les six haltes du voyage, par les décors et les animations des mises en scène, sont une figuration des différentes vertus : la clémence, la piété, la vigilance, la justice, la vaillance et l'immortalité. Le meilleur chemin à suivre pour un grand roi est celui des vertus théologiques et cardinales:

Dion Chrysostome disoit que les pas de Roy sont les vertus : ... Ce qui nous a meü de conduire nostre jeune Prince aux Champs Elyziens par le chemin des plus nobles vertus royales, qui luy serviront de Poses & logis, persuadez qu'un Roy ne sçauròit estre mieux ny conduit, ny logé, qu'en telles hosteleries.⁷⁸

Comme l'indique une inscription que porte un collégien costumé pour figurer la Piété, la pratique des vertus est, pour un roi, le plus sûr garant pour avancer sans embûches et sans risque de perdre le bon chemin.

Il n'y a plus assuré fondement des royautes, que la terre ferme de vertu & Pieté.⁷⁹

Le suzerain se voit ainsi adresser des discours à portée essentiellement morale aux différentes étapes du chemin à parcourir.

Que l'observance des vertus soit la voie proposée au roi relève de l'influence des philosophies païenne et chrétienne. Les jésuites, comme beaucoup d'autres humanistes de l'époque, cherchent à concilier christianisme et paganisme. L'historien Ralph E. Giesey affirme que « de

⁷⁸ F. Garasse, *op. cit.* p.5-6.

⁷⁹ F. Garasse, *op. cit.* p. 43.

ces deux thèmes, le biblique et l'historique, seul le dernier subsiste quelque peu dans les entrées de la Renaissance, alors que le premier décline jusqu'au moment où au début des années 1500, les thèmes bibliques sont remplacés presque en totalité par des thèmes païens.»⁸⁰ Dans *Les Champs Elyziens*, les personnages bibliques sont également peu cités. L'auteur ne fait mention que de David, Noé et Salomon. Toutefois, lorsqu'ils resurgissent, ils sont fortement éclairés et chargés de sens. Et leur discours est chrétien. Ainsi le christianisme s'exprime subtilement.

Dans *Les Champs Elyziens*, le discours moral s'inspire de façon inégale des philosophies païenne et chrétienne; l'influence de l'une est envahissante, mais superficielle, celle de l'autre est mesurée mais plus profonde. Les citations et figures bibliques sont peu nombreuses, mais il s'y trouve un nombre important de références ou d'extraits des textes des Pères de l'Église. Les commentaires servant à la compréhension du texte font ainsi référence à saint Augustin, sainte Catherine, saint Ambroise, saint Basile de Seleucie, saint Ignace, saint Thècle et autres Pères de l'Église. Le texte tend à montrer que la philosophie chrétienne ou religieuse rassemble, unifie et contient les débordements. En début de voyage sur *Les Champs Elyziens*, le roi est accueilli par la Clémence, vertu divine qui élève les rois. Au terme du voyage, c'est la figure de la Religion catholique qui adresse au roi un dernier discours. La religion catholique est

⁸⁰ R. E. Gléséy, « Modèles de pouvoir dans les rites royaux en France », *Annales ESC*, n°3, (mai-juin 1986), p. 589.

omniprésente, du commencement à la fin du récit retraçant le parcours royal. Comment ne le serait-elle pas puisque Dieu inspire et conduit la main du narrateur comme il guide le roi et soutient ses pas sur *Les Champs Élyziens*.

Cette journée ne pouvoit mieux finir, que par l'action de grâce et remerciement general, a celluy qui gouverne tous nos desseins. Car bien que toutes les actions principalement literaires doivent leur commencement à Dieu : c'est neantmoins sans prejudice de la fin; sur laquelle il a le mesme droit de recognoissance et hommage, que sur les commencemens [...].⁸¹

La christianisme a préséance sur la philosophie païenne. Par des références aux Pères de l'Église, il légitime ou donne un sens aux extraits de Belles Lettres d'inspiration philosophique païenne. Les extraits retenus ne sont pas produits sans remaniement, sans modification, voire même, sans réécriture du texte original. Les Champs d'Immortalité sont des lieux d'éternelle Félicité qui, d'après la vision des auteurs anciens, sont décorés de tableaux illustrant les actes de bravoure des grands princes. Quand il évoque les Champs d'Immortalité, le Père Garasse, met aux deux premières places les tableaux qu'il considère les plus importants, ceux de Jésus-Christ et de Salomon, et revêt les personnages païens de costumes chrétiens :

Icy la Sybille semblable à une venerable Heroïne, parée fort richement, la coyffure à la Persienne, la robe de veloux incarnat, toute parsemée d'un Tau ou demy croix en broderie d'Argent, selon qu'elle

⁸¹ F. Garassé, *op. cit.* p. 207-217.

est décrite par Théodoret és oraisons de la providence.⁸²

Au choix des textes, s'ajoute encore le choix des philosophes antiques. Dans *Les Champs Élyziens*, textes et auteurs doivent satisfaire aux exigences de la morale chrétienne, supporter et affermir la foi qui transfigure les êtres et les choses. Par le discours qu'ils tiennent au roi, les personnages de la mythologie se métamorphosent⁸³. Tirés du passé pour découvrir dans le présent un vrai Dieu annihilant les divinités anciennes, ils s'allégorisent pour considérer autrement l'avenir. Ils ne cèdent rien de leur propre génie. Leurs talents et leur force, exaltés par la foi chrétienne, sont utilisés à d'autres fins. La vigilance, par exemple, est une qualité antique. Au passage du roi, sous sa représentation allégorique, la Vigilance se mue en une vertu chrétienne.

Sire,
Deslors que le vaillant Alcide, glorieux conquerant de l'univers, mit en friche ce Jardin tant renommé des Nymphes Hesperides, et ravagea l'arbre doré de Vigilance, les Deesses tutelaires de ce Verger, m'obligerent par leurs bienfaicts, de demeurer en ce lieu de descouverte, pour maintenir leurs droicts, et fermer le passage aux pretentions de semblables Heros. Mais deslors que j'ay descouvert vostre train royal, et veu la route et les dessains de vostre Majesté, j'ay creu que j'estois obligée de fausser ma foy mal donnée à ces Nymphes, et l'honneur, que je vous dois, m'exempte du droict de ceste fidelité pretendü.⁸⁴

⁸² F. Garasse, *op. cit.* p. 46.

⁸³ Jean Seznec, *La Survivance des dieux antiques*, Flammarion, Paris, 1993.

⁸⁴ F. Garasse, *op. cit.* p. 72

L'Antiquité apparaît dès lors comme une préfiguration du monde chrétien. Les philosophes antiques sont les précurseurs des Pères de l'Église et les textes anciens annoncent l'Évangile.

Bien qu'essentiellement morale, la portée des discours adressés au roi n'en demeure pas moins universelle. Les discours du parcours royal s'alimentent à de nombreuses sources. *Les Champs Elyziens* reprennent la pensée de plusieurs philosophes et gens d'église. Du fait de la variété des idées et d'un amalgame doctrinal favorisant la conciliation et l'unification, le chemin royal se présente comme une voie conduisant à la Félicité et à la Vérité. Atteindre la Vérité, c'est se rapprocher de Dieu, Vérité immuable et immortelle. «Moi, je suis le Chemin, la Vérité et la Vie» (Jean 14,6). Le chemin, en donnant accès à la Vérité, peut donc conférer l'immortalité à celui qui s'y engage pour la saisir. La Vérité ne se limite pas à un seul savoir, elle en englobe plusieurs. Le père Garasse partage avec Pic de La Mirandole une même opinion: l'homme, simple passager, ne doit pas être l'élève d'une seule école, mais s'appliquer à connaître les différentes familles philosophiques pour approcher la Vérité: « Mais moi, je me suis donné pour méthode de ne jurer par personne, mais de fréquenter tous les maîtres de la philosophie, d'en scruter toutes les pages, de connaître toutes les familles. »⁸⁵ Le père Garasse explore plusieurs courants

⁸⁵ Louis Valcke et Roland Galibois, *Le périple intellectuel de Jean Pic de la Mirandole suivi du « Discours de la dignité de l'homme » et du « Traité l'être et l'un »*, Sainte-Foy, Les Presses Universitaires de Laval, 1994, p. 209.

philosophiques, les relie, les compare pour n'en saisir que l'ultime et même

Vérité :

J'ai voulu mettre sur le tapis les enseignements majeurs non pas d'une seule doctrine, comme certains l'eussent voulu, mais de toutes sortes de doctrines, pour que grâce à cette comparaison d'écoles nombreuses et à cet examen attentif de philosophies diverses, l'éclair de la vérité, dont Platon parle en ses lettres, brillât plus clairement dans nos esprits, tel le soleil qui se lève dans les cieux.⁸⁶

Le caractère universel de la voie royale tient aussi au fait que le chemin conduit de la terre aux cieux (le roi est invité à voyager sur les routes de France, d'Espagne, d'Italie, etc.). C'est un passage vers l'Éden, le Bocage de Vaillance, la Montagne de Piété, le Jardin des Hespérides et les Champs Élyziens. À partir d'un événement réel, le spectacle donné dans la cour d'un collège, devient une œuvre de fiction, le livre rapportant l'événement. C'est l'occasion de transcender le savoir et le temps. Sur le chemin du savoir, aux connaissances terrestres, botaniques, historiques, géographiques et autres connaissances, s'ajoutent des connaissances célestes, astronomiques, mythologiques et religieuses. Le roi voyage du passé au présent. Il rencontre, dans le présent, sous leur apparence mortelle ses glorieux ancêtres réels (Clovis, saint Louis) et légendaires (Pharamond) qui sont d'illustres immortels. Terre et ciel, passé et présent forment un tout que symbolise l'image de la sphère, figure allégorique dessinée sur le costume des collégiens qui se tiennent sur le parcours du

⁸⁶ Louis Valcke et Roland Galibois, *op. cit.* p. 212.

roi ou reproduite par des éléments architecturaux du décor. Une des figures représente Charlemagne soutenant le globe terrestre.

Le chemin royal tracé par les jésuites n'a pas pour seul but d'instruire ou de distraire le roi. Les haltes du parcours ne sont pas uniquement l'occasion de lui faire entendre un discours savant, de l'éblouir par un riche décor ou de le divertir par une petite pièce. Elles servent principalement au dessein de forger l'âme du prince. Les connaissances dont doit se nourrir le roi sur le chemin du savoir ne lui sont pas présentées de manière figée, froide et abstraite. Tableaux, costumes et décors, ouvrages architecturaux et sketches concourent à l'enseignement du monarque. C'est par des images et des exemples tirés de l'Histoire que les jésuites cherchent à toucher et à transformer. Ils pratiquent l'art de la *demonstratio* par leur mise en scène riche, colorée et vivante. La présentation des différents discours adressés au roi cherche à émouvoir, à plaire, à séduire et à convaincre. On ne s'en tient pas à la simple définition des valeurs et vertus. Divers personnages des Belles Lettres et de l'Histoire sont cités à comparaître pour rendre témoignage des vertus et qualités qu'ils ont su incarner, qui expliquent leur réussite et qui leur méritent la célébrité. Sur le chemin du savoir, images et témoignages pénètrent les sens du passant pour imprégner et modeler son âme.

Le savoir est le résultat d'un patient apprentissage. Par une lente et profonde transformation, il assure le pouvoir à celui qui se laisse transformer. Selon Pic de la Mirandole, Dieu a donné à l'homme la liberté

de choisir son domicile, sa physionomie et ses dons. Il a le pouvoir de choisir, de sculpter sa propre personne, de prendre la forme qu'il désire. Il a toute liberté de devenir ce qu'il veut. Les jésuites, conscients de cette réalité, entendent exercer une solide influence en éblouissant l'esprit du jeune monarque de passage à Bordeaux, influence que leur confèrent leur savoir et leur aptitude à transmettre les connaissances de ce savoir. À l'époque, on croit encore que « l'Homme n'a aucune forme propre et innée; mais il en a beaucoup qu'il emprunte et qui lui advienne ».⁸⁷ Les jésuites se montrent donc soucieux d'assurer la formation du roi. Sa formation doit progresser lentement pas après pas. C'est un lent passage de l'ignorance au savoir. Le savoir d'un roi se construit sur une somme de connaissances. L'âme d'un jeune prince est innocente et pure, facile à influencer et à modeler. Le Père Garasse rapporte, fort à propos, que l'empereur Constantin le Porphyrogénite s'était soucié très tôt de l'éducation de son fils. Quand il arrive à Bordeaux, le roi Louis XIII est âgé de 15 ans, âge auquel l'âme se laisse encore éduquer et modeler. On croyait aussi que l'Homme n'était rien sans le savoir. Les plus grands mérites sont liés à de solides connaissances. Les jésuites s'assurent de transmettre au jeune roi, encore inexpérimenté, des connaissances dignes d'un grand roi. Ces connaissances le conduiront à de grands exploits. Le chemin de la connaissance mène au pouvoir. Sur ce chemin, à chaque nouveau pas, le prince grandit et accède à un niveau de plus grand savoir et de plus hautes

⁸⁷ Louis Valcke et Roland Galibois, *op. cit.* p. 189.

vertus: «ut de virtute in virtutem quodammodo gradiens, quasi passibus ad meliora conscendat, que marchant de vertu en vertu, comme de pas en pas, il s'avance & monte de bien en mieux. »⁸⁸ Instruit de ce qu'il voit et de ce qu'il entend, le prince devient roi. La voie royale est un chemin initiatique tout au long duquel sont transmises des connaissances et des vertus qui transforment celui qui les acquiert. À chaque étape du chemin, sont évoqués les faits et les qualités de ceux qui l'ont précédé, illustres ancêtres, figures historiques, héros mythologiques. Héritant de leurs qualités, il se doit de les imiter et de les surpasser. Il n'est pas un simple dépositaire du savoir et des vertus. Il lui faut à la fin du voyage pendant lequel il s'est transformé, user de son savoir et pratiquer les vertus. Il devient chemin vivant et agissant.

⁸⁸ F. Garasse, *op. cit.* p. 6-7.

Discours et représentation

de

la clémence

dans

Les Champs Élyziens

La représentation et le discours de la Clémence

Aux XVI^e et début du XVII^e siècles, l'éducation, et notamment l'éducation morale du prince, relève de la plus haute importance. Le roi incarne la tête du royaume, et négliger son éducation vouerait son corps, c'est-à-dire le royaume, à sa perte. Comme l'écrit le jésuite Robert Bellarmin (1542-1621), dans son livre *Le Monarque parfait ou le devoir d'un prince chrétien*, le souverain sert avant tout de guide ou de modèle au peuple : « Les Roys sont sur la Terre comme des miroirs et des modèles sur lesquels tous les sujets jettent leurs yeux, s'efforcent d'imiter leurs mœurs & de se former sur leur patron ». ⁸⁹ Si le roi est bon, le peuple est sage et heureux.

Dès lors, l'éducation du prince suscite l'intérêt de tous. Philosophes, magistrats, maîtres et autres se penchent sur la question et établissent par le fait même le genre de l'Institution du Prince. Ils rédigent des traités dans lesquels ils définissent les grandes vertus (morales et politiques) du prince et l'éducation à laquelle il doit être soumis. « Il s'agit de transmettre au prince une culture faite de principes plus que d'érudition ». ⁹⁰

⁸⁹ Robert Bellarmin, *Le Monarque parfait ou le devoir d'un prince chrétien*, trad. J. de Lannel, Paris, S. Cramoisy, 1625, [1^{re} éd. : Rome, 1619, en latin], p. 126.

⁹⁰ Isabelle Flandrois, *L'Institution du prince au début du XVII^e siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992, p. 143.

Les relations de spectacles jésuites telles que *Les Champs Elyziens* du père Garasse participent du genre de l'Institution du Prince. Comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents, les jésuites, pour qui la formation de l'individu compte beaucoup, veulent édifier et modeler, non seulement l'âme et la volonté de leurs élèves, mais aussi celles du roi. Tout au long de la représentation des Champs Elyziens, le roi est invité à faire l'apprentissage de différentes vertus⁹¹. La première vertu à laquelle il est initié, est la clémence.

Même si la clémence semble avoir été une des figures vertueuses louangées par les jésuites au début du règne de Louis XIII, elle n'a pas toujours été souhaitée par tous. Depuis la Renaissance, un vif débat sur la clémence règne au sein de la société : le roi doit-il être clément ou pas? Plusieurs traités viennent soit prôner, soit condamner, la vertu de la clémence royale. Dans *Le Prince*, Machiavel déconseille fortement la clémence pour le monarque. Ce politicien italien fort renommé souhaite plutôt un roi cruel :

Le prince, donc, ne se doit point se soucier d'avoir le mauvais renom de cruauté pour tenir tous ses sujets en union et obéissance; car, en ne faisant que quelques exemples, il sera plus pitoyable que ceux qui, pour être trop miséricordieux, laissent se poursuivre les désordres d'où naissent meurtres et rapines, qui nuisent à tous, alors que les exécutions ordonnées par le prince ne nuisent qu'à un particulier.⁹²

⁹¹ Marie-France Wagner et Pierre-Louis Vaillancourt, *De la Grâce et des vertus*, L'Harmattan, Paris, 1998.

⁹² Machiavel, *Le Prince*, Saint-Amand, Gallimard, 1995, p. 103.

Le juriste et philosophe Jean Bodin (1530-1596) partage cet avis. D'après lui, seule la barbarie encourage l'assujettissement⁹³.

La clémence du roi n'est cependant pas réclamée uniquement par les jésuites. D'autres penseurs tels qu'Érasme, Thomas Elyot, Guillaume Budé, Jean D'Espagnet, P. Pedro de Ribadeneyra, Johannes Althusius et Juste Lipse la suggèrent. Ils la considèrent comme propre et naturelle à tout grand monarque.⁹⁴ D'une part, cette vertu est nécessaire comme outil politique. Elle renforce l'autorité du roi, lui assure le respect de tous et lui permet d'évaluer le bien public. D'autre part, la clémence est considérée pour ces adeptes comme la vertu insufflée par Dieu. Le roi doit imiter Jésus-Christ et Jules César par l'exercice de la charité, de la pitié et surtout de la clémence. Encore une fois, la clémence est prêchée dans le but d'assurer le salut de tous.

Où se situent les jésuites ? La clémence est-elle pour eux aussi une pure vertu chrétienne ou une habile politique de la vertu ? Étudions, dans la première pose des *Champs Elyziens*, le regard que posent les jésuites sur la clémence royale. Comment l'ont-ils représentée et définie ? Leur discours s'est-il forgé sur le contexte politique, social et religieux de 1615 ? Ou encore est-il une simple récupération, une réécriture ou une adaptation d'une partie du discours antique ?

⁹³ Pierre-Louis Vaillancourt, « Naissance et affirmation de l'idée de tolérance XVI^e et XVIII^e siècles », *Actes du Ve Colloque Jean Boisset (Xe Colloque du Centre d'Histoire des Réformes et du Protestantisme)*, Université de Montpellier III (Paul Valéry), novembre 1987, p.117-130.

⁹⁴ Isabelle Flandrois, *op. cit.* p. 174.

Une architecture, des personnages et essentiellement deux tableaux servent de support à la représentation de la clémence dans *Les Champs Elyziens*. Tous sont richement décorés. En effet, nous retrouvons un arc de triomphe illustré de sept images emblématiques où sont dessinés un Hercule géant menaçant de sa massue une foule compacte, un Jupiter enfant sortant des nuées et lançant la foudre, un groupe de personnes agenouillées devant le lever du soleil, deux petits Amours attachant avec l'aide du dieu Hymen « deux sceptres et deux couronnes », des montjoies, des feuilles de Chryfocolfa et deux palmes liées ensemble soutenant une tour que surmonte Mercure. Celui-ci accroche son caducée à une des branches du palmier. Au-dessus est écrit ce mot : « douce force ». Sur la clé de la porte est gravée une médaille représentant le roi vêtu en César. Les nervures de l'architecture sont abondamment décorées de fleurs de lys.

Parmi les personnages, il y a d'abord celui de la clémence armée, joué par un jeune enfant couronné de rameaux d'olivier dont il est aussi costumé. Il porte un bouclier où est burinée la devise du roi des mouches à miel parmi son escorte avec ce mot : « HABET, ET NON UTITUR ILLO ». Interviennent ensuite quatre empereurs, reconnus pour leur clémence. Alexandre, Jules César, Constantin et Charlemagne, récitent successivement au roi deux odes allégoriques où il est encore fait mention du souverain des abeilles. Chacun exhibe également sur son bouclier ou son blason une image emblématique. Alexandre porte la devise du soleil

chassant des nuages : « SENSIM NON VI »; Jules César tenant une verge pontificale présente l'allégorie du lion jouant avec une brebis avec cette citation de Virgile « PARCERE SUBJECTIS »; Constantin arbore une couronne impériale tenue par une colombe accompagnée du mot « HUC ME CLEMENTIA VEXIT »; et Charlemagne, en plus de soutenir dans une main un globe terrestre surmonté d'une croix, propose trois lys jaunes pour âme et « EX DULCIBUS UNDĪS » pour devise.

Les côtés de la porte sont aussi ornés de multiples tableaux, emblèmes, écriteaux, anagrammes et devises ayant tous pour thème la clémence. Deux de ces tableaux seulement sont décrits : « Les mouches à miel » et « Le Mercure pose ». Sur le premier tableau est peint un essaim d'abeilles voltigeant au-dessus des prairies et guidé par leur souverain. Dans le second tableau, Mercure, situé au croisement de plusieurs chemins, indique à un voyageur la direction à suivre.

Le spectateur non averti ne peut interpréter que superficiellement les symboles utilisés au cours du déroulement de la fête. Le dessein précis du spectacle n'est compris que par la suite, c'est-à-dire à la lecture de la relation qui ne se contente pas d'une simple description. Les commentaires, les références et les citations qui la nourrissent permettent de découvrir la signification profonde de tout ce symbolisme. Ainsi, le discours de la clémence, richement commenté voire même interprété par le père Garasse, décrypte chaque élément du décor, relève les liens qui existent entre eux.

Dans *Les Champs Elyziens*, la vertu de la clémence est plus que souhaitée pour le roi, elle occupe une position privilégiée, la première vertu par rapport aux autres vertus énumérées dans le texte, soit la piété, la prudence, la justice et le courage⁹⁵. La Clémence constitue la porte d'entrée, elle a l'honneur d'accueillir chaleureusement le roi Louis XIII et elle sert de leitmotiv à la première station du voyage qui mène aux Champs Elyziens :

Le portal demeura clos jusques à l'arrivée du Roy, à la veüe duquel, il fut ouvert au doux bruict des hauts-bois, trompettes & clairons : & aussi tost un jeune enfant qui représentoit la Clémence armée, telle que nous la voyons en quelques medailles d'Empereurs, s'avança sur un petit theatre, pour salüer sa Majesté d'abord, & luy presenter son service.⁹⁶

La clémence devance ainsi les autres vertus, voire les surpasse. Le père Garasse la décrit comme la « fille aînée du monde, gardienne du grand Palais des Dieux, portiere du Ciel, fondement des autres vertus royales »⁹⁷. Si on lit les descriptions des illustrations gravées ou encore dessinées sur la demeure qui lui est réservée, soit une immense

⁹⁵ La foi, l'espérance et la charité sont les vertus théologiques (qui ont Dieu lui-même pour objet et qui sont les plus importantes pour le salut), alors que le courage, la justice, la prudence et la tempérance constituent les vertus cardinales (qui sont fondamentales).

⁹⁶ François Garasse, *op. cit.* p. 16.

⁹⁷ F. Garasse, *op. cit.* p. 7.

architecture en forme de porte, on découvre des montjoies, des monceaux de pierre et une main indiquant une direction bien précise :

Un peu plus bas, joignant la console droicte, estoient représentées des montjoyes, ou piles de pierres précieuses entassées par ensemble, & des lys entortillez, avec des œillets & des roses en laz d'amour, au long d'un grand chemin, comme les pelerins ont coustume de faire de cailloux & de genests retors, pour marquer la trace aux suyvans. Une main sortoit des nuées pour guyder de braves voyageurs, qui se voyoient en fort bel equipage.⁹⁸

Ces différents éléments du décor désignent la clémence comme guide, mais pas n'importe lequel. À deux reprises, nous retrouvons dans la description de la première station l'illustration du personnage de Mercure, le dieu des voyageurs :

C'estoit un Mercure posé, joignant une mont-joye, sur un quarrefour, monstrant avec le doigt l'adresse des chemins, et faisant signe en sousriant à un jeune voyageur bien équipé, de prendre sa route parmy des beaux parterres, qu'il luy marquoit par ceste parole escrite sur la frize :
HAC ITUR.⁹⁹

Comme le dieu Mercure, la Clémence montre aux voyageurs la voie à suivre. Elle est un guide qui descend du ciel. Mais de quelle voie s'agit-il? De la route qui mène aux plus belles vertus royales. La clémence ouvre la

⁹⁸ F. Garasse, *op. cit.* p. 9-10

⁹⁹ F. Garasse, *op. cit.* p. 33

marche, conduit aux autres vertus royales. Sans elle, le voyageur qui est le roi ne peut acquérir les autres vertus qui en sont tributaires.

En plus d'être l'assise des autres vertus, la clémence sied à tout grand monarque. Parmi les personnages qui servent de support à la représentation de la Clémence, interviennent quatre empereurs : Alexandrin, Jules César, Constantin et Charlemagne. Ils sont reconnus comme des « grands Monarques fort signalez en debonnaireté¹⁰⁰ ». C'est de la clémence qu'émane leur grandeur. Comme l'indique le mot situé au-dessus du blason de Constantin, « la clémence m'a transporté¹⁰¹ », la clémence anime et insuffle la vie aux grands rois.

De plus, si l'on se rapporte au discours qu'adresse le jeune enfant incarnant la *Clémence armée* au roi, la clémence sert « de premier escheion au throsne de gloire¹⁰² ». Elle en est le chemin assuré :

Que si toujours un Prince finit heureusement, qui commence par debonnaireté, celui-la ne s'escartera jamais du chemin de la gloire, qui entre par le portal de Clemence.¹⁰³

À peine la clémence est-elle décrite dans *Les Champs Elyziens* qu'elle est associée à la débonnaireté. Une tension apparaît entre la douceur et l'extrême vigueur. Un roi clément est un prince qui est bon et

¹⁰⁰ F. Garasse, *op. cit.* p. 17.

¹⁰¹ F. Garasse, *op. cit.* 19.

¹⁰² F. Garasse, *op. cit.* p. 17.

surtout empreint de douceur. Plusieurs des images, devises et mots qui servent à illustrer la clémence, font référence à une douceur, mais une douceur qui ne s'oppose pas à la force. Très souvent, la représentation de la clémence s'élabore à partir du rapprochement de ces deux qualités. Pour le constater, il suffit de rappeler la devise du personnage de Jules César qui montre un lion jouant avec une brebis, le mot gravé au-dessus des palmiers de la porte « dulce robur » ou encore l'inscription qu'arbore le bouclier de Constantin, « sensim non vi ».

Ainsi, être un roi clément ne consiste pas à n'avoir point de force. Au contraire, comme l'indique la devise gravée sur le blason de la Clémence armée : « il l'a, et il ne s'en sert pas ». Ici, la clémence sous-entend une force mise en réserve, qui passe du côté du signe. L'image d'Hercule dessinée tout en haut de la porte de la clémence témoigne de cette force latente, non tangible et non concrète :

Sur le frontispice fut un Hercule naturel, & en Geant, lequel menaçoit de sa massuë une troupe de monde, qui se jettoit à la foule vers un portail, dont il gardoit le seuil.¹⁰⁴

Hercule n'use pas de sa corpulence ou de son bâton pour assommer ou tuer la foule. Il recourt à sa massue pour la dissuader et l'intimider. Hercule menace sans avoir à châtier. La Clémence, force

¹⁰³ F. Garasse, *op. cit.* p. 17.

¹⁰⁴ F. Garasse, *op. cit.* p. 8.

physique devenue signe, est donc dénuée de dureté, de cruauté, bref de violence. Le roi clément redresse les vices sans avoir à éliminer les Hommes.

Pour illustrer davantage la clémence comme force mise en puissance, le père Garasse rapporte à trois reprises le récit des mouches à miel¹⁰⁵ : dans l'ode allégorique récitée par les quatre empereurs, dans l'inscription gravée sur le marbre noir et dans la description du tableau situé à droite de la porte de la Clémence dont voici un extrait :

C'est un nouvel essain, comme vous voyez, lequel par la douce chaleur du printemps, poussé d'une impatience genereuse, bat aux champs à la queste de mieux. Il y a ja longs temps que ceste menuë populace fremissoit seditieusement là dedans, bourdonnant à tout ses aislerons, et semoit en murmurant les nouvelles de son voyage, à l'instant que le jeune Prince auroit donné le mot.

[...]

Celuy qui voltige par dessus gravement, plus grand en courrage, marqué d'une estoille sur le front, la trompe dorée, et les aisles d'azur, c'est le jeune Roy de ceste Monarchie.¹⁰⁶

Le roi des abeilles ne doit pas faire usage de son aiguillon pour ordonner ou faire avancer sa troupe ailée :

¹⁰⁵ Geoffrey Whitney [1548-1603], *A Choice of emblemes*, New York, Benjamin Blom, 1976, p. 200-201. Voir aussi Cesare Ripa, *Iconologia*, Madrid, Akal, 1987, t. 1, p. 191-192. Alciato, *Emblemas*, Madrid, Akal, t. 1, 1987, p. 189-190.

¹⁰⁶ F. Garasse, *op. cit.* p. 25-26.

Que vostre aiguillon royal ne s'aiguise contre vos bons subjects, ne s'esmousse contre vos ennemis : et que si leur malheur les bande contre vous, qu'ils sçachent qu'un doux Roy des avettes, est aussi vaillant en guerre, comme debonnaire en paix.¹⁰⁷

Il gouverne sa suite, non pas avec rigueur, mais avec douceur : c'est « la sourdine (de leur maître) qui les (mouches à miel) rappelle doucement ».¹⁰⁸ Par l'emblème des mouches à miel, nous comprenons que le roi fait preuve de clémence lorsqu'il applique la justice, non pas avec rigueur, mais avec une douceur aussi douce que le miel. La force se joue à un niveau supérieur : elle persuade plus qu'elle ne contraint.

On ne peut prétendre que le discours de la clémence relève entièrement de l'imagination du père Garasse. L'auteur ne vise pas uniquement à articuler un discours sur la clémence, il cherche davantage à séduire et à convaincre son public. Pour atteindre la pensée de son auditoire, le père Garasse recourt au pouvoir émotionnel des sens. Il charge son discours d'images dont il sait qu'elles toucheront immédiatement les sens et la raison. Où puise-t-il ces images qui font autorité?

Son texte est chargé de résonances antiques. Il cite et fait référence à plus d'une dizaine d'auteurs de l'Antiquité gréco-romaine tels que Claudien, Platon, Virgile, Curtius, Hadrien, Pindare, Horace, Tite-Live,

¹⁰⁷ F. Garasse, *op. cit.* p. 28.

¹⁰⁸ F. Garasse, *op. cit.* p. 26.

Ovide, Sénèque, etc. Plusieurs fables et récits tirés de l'œuvre de ces auteurs servent à la composition de son discours sur la clémence.

Au début du XVII^e siècle, un courant stoïcien imprègne l'œuvre de plusieurs auteurs. Le père Garasse, profond humaniste, n'échappe pas à cette tendance.¹⁰⁹ Mais pourquoi un humaniste chrétien comme le père Garasse puise-t-il autant chez les païens? D'une part, les jésuites sont des individus pragmatiques et le stoïcisme est une philosophie pratique, qui vise surtout à l'action. D'autre part, le père Garasse est un moliniste convaincu. Il prétend qu'un certain nombre de ces païens (Virgile, Justin, Épictète, Platon, Sénèque et Zénon) peuvent être considérés comme de bons esprits, car certaines vérités naturelles leur ont été révélées par la grâce divine. Ce n'est pas, selon lui, de manière rationnelle qu'ils « ont eu quelques connaissances du mystère de la Trinité. »¹¹⁰ Dans *La Doctrine Curieuse*, le père Garasse énumère les Anciens qu'il compte parmi les hommes élevés en esprit :

Je pense dire sans flatterie et envie de personne, que les plus notables esprits que l'Antiquité ait portés, sont ceux que j'ai nommé en tête de section : Hippocrate, lequel est appelé Divus Magister, Platon, qui a été surnommé divin simplement, Aristote, qui a emporté cet éloge d'être le génie de la nature, et Sénèque, qui est appelé la perle des esprits.¹¹¹
[...]

¹⁰⁹ Julien-Eymard d'Angers, « Sénèque et le stoïcisme dans l'œuvre de François Garasse, s.j. (1624, 1625), O.F.M. Cap. », dans *Revue de l'Université d'Ottawa*, v° 24, (1954), pp. 280-298.

¹¹⁰ J.-E. d'Angers, *op. cit.* p. 282.

¹¹¹ F. Garasse, *La Doctrine curieuse...*, p. 113-114

Ce serait démentir les siècles d'estimer que ces nobles écrivains n'ont pas été autant relevés en esprit par-dessus le commun des hommes, que le commun l'est par-dessus les bêtes.¹¹²

Néanmoins, dans les *Champs Elyziens*, plus précisément dans la première station, le père Garasse emprunte surtout à Sénèque, Virgile et Claudien. Relevons quelques-uns de ces passages du discours antique qui ont servi à la composition du discours de la clémence chez le père Garasse.

Dans son essai sur la clémence¹¹³, Sénèque présente plusieurs fois la clémence comme la vertu qui convient le mieux au roi et qui le revêt de gloire :

Mais la clémence ne sied à personne mieux qu'au roi ou au prince : une force puissante se couvrira de gloire si elle est salvatrice; la vaillance pour faire le mal n'est qu'un fléau.¹¹⁴

Nul ne pourra trouver, quel que soit le registre – et le critère qui motive sa préférence- quelque chose de plus glorieux pour un roi que la clémence.¹¹⁵

À cette conception de la clémence royale et glorieuse, fait écho le discours qu'adresse la *Clémence armée* au roi au cours de la première station des *Champs Elyziens* :

¹¹² F. Garasse, *op. cit.* p. 116.

¹¹³ Sénèque, *L'Homme apaisé – Colère et Clémence*, trad. Paul Chemla, Arléa, 1990.

¹¹⁴ Sénèque, *op. cit.* p. 159.

¹¹⁵ Sénèque, *op. cit.* p. 180.

Que si tousjours un prince finit heureusement, qui commence par debonnaireté, celui-la ne s'escartera jamais du chemin de la gloire, qui entre par le portal de Clemence.¹¹⁶

Le commentaire que le père Garasse fait sur la devise qu'arbore l'élève jouant le rôle de l'empereur Constantin reprend également cette idée de la clémence comme source de gloire :

Car il est certain, que la debonnaireté & religion, comme les deux grandes aisles des royaumes, ont eslevé cet Empereur par dessus tous ses devanciers en gloire & Majesté nompareille.¹¹⁷

Sénèque décrit en outre la clémence comme une vertu naturelle qui affectionne la paix :

De toutes les vertus, il n'en est pas de plus authentiquement faite pour l'homme, car c'est la plus humaine : chacun en conviendra, non seulement chez nous qui voulons voir en l'homme un animal social né pour le bien commun mais aussi chez les gens qui le vouent au plaisir, qui ne parlent et n'agissent qu'en leur propre intérêt. Car, s'il veut être tranquille et s'amuser, c'est dans cette vertu que l'homme va trouver l'expression la plus haute de sa nature, puisqu'elle aime la paix et qu'elle retient le coup.¹¹⁸

Plusieurs des images que rapporte le père Garasse symbolisent tout autant la paix. Sur la porte de la Clémence, se trouve « Mercure, Dieu des alliances, qui appendoit son caducée, symbole d'éternelle paix ». ¹¹⁹

¹¹⁶ F. Garasse, *op. cit.* p. 17.

¹¹⁷ F. Garasse, *op. cit.* p. 19.

¹¹⁸ Sénèque, *op. cit.* p. 159.

¹¹⁹ F. Garasse, *op. cit.* p. 12.

Devant le roi, intervient la figure de la Clémence coiffée d'une « couronne d'olivier » et vêtue d'une robe « parsemée de rinseaux d'olivier ». Et sur le bouclier de Constantin apparaît une colombe.

Nous avons vu que le père Garasse évoquait à plusieurs reprises le récit des mouches à miel pour parler de la clémence royale. La comparaison du comportement de la reine des abeilles avec le roi lui-même, trouve son origine dans *Les Géorgiques*¹²⁰ de Virgile. Cet ancien décrit que la reine des abeilles n'use de son dard ni pour rassembler sa troupe d'ouvrières ni pour faire régner l'ordre au sein de celle-ci.

L'idée du roi clément, comme rassembleur, unificateur, est très forte chez Sénèque. Il l'illustrera, entre autres, par l'image d'une foule immense qui s'agglutine autour d'un seul homme :

Ils (les sujets) ne fuient pas à son approche (celle du roi) comme si quelque fauve, malfaisant et féroce, bondissait de son antre, ils accourent vers lui, et en le bousculant, comme au-devant d'un astre clair et bénéfique.¹²¹

Cette image de Sénèque semble être proprement réinvestie sur une autre scène dramatique par le père Garasse. Notons cet extrait des *Champs Elyziens* :

Devant Hercule, il y a « Une troupe de monde, qui se jettoit à la foule vers un portal »¹²²
[...]

¹²⁰ Virgile, *Les Géorgiques*, L.4.

¹²¹ Sénèque, *op. cit.* p. 160.

¹²² F. Garasse, *op. cit.* p. 8.

A gauche il y avoit une grande troupe de monde de genoux, les mains jointes où estanduës & levées vers le ciel, les yeux ficez sur un soleil s'affrané, qui commençoit à monstrier sa belle chevelure de roses, avec ce mot EXPECTATUS ADES¹²³.

La présence du dieu Hymen, le geste exécuté par les deux petits amours et les motifs décoratifs comme deux palmes jointes par leurs racines, le chaînon, les lys entortillés avec des œillets et des roses, les deux feuilles magnétiques et la citation tirée telle quelle des *Géorgiques* de Virgile « Rege incolumi mens omnibus una »¹²⁴ dans le discours du père Garasse récupèrent l'idée de la clémence comme garante des unions.

Dès les premières lignes qui servent à décrire la Clémence, le père Garasse cite ce passage tiré de *l'Éloge de Stilicon* de Claudien :

Principio magni custos Clementia mundi,
Quæ Jovis incoluit zonam, quæ maxima natu
Cælicolûm: nam prima chaos Clementia solvit
Congeriem miserata rudem, vultúque sereno
Discussis tenebris, in lucem secula solvit¹²⁵

Pour soutenir ce thème de la clémence comme force libératrice, nous retrouvons chez le père Garasse l'image du petit Jupiter qui émerge des nuées et les devises telles que « soleil d'or dont les rayons chassent les nuages » et « hors des doux remous ».

¹²³ F. Garasse, *op. cit.* p. 11.

¹²⁴ F. Garasse, *op. cit.* p. 28.

¹²⁵ À l'origine, la Clémence fut la gardienne de cet immense univers Qui habita la constellation de Jupiter, qui devança en âge les habitants du ciel : en effet la Clémence est la première qui débrouilla le chaos Éprise de pitié par cet amas, et son regard serein Dissipa les ténèbres, et rendit au siècle la lumière. Claudien, *Éloge de Stilicon*, v. 6-11.

Le père Garasse se sert des Belles Lettres comme réservoir de lieux communs pour la composition de son discours, mais cela en fait-il pour autant un pur collage de fragments antiques sur le thème de la clémence?

Dès que nous nous penchons sur d'autres relations de spectacles écrites par les jésuites, nous constatons que la représentation et le discours de la Clémence dans les textes varie un peu en fonction des circonstances du moment. La position de la clémence par rapport aux autres vertus change et ses attributs pour la représenter diffèrent légèrement. Dans *Le Labyrinthe Royal de l'Hercule Gaulois triomphant*¹²⁶, relation écrite pour souligner l'entrée de Marie de Médicis à Avignon le 19 novembre 1600, la clémence est située au quatrième arc. Dans *Le Soleil au signe du Lyon*¹²⁷, relation écrite pour l'entrée de Louis XIII le 11 décembre 1622, la clémence apparaît sur l'avant-dernier arc. La clémence occupe une place prééminente dans les spectacles du début du XVII^e siècle, par contre vers la fin du siècle, elle se fait de plus en plus discrète. Le discours de la clémence n'est donc pas indépendant du contexte politique, social et religieux de l'époque dans lequel il s'inscrit.

¹²⁶ Valladier, André, *Labyrinthe Royal de l'Hercule Gaulois triomphant. Sur le sujet des fortunes, batailles, victoires, ... mariage et autres faits historiques et mémorables de Très-Auguste et Très-Chrestien Prince Henry IIII. Roy de France et de Navarre*. Avignon, [s.d.].

¹²⁷ *Le Soleil au signe du lyon. D'ou quelques paralleles sont tirez, avec le tres chrestien, tres-Juste, et tres-Victorieux Monarque Louis XIII. Roy de France & de Navarre, en son Entrée triomphante dans sa ville de Lyon. Ensemble un sommaire recit de tout ce qui s'est passé de remarquable en ladite Entrée de sa Majesté, & de la plus illustre princesse de la Terre, Anne d'Autriche, Royne de France et de Navarre, dans la dite ville de Lyon le 11 Decembre 1622*, Lyon, 1623.

Les jésuites sont des hommes de leur temps. Ils agissent en fonction des événements qui leur sont contemporains. En fait, ils se servent du discours antique de la clémence pour interpréter un contexte historique particulier, présent.

Dans la description que le père Garasse fait du spectacle des *Champs Elyziens*, plusieurs passages évoquent le contexte politique tumultueux que connaît le royaume de France en 1615. Le père Garasse mentionne entre autres que le voyage du jeune roi Louis XIII a été retardé en raison des affaires de l'État :

Tout de mesme les Roys selon les nuages des affaires & occurrences, avancent où retardent la deliberation de leurs voyages, comme nous avons esprouvé en celuy de sa Majesté, tant désiré de tous ses bons subjects : qui est cause que nous avons, selon les nouvelles recharges, renoué ce dessein à diverses, guidez de l'apparence & probabilité, que nous portoit le commun bruit & l'estat des affaires.¹²⁸

L'expression « les nuages des affaires & occurrences » fait effectivement allusion à un climat agité au sein du royaume. Pour décrire cette atmosphère tendue, le père Garasse parle aussi de « longues attentes », « soupirs » et « grand Chaos de confusion, où les desirs de la France erroient enveloppez dans une fascheuse incertitude ».¹²⁹

En effet, le royaume de France connaît de nombreuses turbulences en 1615. Marie de Médicis, n'ayant pas consulté les États généraux au

¹²⁸ F. Garasse, *op. cit.* p. 3.

¹²⁹ F. Garasse, *op. cit.* p. 8.

sujet du projet d'alliance entre la France et l'Espagne, suscita de nombreux mécontentements. Au point que son initiative déclencha une crise gouvernementale. Comme cette idée d'une union franco-espagnole faisait prévaloir une politique ultramontaine et venait rejeter celle d'Henri IV qui rêvait d'une union chrétienne européenne, plusieurs princes du royaume, gallicans du parlement et de la Sorbonne et protestants se rebellèrent. Ce sont les révoltes répétées de plusieurs grands princes du royaume qui retardèrent le voyage du jeune Louis XIII à Bordeaux. Ils voulaient l'indépendance de la couronne face à la papauté.

L'établissement des jésuites à Bordeaux connaît par ailleurs un certain nombre de difficultés. Les bourgeois de la ville n'apprécient guère, par exemple, les prestations publiques jésuites. Les diffamations et les calomnies contre la Compagnie de Jésus viennent de toutes parts. Les protestants les accusent de régicide, les gallicans d'incarner l'esprit ultramontain et l'Université d'abâtardir les jeunes. Étienne Pasquier, célèbre avocat et humaniste qui défend les privilèges et les libertés de l'Église gallicane, condamne avec rigueur l'Ordre des jésuites. Dans sa chronique intitulée *Les Recherches de France*¹³⁰, il décrit la Compagnie comme un « monstre », comme une « secte » ou encore comme un « vers

¹³⁰ Étienne Pasquier, « Les Recherches de France : L. III », dans *Œuvres complètes*, v°2, Genève, Slatkine Reprints, 1971.

qui ronge l'État ». En 1602, il rédige même un ouvrage¹³¹ dans lequel il expose cinquante-trois raisons de rejeter la doctrine jésuite.

Ainsi, pour calmer ce climat fort tendu et exercer une influence sur le pouvoir politique, les jésuites prêchent la clémence pour le roi. Les jésuites réactualisent le discours de la clémence. Ils récupèrent les lieux communs propre à la Clémence pour commenter les événements et montrer qu'ils fonctionnent encore, c'est-à-dire dans un contexte bien précis.

À la lecture des *Champs Elyziens*, nous comprenons que la Clémence devrait libérer le royaume de France de sa situation de crise :

Son regard dissipa les ténèbres

[...]

Ce fut elle, qui touchée de compassion de nos longues attentes & soupirs, pour desbroûiller ce grand Chaos de confusion, où les désirs de la France erroient enveloppez dans une fascheuse incertitude, s'avança la première.¹³²

Pour montrer davantage son pouvoir comme libératrice, la clémence est même comparée à un soleil qui chasse les nuages : « un soleil defaisant avec ses rais dorés une grosse nuée chargée de tempeste »¹³³.

De surcroît, le discours sur la Clémence certifie que le mariage royal conduit à la gloire, à la paix, au bonheur et à la réussite. Les effets et les rôles de la clémence sont tous rapportés sur le plan du mariage. Le père Garasse ne cesse d'établir un parallèle entre les deux. Prenons ce

¹³¹ Étienne Pasquier, *Le Cathéchisme des Jésuites ou Examen de leur doctrine*, Villefranche, 1602.

¹³² F. Garasse, *op. cit.* p. 7-8.

passage dans lequel le personnage de Mercure décrit les vertus de la Clémence :

Il liera vos nobles cœurs d'un beau lien d'amitié
perdurable, il vous donnera son caducée de paix, &
en qualité de messenger general du monde, vous
promettra de ne vous porter jamais que nouvelles de
bonheur.¹³⁴

Il ne faut pas oublier qu'en 1615, les jésuites mènent la croisade de la Contre-Réforme. Ce sont des ultramontains. Ils veulent servir les desseins de Rome en proposant entre autres aux monarques catholiques une spiritualité vraiment royale et conforme à la pensée des Souverains Pontifes. Ils croient que le roi est l'image de Dieu sur la terre, plus encore qu'il est divin non par essence et par nature, mais par puissance et par grâce.

Leurs discours sur la Clémence relèvent donc essentiellement de la foi. La tradition biblique exerce une influence sur le choix des lieux communs antiques. Prenons ce passage des *Champs Elyziens* dans lequel le père Garasse cite Claudien :

À l'origine, la Clémence fut la gardienne de cet
immense univers, Qui habita la constellation de
jupiter, qui devança en âge, Les habitants du ciel :
en effet la Clémence est la première qui débrouilla
le chaos, Éprise de pitié par cet amas, et son
regard serein, Dissipa les ténèbres, et rendit au

¹³³ F. Garasse, *op. cit* p. 18.

¹³⁴ F. Garasse, *op. cit* p. 35.

siècle la lumière¹³⁵ / Claudien, *Éloge de Stilicon*,
v.6-11.

Si le père Garasse choisit ce passage des belles-lettres, c'est que la Clémence est décrite comme la vertu qui descend du ciel, qui est de source divine. L'extrait de Claudien reprend considérablement les premières lignes du livre de la Genèse :

Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Or, la terre était vague et vide, les ténèbres couvraient l'abîme, l'esprit de Dieu planait sur les eaux. Dieu dit : « Que la lumière soit » et la lumière fut.¹³⁶

La Clémence se présente ainsi comme la plus grande figure de la divinité. Elle est signe de transcendance.

C'est par cette vertu que le roi rencontre Dieu. Dans l'ordre des représentations, la clémence est la vertu qui lie le plus étroitement le roi au divin. Les images suivantes traduisent le caractère divin dont la clémence dote le roi : la croix sur le globe de Charlemagne, la foule agenouillée et le regard tourné vers le ciel, la verge pontificale tenue par Jules César. Ce sont autant d'éléments qui renvoient au catholicisme.

La clémence est présentée comme une figure divine. Le roi clément outrepassa la loi humaine. Il en est garant, mais il peut la transgresser : « Que votre glorieuse monarchie s'entretienne en garde

¹³⁵ F. Garasse, *op. cit.* p. 7.

¹³⁶ *Genèse* 1, v.1-3.

de vos loix, les loix en vigueur, et la vigueur au Prince »¹³⁷. Entre 1610 et 1622, nous sommes en plein dans les années cardinales : Le roi est décrit comme le prince absolu, c'est-à-dire qu'il est délié des lois (absoudre, dégager, détacher, délier). Ce sont les lois qui sont contraintes à la volonté royale. Ainsi, le roi clément n'applique pas la loi telle quelle, mais il la tempère et la mesure. Comme l'indique la devise du bouclier d'Alexandrin, le roi sévit « graduellement non par force ». Le roi clément se situe au-dessus de la loi. Il exerce une justice divine. Tout comme Dieu, le roi par sa clémence vient parfaire la loi et non l'abolir : « N'allez pas croire que je sois venu abolir la Loi ou les Prophètes : je ne suis pas venu abolir, mais accomplir. »¹³⁸

De surcroît, la clémence est considérée comme la figure divine, car c'est la vertu qui mène au salut éternel. Elle est la « portière du Ciel ». C'est elle qui conduit aux Champs Elyziens. Elle permet d'accéder aux perfections divines. Car plutôt que de pardonner les vices, elle les corrige en ne les punissant pas.

En conclusion, dans *Les Champs Elyziens*, la représentation de la Clémence qui tient à la fois des arts plastiques (sculpture, architecture, peinture et dessin), du théâtre (tableaux vivants) et surtout de l'emblématique sous-tend tout un discours, un discours à la fois passé et

¹³⁷ F. Garasse, *op. cit.*, p. 28.

¹³⁸ Matthieu 5, v. 17.

nouveau. Comme chez les stoïciens, la clémence est définie comme la première de toutes les vertus et comme celle qui sied le mieux aux princes. Elle est une force empreinte de douceur et libératrice. Elle est source de paix, de joie et de gloire et rassemble le peuple. Par ailleurs, même si ce discours sur la clémence est puisé dans les textes antiques, il trouve son actualisation dans le contexte historique présent. Le discours de la clémence vient s'inscrire dans un contexte bien précis, soit celui de 1615. Et les jésuites, hommes de foi, donnent ainsi aussi à leur discours les couleurs du catholicisme. La clémence se présente dorénavant comme la vertu la plus divine et qui est garante du salut des âmes.

Annotations

du

« *Portal de clemence* »

dans

Les Champs Elyziens

Notice

L'ampleur des Champs Elyziens, l'importance de son intertexte et la difficulté ressentie pour repérer les sources et surtout y avoir accès, nous oblige à établir uniquement l'introduction et la première pose, soit " le portait de Clémence".

Voulant intéresser avant tout les universitaires et les spécialistes du XVII^e siècle et ouvrir le plus de portes à des recherches ultérieures, nous avons décidé de respecter, le plus fidèlement possible, la physionomie et l'apparence du texte de l'édition originale imprimée par Simon Millanges le 1^{er} décembre 1615.

Le français classique n'a donc pas donné lieu à une modernisation. Cependant, pour faciliter la lecture, quelques signes typographiques ont subi quelques modifications. En voici la liste : "ſ" pour "s"; "v" pour "u"; "u" pour "v"; "&" et "@" pour "et"; "o" et "e" pour "on", "om", "en"; "â" pour "am" et "i" pour "j".

Notre travail d'annotation reste relatif et loin d'être exhaustif. Les notes sont essentiellement d'ordre lexical, sémantique et historique. Elles donnent lieu parfois au repérage de certaines citations et à leur réhabilitation lorsque le père Garasse y apporte quelques transformations. De plus, les annotations relèvent quelques allusions et proposent une traduction française des passages en latin et des expressions grecques.

LES CHAMPS

ELYZIENS,

OU

LA RECEPTION DU ROY tres-Chrestien¹³⁹ LOUYS XIII.

au College de Bourdeaus de la Comp. de JESUS,

le huictiesme de Novembre 1615.

Le voyage des Roys ressemble aux demarches du Soleil¹⁴⁰, disoit un sçavant Philosophe¹⁴¹ à l'occasion des Roys de Perse, qui avoient leurs

¹³⁹ À propos de ce titre prestigieux donné à Louis XIII, il est intéressant de se reporter à cette explication du père Menestrier : « La réception des princes, [...], a toujours été accompagnée de beaucoup de magnificence, aussi bien que de toutes les démonstrations d'une joie publique mêlée des marques de soumission et de respect qui sont dus au rang que tiennent dans le monde ces personnes élevées, que l'on a toujours considérées comme les images visibles de la Divinité, dont elles exercent les droits et l'autorité pour maintenir l'ordre, la paix, la justice et la religion. C'est pour cela qu'on a donné à ces puissances de la terre les titres glorieux de souverains, d'augustes, d'empereurs, de rois, de seigneurs, de majestés, de sérénités, d'altesses, de très-puissans, très-excellens, très-hauts et très-illustres princes, et cent autres noms aussi spécieux; comme on a donné aux papes celui de très-saints Pères, vicaires de J.-C., et autres prélats celui de princes de l'Eglise ». Voir Claude-François Menestrier, « Des Entrées solennelles et réceptions des princes dans les villes », dans *Collection des meilleures dissertations[...]*, Constant Leber, vol. XIII, Paris, G.-A. Dentu, 1838, p. 119-120. Par ailleurs, c'est à partir de Louis XI que le roi de France a commencé à être qualifié de très-chrétien. Au cours de la cérémonie du sacre qui se tenait habituellement à Reims, le roi par la grâce de la "sainte ampoule" devenait le *rex christianissimus*. Ses comportements devaient ainsi répondre essentiellement aux préceptes chrétiens. Voir Jean Lacouture, *Jésuites - une multibiographie, t.1 : Les conquérants*, Paris, Seuil, 1991, p. 444-445. Le monde de la Réforme catholique a une conception ministérielle du pouvoir royal. Prince chrétien signifie, cohéritier du Christ, serviteur du Dieu. Raymond Darricau, "La Spiritualité du Prince", *XVII^e siècle*, n°62-63, (1964), p. 78-111.

quatre maisons de plaisance, selon le changement des quatre saisons de l'an, marchans de l'une à l'autre, comme fait le Soleil au renouveau des saisons, par le chemin des signes, que les Grecs appellent *Maisons de changement*¹⁴². Ce qui s'est veu maintenant au voyage de Guyenne,

¹⁴⁰ Le père Garasse utilise déjà le soleil comme emblème pour parler du roi : « [...] dont le dessein estait une docte et ingenieuse antithese du Soleil Roy des Astres dans le signe de la Vierge; et du roy, Soleil de la terre au sein de son espouse royalle ». Voir F. Garasse, *La Royale reception de leurs Majestez tres-Chrestiennes en la ville de Bourdeaux, ou Le Siècle d'Or ramené par les Alliances de France et d'Espagne*, Bordeaux, Simon Millanges, 1615, p. 32. La comparaison du roi avec le soleil date de l'Antiquité. Les religions occidentales ont exercé une forte influence sur les croyances du monde gréco-romain. En 274, l'empereur Aurélien institue à Rome le culte perse du soleil. Au milieu du IV^e siècle, alors que le 25 décembre correspondait pour les païens au solstice d'hiver et à la naissance du dieu solaire Mithra, l'Église romaine choisit cette date pour fêter la naissance du Christ. L'image du dieu Soleil servira d'ailleurs à représenter le premier empereur chrétien de Constantinople. Voir Jean Seznec, *La Survivance des Dieux antiques*, Paris, Flammarion, 1993, p. 53-56. La symbolique du soleil est riche. Elle renvoie à la « gloire », au « rayonnement », à l'« énergie en réserve », à la « synthèse », à la « générosité », à l'« harmonie cosmique » et à l'« ordre divin ». Voir Jean Prieur, *Les Symboles Universels*, Paris, Fernand Lanora, 1982, p. 123-125.

¹⁴¹ Le père Garasse fait probablement référence ici au polygraphe Xénophon. Dans *Anabase*, il décrit justement le voyage des Perses conduit par l'empereur Cyrus en ces termes : « Aussitôt qu'il fit jour, en effet, ils se mirent en marche avec le soleil à leur droite, calculant qu'ils arriveraient quand il se coucherait [...] ». Voir Xénophon, *Anabase*, t.1, Paris, Les Belles-Lettres, 1952, p. 99.

¹⁴² Le ciel est divisé anciennement par les Grecs en douze parties, douze maisons. Chacune d'elle correspond à une vertu ou à une qualité particulière et est parcourue par le soleil une fois l'an. Les douze maisons représentent les douze signes astrologiques du zodiaque. Il est intéressant de noter que la quatrième « station » des *Champs Elyziens* s'intitule d'ailleurs le « Zodiaque de Justice ». Mais là, pour faire honneur au roi Louis XIII, le père Garasse choisit comme constellations, non pas des animaux, mais les douze rois Louis qui l'ont précédé : « (Les Chaldæans) ont remply ce grand Palais de Dieu, de bestes brutes & immondes, faisant un estable à chevaux, chevres, asnes & taureaux estroppez, de ce qui avoit esté fait pour un Louvre de Roys. Ce qui a donné subject au Prince des Astrologues Latins, de se plaindre de l'extravagante humeur de ces anciens maîtres, [...]. Il sera bien plus seant, & plaisant aux nobles esprits, de voir les Monarques dans le ciel, parez à la royale, qu'un belier, ou un Taureau boiteux & borgne, pour la consolation des estroppiats de ce monde, [...]. Voir F. Garasse, *Les Champs Elyziens*, op. cit., p.95-153. Le nombre 12 a par ailleurs la particularité de vouloir symboliser la plénitude, la totalité et la perfection. Un groupe idéal est habituellement constitué de douze personnes, c'est-à-dire, pour être plus exact, de douze individus rassemblés autour d'un chef. Voir J. Prieur, op.cit., p. 155-156.

laquelle ayant servy jadis de *Maison d'Automne*¹⁴³, à plusieurs de nos Roys¹⁴⁴, disent les fragmens de nos Chroniques¹⁴⁵, a eu l'honneur de voir en ceste saison l'accomplissement du mariage royal en sa ville capitale. Mais particulièrement il semble au mouvement du Soleil, en ce qu'il ne sçauroient [*sic*] faire un pas que tout le monde n'en sente les effects, *quia lux altissima fati, occultum sinit esse nihil*¹⁴⁶. Car le Soleil n'est pas si tost levé vers l'Orient de sa couche de perles et de roses, qu'il est au mesme point vers l'Occident à visiter les bords de son Empyre, par la soudaine clarté de ses rayons: ainsi des que les Rois s'avancent d'un seul pas, les nouvelles en sont à la circonference de leurs Royaumes. Et comme souvent le Soleil au rencontre des nuées, selon leur espesueur cache et

¹⁴³ Lorsque les rois séjournèrent dans une des villes de leur royaume, ils étaient habituellement logés dans la maison de l'Archevêché : « [...] suivant l'ancienne coutume, et le proverbe Gaulois, SCHOLA PALATIUM, que le logis de l'Evesque, ou la Clergie, est le palais ordinaire de nos Rois en leurs voyages ». Voir F. Garasse, *La Royale Reception*, op. cit., p. 43.

¹⁴⁴ Plusieurs rois séjournèrent à Bordeaux. En 1137 est célébré le mariage de Louis le Jeune avec Éléonor d'Aquitaine; en 1530, celui de François 1^{er} avec Éléonore d'Autriche et en 1559, celui de Philippe II, avec Élisabeth de France, fille d'Henry II. Charles IX fait son entrée à Bordeaux en 1565 ; Thomas Martin lui compose pour l'occasion un cantique. Voir F. Garasse, *La Royale Reception*, op. cit.. Voir aussi : *Histoire de Bordeaux*, dir. Charles Higounet, t. 2, Bordeaux, Fédération Historique du Sud-Ouest, 1966, p. 64.

¹⁴⁵ Les chroniqueurs bordelais les plus connus de l'époque sont : Gabriel de Lurbe, Étienne de Cruseau et Jean Darnal. Alors que de Cruseau rédige une *Chronique bordelaise* vers la fin du XVI^e siècle, apparaît le *Burdigalensium rerum Chronicon* de Gabriel de Lurbe en 1589. C'est seulement vers 1616 que Jean Darnal offre le *Supplément des chroniques de la noble ville et cité de Bordeaux*. Voir *Histoire de Bordeaux*, dir. Charles Higounet, t. 4, op. cit., passim.

¹⁴⁶ Parce que la très haute lumière du destin ne permet pas que quelque chose demeure cachée : Claudien, *Le Panégyrique du quatrième consulat d'Honorius*, v. 273-274.

Le texte standard de Claudien se lit comme suit :

« nam lux altissima fati

Occultum nihil esse sinit »

monstre mille fois en un jour sa belle face d'or, nous laissant en suspens et attente: tout de mesme les Roys selon les nuages des affaires et occurrences, avancent où (*sic*) retardent la deliberation de leurs voyages, comme nous avons esprouvé en celuy de sa Majesté, tant desiré de tous ses bons subjects: qui est cause que nous avons, selon les nouvelles recharges, renoué ce dessein à diverses reprises, guidez de l'apparence et probabilité, que nous portoît le commun bruit et l'estat des affaires¹⁴⁷. L'ouvrage commencé tiedement a souvent ressenti le relent, et l'esponge¹⁴⁸ d'Ajax, comme la Tragedie¹⁴⁹ desseignée par Auguste; car il est bien mal-aisé qu'un ouvrier s'encourage à la besongne, où s'acharne à un affaire,

¹⁴⁷ Comme l'idée d'une union franco-espagnole fait prévaloir une politique ultramontaine, plusieurs princes, gallicans du Parlement et de la Sorbonne et protestants se rebellent dans différentes régions de la France. Pour calmer les conflits intérieurs, Marie de Médicis signe le 15 mai 1614 la paix de Sainte-Ménéhould. Bien qu'il vide les coffres de l'État, cet accord promet aux princes rebelles une convocation des États généraux pour, notamment, différer les mariages franco-espagnols et proclamer une indépendance de la couronne face à la Papauté. Mais quelques mois plus tard, le duc de Vendôme et le prince de Condé complotent à nouveau. Ils ravagent le Poitou et la Bretagne. Finalement, Marie de Médicis décide d'appliquer une politique plus rigoureuse: elle organise pour Louis XIII une traversée du royaume, et parvient à régler le projet d'alliance franco-espagnol le 18 octobre 1615 à Bordeaux. Voir Hubert Méthivier, *Le Siècle de Louis XIII*, Paris, P.U.F., 1964. Élisabeth de Bourbon, en raison de la varicelle qu'elle attrape à Poitiers, retarde aussi l'arrivée du roi à Bordeaux. Le roi est contraint de passer quatorze jours à Poitiers. Voir (le sieur de) Morillon, *Le Persée français*, Bordeaux, Gilbert Vernoy, 1616, p. 127-129.

¹⁴⁸ La raison pour laquelle le père Garasse utilise le mot « esponge » est obscure. Aucun texte portant sur les aventures d'Ajax ne fait allusion à une éponge. Le père Garasse ou l'imprimeur a pu confondre « esponge » à « espee ». Dans la tragédie de Sophocle, il est dit qu'Ajax, l'esprit troublé par la déesse Athéna, a massacré, toute une nuit et avec son épée, un troupeau de bêtes sauvages au lieu d'un groupe d'Argiens. Lorsqu'il réalise l'ouvrage de sa folie, Ajax tombe dans un désespoir sans issue. Déshonoré par les Dieux, il se transperce à l'aide du glaive qui avait fait autrefois toute sa gloire. Voir Sophocle, « Ajax », dans *Théâtre complet*, Paris, Garnier-Frères, 1964, p. 32-66.

¹⁴⁹ Le père Garasse renvoie ici à la tragédie de Sophocle intitulée *Ajax*, pièce à laquelle fait longuement référence d'Aubignac dans sa *Pratique du théâtre*. Voir Aubignac, *Pratique du théâtre*, Genève, Slatkine Reprints, 1971[1663], p. 327-340.

dont il ne void l'issue; et travailler sur l'incertain, c'est une mort aux braves artisans.

Quant au dessein, nous le nommons LES CHAMPS ELYZIENS, d'autant que nostre Roy comme second Orphée s'achemine plus heureusement que le premier, pour arrêter sa belle Eurydice des Espagnes¹⁵⁰, où les Autheurs moins fabuleux de l'antiquité ont posé les Champs Eliziens, comme la [sic] remarqué le docte Strabon au premier de sa Cosmographie¹⁵¹, louant particulièrement l'Espagne¹⁵². *Quod in illâ vitalis spirat Favonius, in illâ Campi Elysij à Poëtâ positi sunt*¹⁵³. De ce

¹⁵⁰ Depuis la Renaissance, les figures mythologiques, fort prestigieuses, servent d'allégories royales. Le père Garasse ressuscite Orphée à travers Louis XIII. L'auteur ne récupère pas seulement le modèle héroïque, il l'actualise en le remodelant au profit du roi. Dans les textes écrits par Ovide, Virgile et Apollonius de Rhodes, il est raconté qu'Orphée avait entrepris de faire le redoutable voyage entre le monde des morts et des vivants pour pouvoir ramener sa belle Eurydice. Mais, pour avoir porté son regard sur sa bien-aimée, avant même d'avoir atteint la lumière, Orphée la fit retomber dans le royaume des morts. Le père Garasse présente le roi comme un nouvel Orphée qui réussit son voyage, donc à ramener Eurydice. Voir Françoise Bardot, *Le Portrait mythologique à la cour de France sous Henri IV et Louis XIII - Mythologie et politique*, Limoges, A. et J. Picard, 1974, p. 53-68.

¹⁵¹ Strabon reproche, entre autres, à Homère, à Anaximandre de Milet, à Hécatee, à Démocrite, à Euxode, à Dicéarque, à Éphore, à Énatosthène, à Polype et à Posidonius de s'être intéressés à la géographie. Strabon, *Géographie*, I. 1. 1.

¹⁵² Voici le passage dans lequel Strabon fait l'éloge de l'Espagne : « Des peuples d'occident, il signale le bonheur, et la douceur de leur climat, car il a vraisemblablement entendu parler de la richesse de l'iberie qui motiva les expéditions d'Héraclès d'abord, puis les Phéniciens qui mirent la main sur la majeure partie du pays, et enfin des Romains. C'est là que demeurent les souffles du Zéphyr. C'est là également que le Poète place la plaine élyséenne où les dieux vont envoyer Ménélas :

Vers les Champs-Élysées, aux confins de la terre,
Les Immortels t'enverront chez le blond Radamanthe,
Où coule la plus douce des vies... ;
Nulle neige, nulle forte tempête...
Mais toujours le zéphyr aux claires brises
De l'Océan s'élève. »

Odyssee, IV, v. 563-568.

Voir Strabon, I. 1. 4.

¹⁵³ Strabon, I, 1. 4.

qu'un doux Zephire halene ses Provinces, et de ce qu'Homere a posé en icelles les Champs Elyziens: qui peut estre la raison pour laquelle ce Royaume a trouvé jadis de si favorables louanges és braves Escrivains Grecs, Latins, et François, qui l'ont recommandé à l'envy dans leurs doctes écrits. Car pour laisser à part Papinius¹⁵⁴ et Claudian¹⁵⁵, qu'on peut à bon droict soupçonner de flaterie, c'est pour cela que l'Empereur Constantin Porphyrogenite, instruisant le jeune Prince son fils, luy recommande l'Espagne sur tous les quartiers de l'Europe, remarquant qu'elle se nommoit jadis non pas Σπαγία¹⁵⁶ comme on l'appelloit de son temps, c'est à dire region sterile et diseteuse: mais qu'elle avoit anciennement le glorieux nom de Πανωνία¹⁵⁷, comme qui diroit Παγχρησιμοζχωρά¹⁵⁸, c'est à dire, region entierement belle et profitable¹⁵⁹; Et que nostre vieux Gascon, Pacatus

¹⁵⁴ Par Papinius, Garasse entend le poète Stace (P. Papinius Statius), qui adressa de nombreux panégyriques à l'empereur Domitien (81-96 ap. J.-C.).

¹⁵⁵ Claudien est un poète latin du quatrième siècle qui a aussi écrit plusieurs panégyriques.

¹⁵⁶ Spania : rareté, insuffisance; manque de ressources ou d'argent; indigence, pauvreté. Voir Anatole Bailly, *Dictionnaire grec français*, 26^e édition, Paris, Hachette, 1963.

¹⁵⁷ Panônia : Pannonie, région de l'Europe centrale, sur le Danube moyen, conquise par les Romains. Voir Alain Rey, *Le Petit Robert dictionnaire universel des noms propres*, Montréal, Dictionnaire, 1994.

Ou encore Panônia : Vente d'objets de toute nature. Voir Anatole Bailly, *op. cit.*

¹⁵⁸ Pagchrésimos chôra : Contrée tout à fait profitable ou utile. Voir Anatole Bailly, *op.cit.* Bailly ne signale pas l'adjectif composé en entier.

¹⁵⁹ L'empereur Constantin VII Porphyrogénète (905-959) manifeste au cours de son règne un goût très prononcé pour l'étude des Lettres. Avec l'aide de plusieurs intellectuels, il établit une anthologie contenant des extraits de livres antiques ou pré-byzantins. Dans son livre intitulé *À mon fils Romain* ou encore *De Administrando imperio*, il présente, entre autres, une nouvelle politique extérieure et se penche sur l'histoire des peuples situés à la frontière de son empire. Voir Wolfgang Buchwald, Armin Hohlweg et Otto Prinz, *Dictionnaire des auteurs grecs et latins de l'Antiquité et du Moyen Age*, Turnhout, Brepols, 1991, p. 211-213. C'est dans les 23^e et 24^e chapitres, ayant pour titre

Drepanius, en ce beau Panegyrique qu'il fit à Theodose, décrit l'Espagne justement sur la coppie des Champs Elysiens, disant apres plusieurs belles paroles: *Quæ nec austrinis obnoxia aestibus, nec arctois subjecta frigoribus, mediâ fruitur axis vtriusque temperie: hinc Pyreneis montibus, illinc Oceani aestibus, inde Tyrrheni maris coronata littoribus, adde auriferorum opes fluminum, adde radiantium, metalla gemmarum etc*¹⁶⁰. Que l'Espagne n'estant ny sous les chaleurs du midy, ny sous les glaçons du Septentrion, elle jouyst des commoditez et temperatures des deux Zones: encéinte et couronnée d'un costé des Monts Pyrenées, et de l'autre serrée de deux grands bras de mer, sans conter au dedans les fleuves dorés, et les minieres de perles.

Grandes et belles louanges, sans prejudice de nostre France, laquelle estant aussi belle par dessus les Espagnes, qu'estoit le Paradis terrestre sur ces champs fabuleux, n'a pas eu faute de recommandations et louanges correspondantes à sa beauté, comme nous verrons cy apres en son lieu.

De Iberia et Hispania et De Hispania, que l'empereur Constantin louange l'Espagne. Voir Jacques-Paul Migne, « Constantin Imp. Porphyrogeniti - De Administrando Imperio Liber », dans Patrologiæ Græcæ Tomus 113, Turnhout, Brepols, 1959, p. 218 -227.

¹⁶⁰ Pacatus Drepanius, orateur et poète bordelais, se trouve en 388 à Rome pour célébrer la victoire de l'empereur Théodose sur l'imposteur Maxime. À cette occasion, il lui adresse un discours fort élogieux. La citation du père Garasse ne suit pas tout à fait le discours prononcé par Pacatus Drepanius qui se présente plutôt comme suit : « *Quæ nec austrinis obnoxia aestibus nec arctois subjecta frigoribus mediâ fovetur axis utriusque temperie, quæ hinc Pyrenæi montibus, illinc Oceani aestibus, inde Tyrrheni maris litoribus coronata naturæ solertis ingenio velut alter orbis includitur. Adde tot egregias civitates, adde culta incultaque omnia vel, fructibus plena vel gregibus, adde auriferorum opes fluminum, adde radiantium metalla gemmarum* ». Voir Pacatus Drepanius, « Panégyrique de Théodose », dans *Panégyriques Latins*, t. 3, (XI-XII), Paris, Les Belles Lettres, 1955, p. 71.

Or d'autant que pour la representation d'un tel voyage, il fut besoin d'un espace convenable, l'estenduë de nos bassecour¹⁶¹ asses capables pour la reception, fut divisée en six compartimens où poses differentes, selon la description qui s'ensuit.

¹⁶¹ La « bassecour » renvoie à la cour intérieure du collège, plus précisément à l'Atrium des classes : « La fête littéraire, offerte dans l'Atrium des classes somptueusement décoré et couvert d'inscriptions et d'énigmes, [...] ». Voir *Les Établissements des jésuites en France depuis quatre siècles [...]*, sous la dir. de Pierre Delattre, t. 1 : Abbeville. - Cyriacum, Wetteren, De Meester Frères, 1949, p. 742-743.

LA PREMIERE POSE, LE PORTAL DE Clemence.

Dion Chrysostome disoit que les pas de Roy sont les vertus¹⁶². Et les Peres d'Espagne assemblés au Concile treziesme de Toledé, faisans une belle et noble exhortation à leur Roy Ervigius¹⁶³, d'acquérir les vertus des plus celebres Princes de l'antiquité appellent leur discours VIA REGIA le chemin royal, et luy parlent en ces termes: *Ut de virtute in virtutem quodammodo gradiens, quasi passibus ad meliora conscendat*¹⁶⁴, que

¹⁶² Dans *La Royale Reception...*, le père Garasse se réfère déjà aux écrits de Dion Chrysostome pour parler des vertus: « Pour monstrier ce que disoit Dion Chrysostome; qu'il faut autant de vertus, pour bastir un brave Prince, que de materiaux pour faire un palais; où de pieces, pour amener un navire ». Voir F. Garasse, *La Royale Reception...*, *op. cit.*, p. 23. Il est possible que ce soit dans la troisième oraison de *De Regno* que Dion Chrysostome compare les pas des rois à des vertus. La vérification n'a pas pu être faite, car le document n'était pas accessible.

¹⁶³ Flavio Ervigio est le 32^e roi des Wisigoths d'Espagne. Il succède en 680 à Wamba. Au cours de son règne, il convoque une série de Conciles. Ces assemblées ecclésiastiques, qui se tenaient plus ou moins régulièrement à Tolède, permettaient de définir l'autorité morale à laquelle la politique du roi devait se soumettre. Flavio Ervigio, tout comme ses prédécesseurs, condamne cruellement toute forme de prosélytisme. En 687, il se retire dans un monastère. Voir Wenceslao Ayguals de Izco, *Galeria regia o biografias de los reyes de Espana [...]*, t. 1-2, [s.l.], 1848, p. 76-86. Voir aussi : Pedro de Palol et Gisela Ripoll, *Les Goths, Ostrogoths et Wisigoths en Occident V^e-VIII^e siècle*, Paris, Seuil, 1990, p. 117-118.

¹⁶⁴ Voici la troisième partie du discours présentée au cours du treizième concile de Tolède d'où a été tirée la citation du père Garasse : « Tertii ordinis gloriosæ insinuationis occursu liberalitas principalis longe lateque diffusa, nostro se invexit coetui agnoscenda : quæ, sicut ex puro fonte regiae provisionis processit, ita synodalis conventus debet sanctione præstringi : Et ideo religiosi principis nostri Ervigiî regis affectus in toto gentis suæ ambitu usquequaque porrectus, de virtute in virtutem quodammodo gradiens, & quasi quibusdam passibus ad meliora conscendens, hoc per stylum regie auctoritatis decrevit, ut omne tributum præteritorum annorum, usque in anno primo regni sui, quod in privatis, sive in fiscalibus populis relucet, absolutionis perpetuæ debeat sanctione laxari : & tamen de ipsis tributis præcipiens thesauris publicis exhiberi, quæ exacta & non illata fuisse constiterint. » : La générosité du prince répandue partout par la rencontre de la glorieuse invitation du tiers état, s'est jointe à notre assemblée pour se faire reconnaître : ... Et pour cette raison que l'affection de notre religieux prince le roi prince Ervigius

marchant de vertu en vertu, comme de pas en pas, il s'avance et monte de bien en mieux. Ce qui nous a meü de conduire nostre jeune Prince aux Champs Elyziens par le chemin des plus nobles vertus royales, qui luy serviront de Poses et logis, persuadez qu'un Roy ne sçauroit estre mieux ny conduict, ny logé, qu'en telles hosteleries.

La Clemence ou debonnereté comme la fille aînée du monde, gardienne du grand Palais des Dieux, portiere du Ciel, fondement des autres vertus royales, faisoit l'entrée et la premiere pose du voyage, comme jadis la premiere elle sortit de la masse de confusion, pour s'asseoir sur la porte des Cieux, si nous croyons cet Ancien, qui nous en a deduict sa genealogie par ces beaux vers.

*Principio magni custos Clementia mundi,
Quæ Jovis incoluit zonam, quæ maxima natu
Cælicolûm: nam prima chaos Clementia solvit
Congeriem miserata rudem, vultûque sereno
Discussis tenebris, in lucem secula solvit¹⁶⁵,*

Ce fut elle, qui touchée de compassion de nos longues attentes et souspirs, pour desbroûiller ce grand Chaos de confusion, où les desirs de

étendue dans tous les sens, sur tout le territoire de son peuple, allant de vertu en vertu d'une certaine manière, et pour ainsi dire montant vers le meilleur par ses pas, a décrété par la plume de l'autorité royale que tout le tribut de l'impôt des années précédentes jusqu'à la première année de son règne, {...}. Voir *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio: in qua præter ea quæ Phil. Labbeus et Gabr. Cossartius et novissime Nicolaus Coleti in lucem edidere ea omnia insuper suis in locis optima disposita exhibentur / quæ Johannes Dominicus Mansi lucensis, congregationis matris dei evulgavit*, [Mansi], t. 11, coll. 1059, Paris, H. Welter, 1901, p. 1066

¹⁶⁵ À l'origine, la Clémence fut la gardienne de cet immense univers
Qui habita la constellation de Jupiter, qui devança en âge
les habitants du ciel: en effet la Clémence est la première qui débrouilla le chaos
Éprise de pitié par cet amas, et son regard serein
Dissipa les ténèbres, et rendit au siècle la lumière / Claudien, *Éloge de Stilicon*,
v. 6-11.

la France erroient enveloppez dans une fascheuse incertitude, s'avança la première pour servir de portière et de guide au plus puissant Monarque qu'elle adora jamais.

Sa demeure fut un beau grand portal sur la grand rue des fossez¹⁶⁶, consacré à son nom, appelé LE PORTAL DE CLEMENCE, d'une belle et parfaite Architecture, de quarante pieds de haut, et de trente de large¹⁶⁷, lequel, outre les ornemens et enjolyvures de la main, portoit sept Images mysterieux, qui representoient par Embleme, en partie l'heur de ceste alliance; en partie la grandeur et majesté du Roy, et l'heureux succez de son voyage¹⁶⁸.

Sur le frontispice fut un Hercule au naturel, et en Geant, lequel menaçoit de sa massuë une troupe de monde, qui se jettoit à la foule vers un portal, dont il gardoit le sueil, n'y pouvant avoir ou plus seure garde pour le Roy, ou combat et victoire plus favorable pour Hercule, que le bon office qu'il rend, pour couronne de tous ses travaux¹⁶⁹, à un si puissant

¹⁶⁶ Cette rue porte aujourd'hui le nom de Cour Victor Hugo. Voir P. Delattre, *op. cit.*, p 748.

¹⁶⁷ Le « portal » est une machine ordinaire de théâtre, une architecture grossière et éphémère qui s'inspire des triomphes antiques. L'ordre du « portal » peut être soit dorique, corinthien, ionique ou encore composite. L'ordre composite est habituellement celui qui est le plus exploité lors des fêtes puisqu'il offre une liberté d'expression plus grande. Voir C.-F. Ménéstrier, *op. cit.*, p. 144.

¹⁶⁸ L'ornementation de la première architecture située sur le trajet du roi respecte toujours un même principe, comme l'explique le père Ménéstrier dans son ouvrage portant sur les réceptions des princes que « (les inscriptions) du premier arc ou de la porte de l'entrée doivent être ordinairement une invitation à celui qui doit entrer, avec des témoignages de respect, de soumission, de joie et d'empressement, et doivent exposer l'occasion de la venue ou y faire allusion ». Voir C.-F. Ménéstrier, *op. cit.*, p. 153-154. La porte de la Clémence porte ainsi ici plusieurs images faisant allusion au mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche.

¹⁶⁹ Hérculé, fils de Jupiter, éprouve la colère de Junon. Elle le force à douze travaux. Symbole de la force physique et de la gloire terrestre, Hercule, a souvent servi de modèle aux souverains, plus particulièrement à Henri IV. Voir Irène Aghion, Claire

Monarque. Il portoit à ses pieds cette inscription en grosse lettre d'or: HIC HODIE POPLIFUGIUM¹⁷⁰ EST, CIVES MEI, UT REGI VESTRO LIBERUM INGRESSILIMINIUM SIET: ABEITE¹⁷¹. Car bien qu'à la venue des Roys se doibve plustost celebrer, et estre, comme disoit un Panegyriste¹⁷², *Confluentia populorum*¹⁷³, pour contenter les desirs des subjects; si est ce que le respect et l'honneur doibt temperer cette affluence, pour faire que la feste de semblables receptions s'en porte mieux; et jamais le POPLIFUGIUM¹⁷⁴ des Romains ne se choma à meilleur tiltre, que celuy de nostre Hercule.

Un peu plus bas, joignant la console droicte, estoient representées des mont-joyes, ou piles de pierres pretieuses entassées par ensemble, et des lys entortillez, avec des œillets et des roses en laz d'amour, au long d'un grand chemin, comme les pelerins ont coustume de faire de cailloux et de genests retors, pour marquer la trace aux suyvens. Une main sortoit des

Barbillon et François Lissarrague, *Héros et Dieux de l'Antiquité - Guide iconographique*, Paris, Flammarion, 1994, p. 148-154.

¹⁷⁰ Le « Poplifugium » est une fête romaine qui a lieu le cinq juillet de chaque année. Cette cérémonie consacrée au dieu Jupiter comprend une procession, un sacrifice et la représentation d'une fuite. Le sens historique de cette fête demeure cependant inconnu. Voir Ward Fowler, W, *The Roman Festivals of the Period of the Republic*, Washington, Kennikat Press, 1969, p. 173-176.

¹⁷¹ Mes citoyens, c'est ici aujourd'hui la fuite du peuple, mes citoyens : que le droit de franchir la porte soit accordé à votre roi. Partez.

Par l'emploi de « siet » et « abeite », F. Garasse cherche à imiter le latin archaïque. Il tente de recréer l'atmosphère des histoires glorieuses des combats de l'époque légendaire royale du début de la République. Le père Garasse fait un néologisme avec « ingressiliminius ».

¹⁷² Le père Garasse cite un peu plus loin dans son texte quelques auteurs de panégyriques : Synesius, Dion, Drepanius et Nazarius. Le père Garasse fait probablement allusion à l'un d'eux. Voir F. Garasse, *op. cit.*, p. 164.

¹⁷³ Un rassemblement des peuples.

¹⁷⁴ La fuite du peuple.

nuées pour guyder de braves voyageurs, qui se voyoient en fort bel equipage, avec ce mot.

GRADERE VIA REGIA¹⁷⁵.

Vis à vis l'herbe nommée Chryfocolla ou Chrysopoa¹⁷⁶, qui denote la vraye et sincere amitié, ayant ceste propriété de ne pouvoir garder sur ses feuilles l'or fondu, s'il n'est du meilleur et du plus fin: comme un brave coeur et genereux ne retient l'amitié, disoit un vieux Grec, qui ne merite d'estre nommé¹⁷⁷, si elle est le moins du monde meslée de feintise. Il y avoit deux mains sortans des nuées, qui versoient de costé et d'autre de l'or fondu sur les feüilles de ceste herbe, pour représenter le Mariage des braves Roys. *In quorum nuptiis* disoit ce mesme Autheur *miscetur non argentum plumbo, vel scorice, sed aurum auro*¹⁷⁸, l'or se mesle et se confond avec l'or au mariage des Roys: c'est à dire la noblesse de sang avec la noblesse, la vertu avec la vertu, la puissance avec la puissance, sceptre avec sceptre, couronne avec couronne. Le tableau parsemé de

¹⁷⁵ Marchons sur la voie royale.

¹⁷⁶ La chrysocolle est une sorte de pierre précieuse, de teinte dorée et de forme carrée. Voir Antoine Furetière, *Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots français*, Hildesheim, G.Olms, 1972. Pline l'Ancien en fait une brève description dans le 37^e livre de son *Histoire Naturelle*. Il dit que : « L'*amphidane* porte aussi le nom de chrysocolle; elle se forme dans la région de l'Inde où les fourmis déterrent l'or; on la trouve dans l'or; elle ressemble à l'or; elle est de forme cubique. On assure que sa nature est celle de la pierre magnétique, sauf qu'elle attire aussi l'or, dit-on. » Voir Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, t. 37, Paris, Les Belles-Lettres, 1972, p. 99.

¹⁷⁷ Le père Garasse semble faire allusion au philosophe grec Théophraste. Celui-ci a écrit un ouvrage intitulé *De lapidus* dans lequel il parle à quelques reprises de la chrysocolle. Voir Théophraste, *De Lapidus*, Oxford; D. E. Eichholz, 1965.

¹⁷⁸ Aux noces desquelles l'argent n'est pas mélangé au plomb, ou même à la scorie, mais l'or à l'or.

petits sceptres d'or croisez et couronnez avec ce mot SIC AURUM JUNGITUR AURO¹⁷⁹.

Plus bas entre les coulomnes estoient les autres quatre en esgale distance. A droicte fut un petit Jupiter dans les nuées sortant à demy de son berceau, et lançant un foudre sur des hautes montagnes et forests fort espesses, avec ce mot ETIAM IN CUNIS¹⁸⁰, pour monstrier le respect qu'on doit porter à l'enfance¹⁸¹ des Rois. Le dessein de celluy cy fut emprunté du Poëte Claudian, lequel parlant de Jupiter en son enfance, dit ces beaux vers.

Lanugine nondum

Vernabant vultus, nec adhuc per colla fluebant

Moturoæ convexa comæ, tum scindere nubes

*Discebat, fulmenque rudi torquere lacerto*¹⁸².

¹⁷⁹ L'or est ainsi uni à l'or.

¹⁸⁰ Même à la première enfance : Ovide, *Les Métamorphoses*, 3, 313.

¹⁸¹ L'enfance est revalorisée à partir de l'époque moderne. L'intérêt plus marqué pour la naissance du Christ, le retour aux textes de l'Antiquité et l'expérience de trois enfants-rois au XVI^e siècle, font prendre conscience à la société moderne qu'il faut protéger l'enfance et que son espoir repose sur elle. Voir Philippe Ariès, *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien régime*, Seuil, 1973, 316p. Voir aussi : Jean Meyer, « Découverte de l'enfance » dans *La France moderne de 1515 à 1789*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1985, p. 275-277. Un peu plus loin dans *Les Champs Elyziens*, plus précisément dans le discours que Saturne adresse au roi, on retrouve un éloge de l'enfance : « Ce n'a pas été sans subject, Sire, qu'un excellent Platonicien a nommé la jeunesse, L'AAGE DES ROYS, non d'autant que tous les jeunes soient Roys, mais d'autant que tous les braves Roys, sont, ou doivent estre jeunes, et ne mourir jamais [...] » p. 135.

¹⁸² Le visage ne fleurissait pas encore d'un duvet, jusqu'à maintenant le creux de sa chevelure prête à onduler ne coulait pas sur sa nuque, alors il apprenait à déchirer les nuages et à lancer le foudre d'un bras gauche / Claudien, « Le Panégyrique du quatrième consulat d'Honorius » v. 200-203.

A gauche il y avoit une grande troupe de monde de genoux, les mains jointes où estanduës et levées vers le ciel, les yeux ficez sur un soleil s'affrané¹⁸³, qui commençoit à monstrier sa belle chevelure de roses, avec ce mot EXPECTATUS ADES¹⁸⁴. Je sçay bien que quelques anciens ont descript le desir qu'ont les subjects de voir leur Prince, par la comparaison des fleurs printanieres, de la pluye sur les herbes, et du vent dans des voiles languissantes, par ces vers:

*Non sic virginibus flores, non frugibus imbres,
Prospera non fessis optantur flamina nautis,
Ut tuus aspectus populo*¹⁸⁵.

Mais nous l'avons mieux aymé signifier par l'attente du Soleil, désiré plus impatiemment que chose du monde.

Plus bas, à droicte estoient deux petits Anteros où Contramours descripts par Platon¹⁸⁶, la guirlande de fleurs en teste, qui lioyent deux

¹⁸³ Un parallèle intéressant peut être établi entre ce passage du père Garasse et cette citation de Sénèque: « Ils (les sujets) ne fuient pas à son approche (celle du roi) comme si quelque, malfaisant et féroce, bondissait de son antre, ils accourent vers lui, et en le bousculant comme au-devant d'un astre clair et bénéfique. » Sénèque, *L'Homme apaisé - Colère et Clémence*, trad. Paul Chemla, Arléa, 1990, p. 160.

¹⁸⁴ Tu arrives comme celui que l'on a désiré.

¹⁸⁵ Les fleurs ne sont pas aussi désirées par les jeunes filles,
ni les pluies par les plantes,
les vents favorables ne sont pas aussi désirés par les marins épuisés
que tu n'es désiré par ton peuple.

¹⁸⁶ Dans le *Banquet* de Platon, l'amour est présenté comme source de vertu et de bonheur. Socrate précise qu'Éros est un « intermédiaire entre les hommes et les dieux, fils d'Expédient et de Pauvreté, toujours inquiet. On distingue parfois un Amour sacré, fils d'une Aphrodite Ourania (Vénus céleste), portant à la contemplation divine, et un Amour profane, fils d'Aphrodite Pandemia (Vénus terrestre), tourné vers une sexualité plus immédiate ». Voir Platon, *Le Banquet / Phèdre*, Paris, Garnier-Flammarion, 1964, p. 37-39. Voir aussi : Irène Aghion, Claire Barbillon et François Lissarrague, *Héros et Dieux de l'Antiquité - Guide iconographique*, Paris, Flammarion, 1994, p. 29-30.

sceptres et deux couronnes avec un chesnon d'or, et le Dieu Hymen, qui faisoit le noeud avec ce mot: TANTÆ MOLIS ERAT¹⁸⁷.

Vis à vis deux Palmes, plantes amoureuses, qui se joignoient ensemble par les racines et par les branches, en sorte qu'elles faisoient une voute, sur laquelle estoit une grosse tour: et Mercure, Dieu des alliances, qui appendoit son Caducée, symbole d'eternelle paix, à une branche de ces palmiers: au dessus estoit ce mot, DULCE ROBUR¹⁸⁸, pour monstrier la force de ces deux royales alliances¹⁸⁹.

Il y avoit en outre quelques inscriptions bien à propos, parsemées en divers endroits de l'Architecture. La principale et la plus grande fut dans le tympan, qui disoit:

**Secto Evandreo, anno gemmeo, favente cœlo, gestiente
terrâ, horâ ridente, momento innominabili, Ludovicus
Galliar. et Navar. Rex Christianissimus, mundi
delicium Europæ corculum, fortunæ animula, campos
Elysios amorabundè spoliaturus ingreditur.**

¹⁸⁷ Tant c'était pénible : Virgile, *Énéide*, l. 33.

¹⁸⁸ Douce force.

¹⁸⁹ Le 18 octobre 1615 sont célébrées par procuration, à la Cathédrale Saint-André de Bordeaux, l'alliance de Louis XIII avec Anne d'Autriche et celle d'Élisabeth de France avec Philippe III. Dans la Cathédrale Saint-André décorée de galeries, de théâtres et de tapisseries a lieu une longue procession à laquelle participent outre le roi et sa sœur, sa mère Marie de Médicis, le duc de Guise, les princesses de Conty et de Guise et de nombreux officiers : « On desmarcha avec cérémonie, et harmonie très agréable de tous les instrumens : la majesté parut aux Princes, le courage en noblesse, le contentement au peuple, la pompe aux paremens, l'allégresse par tout. Apres un long destour et circuit de l'Église, qui fut fait en ordonnance, suivy d'acclamations et de vœux d'une infinité de monde, on entra dans le cœur avec un VIVE LE ROY si esclattant, qu'il fit retentir les voutes, et perdre la voix des trompettes et clairons. » Voir F. Garasse, *La Royale Reception*, p. 49.

C'est à dire, Au siècle des Heros, l'an de perles, le Ciel riant, la terre en feste, l'heure favorable; au moment qui ne se nomme point, Louys Roy Tres-Chrestien de France et de Navarre, l'amour du monde, le petit cœur de l'Europe, le mignon de fortune, est entré par icy, pour aller à la conquête amoureuse des Champs Elysiens.

Aux deux costez un peu plus bas estoyent celles cy: à droicte.

**Heus posterit ne quis postidhac ab-ultra-vicum
veniens, in limen hoc malo pede tristis aut
curvicervicus incurrat.**

C'est à dire: Hola nos Nepveux! gardez vous bien que desormais aucun ne s'approche de ceste porte, la mine triste et renfrognée.

A gauche vis à vis.

**Ne quis, quæ Princeps ingressu suo sacra voluit, ædium
antepagmenta conspurcet.**

C'est à dire: Que personne ne profane le seuil de ceste porte, que nostre Roy a sanctifié¹⁹⁰ par son entrée.

La clef du portal portoît une medaille du Roy vestu en Caesar¹⁹¹, avec ce mot AMOR PUBLICUS¹⁹². Il fut posé en lieu propre pour estre veu d'abbord; car on peut dire de luy plus à propos, qu'il ne fut dict d'un autre.

Exultant avidi quocumque, decorus

¹⁹⁰ Le roi est perçu à l'époque comme un roi de droit divin ou encore comme l'image vivante de Dieu. On croyait qu'en utilisant l'huile sainte de Clovis lors du sacre, le roi se trouvait doté d'un pouvoir de thaumaturge. Voir Ralph E. Giesey, « Modèles de pouvoir dans les rites royaux en France », *Annales ESC*, n° 3, mai-juin 1986, p. 579-599.

¹⁹¹ La représentation du roi en « imperator » est très courante au XVI^e et XVII^e siècles. Il y a « réintégration » de l'« imperator » au profit de la monarchie moderne. Voir Françoise Bardon, *ibid.* p. 26-29.

¹⁹² L'amour public.

Conspiciare loco, noménque ad sydera tollunt,

*Nec pia dilecto satiantur lumina vultu*¹⁹³.

Sur la frize fut escrit ce vers, mieux appliqué que jadis à Auguste
*INGREDERE ET JAM NUNC VOTIS ASSUESCE VOCARI*¹⁹⁴.

Les pieds d'estal; portoyent ces vieilles Inscriptions: le droict, de Julius Bassus, *in Orpheo HÆC VIA AD ELYSIUM DUCIT, SEDESQUE BEATAS*¹⁹⁵. Le gauche, celle du vieux Hercul de Naples, *NON CLAUSIS MOENIA PORTIS CONATUS TENUERE MEOS*¹⁹⁶.

Les espesseurs et le dedans, outre les ornemens d'Architecture portoyent les armes de France et de la ville¹⁹⁷ en recognoissance de la liberalité, dont elle seconda nos desseins en ceste reception.

¹⁹³ Partout où tu te montres dans ta splendeur,

les passionnés se réjouissent et portent ton nom aux astres,

et leurs yeux pieux ne sont jamais satisfaits par ton visage adoré.

Le père Garasse s'inspire d'un passage de l'*Énéide* de Virgile où l'on parle de l'empereur César Auguste : « *Nascetur pulchra Trojanus Cæsar, / Imperium Oceano, famam qui terminet astris, / Julius, a magno demissum nomen Iulo. / Hunc tu olim caelo spoliis Orientis onustum. / Accipies securam; vocabitur hic quoque votis.* ». Virgile, *Énéide*, l, 286-290.

¹⁹⁴ Entre et accoutume toi à être appelé désormais par des vœux.

Encore une fois, le père Garasse imite un passage de l'*Énéide* / Virgile, l, 289-290.

¹⁹⁵ Cette voie-ci conduit vers les Champs Elysiens, et à l'endroit bienheureux.

Le père Garasse se méprend probablement. Il existe un rhétoricien latin nommé Julius Bassus à l'époque de Sénèque, mais il n'a pas écrit d'*Orpheo*.

¹⁹⁶ Même avec les portes closes, les murs ne résistèrent pas à mes efforts.

¹⁹⁷ C'est sous le règne de Clovis que la France a commencé à porter comme armes les fleurs de Lys : « Comme de nostre temps nous avons veu le Roy François 1 du nom avoir pris pour sa devise la Salamandre, & le Roy Henry son fils le Croissant. Car voyant que tantost trois Croissans, tantost un Lyon rampant portant à sa queue un Aigle, je ne puis penser dont procede cette diversité d'opinions, sinon que les Autheurs qui nous devancerent sur le milieu de nos Roys, trouverent quelques-uns d'entre eux porter en ses armes, l'un trois Croissans, l'autre trois Crapaux, & ainsi rapportans cette particularité à une généralité du pays (d'autant que du temps d'iceux Autheurs les armoiries estoient ja faites perpetuelles) ils estimerent chacun en son endroit que les armoiries de France fussent les unes Trois Couronnes, les autres trois Croissans, les autres de Lyon, les autres de Lyon, les autres trois Crapaux, jusques à la venue de Clovis, lequel pour

Le portal demeura clos jusques à l'arrivée du Roy, à la veüe duquel, il fut ouvert au doux bruict des hauts-bois, trompettes et clairons: et aussi tost un jeune enfant qui representoit la *Clemence armée*, telle que nous la voyons en quelques medailles d'Empereurs¹⁹⁸, s'avança sur un petit theatre, pour salüer sa Majesté d'abord, et luy presenter son service. Il estoit vestu fort richement de satin colombin, à chamarrure d'or, la robbe à l'antique, parsemée de rinseaux d'olivier en broderie, la cuirasse bien ouvragée, la tresse flottante, une couronne d'olivier doré en teste. Il portoit pour devise sur son bouclier, le Roy des mouches à miel, au milieu de ses gardes¹⁹⁹, avec ce mot, HABET, ET NON UTITUR ILLO²⁰⁰; que la Clemence Royale ne consiste pas à n'avoir point de forces ou de cholere, mais à n'en user que bien rarement et à propos: comme ce Prince-né n'use presque jamais de son aiguillon. Il parla au Roy en ces termes:

SIRE,

Comme ce n'est pas sans mystere, que les Heures, filles de la serenité, sont portieres au ciel: aussi n'est-ce pas sans subject, qu'on a

rendre son Royaume plus miraculeux, se fit apporter par un Hermite, comme par advertissement du Ciel, les Fleurs de Lys, lesquelles se sont continuées jusques à nous.» Voir P., Estienne, « Les Recherches de la France », dans *Œuvres Complètes*, Genève, Slatkine, 1971, p. 34-142. La ville de Bordeaux a cependant pour armes les croissants. D'ailleurs, le surnom attribué à cette ville fluviale, « port de la lune », pourrait expliquer le choix des croissants héraldiques.

¹⁹⁸ Salomon, Cesar Auguste, Trajan, Pius, Alexandre et Constantin.

¹⁹⁹ Les emblèmes de l'époque portant sur la clémence du roi, représentent souvent un essaim d'abeilles bourdonnant autour d'une ruche. La reine des abeilles guide sa suite non pas en utilisant son aiguillon, mais sa douceur. Ainsi, le roi fait preuve de clémence, lorsque lui aussi, malgré son pouvoir, applique une justice, non pas rigoureuse, mais aussi douce que le miel: Voir Geoffrey Whitney [1548-1603], *A Choice of emblems*, New York, Benjamin Blom, 1976, p. 200-201. Voir aussi : Cesare Ripa, *Iconologia*, Madrid, Akal, 1987, t. 1, p. 191-192. Alciato, *Emblemas*, Madrid, Akal, t. 1, 1987, p. 189-190.

²⁰⁰ Il l'a, et il ne s'en sert pas.

posé sur ce portal la vertu de Clemence, dont je porte le nom, pour donner entrée au mysterieux voyage de vostre Majesté. Car si d'autrefois j'ay ambitieusement couronné le chef victorieux à Prince de l'univers, je confesse, que je suis maintenant plus ambitieuse de me jeter aux pieds de vostre Majesté, que d'honorer la couronne des autres. Et comme jamais ambition ne fut plus juste ny royale que la mienne, j'espere que jamais Prince n'en receut plus de contentement, ny vertu tant d'honneur, servant de premier eschelon au throsne de gloire, qui vous attend aux champs de l'immortalité. Que si tousjours un Prince finit heureusement, qui commence par debonnaireté, celui-la ne s'escartera jamais du chemin de la gloire, qui entre par le portal de Clemence. Voicy les Ombres bien heureuses de quatre grands Monarques fort signalez en debonnaireté, que le bruit de vostre voyage, et le renom de vostre royale douceur a faict sortir des Champs Elyziens, pour en estre tesmoins, et par une poësie allegorique, qui est le langage ordinaire des bien-heureux, congratuler à V. M. le bonheur de cette alliance royale.

Ils n'estoient pas revestus de robes de crystal ou de verre, comme Lucian a voulu habiller en ses inventions fabuleuses, les habitans des Champs Elyziens, mais fort superbement de leur manteau royal; chascun de sa couleur.

Alexandre, suyvant la description qui s'en void dans Quintus Curtius²⁰¹, à peu près, d'une Tunique de toile d'argent, et d'un riche

²⁰¹ Quinte-Curce décrit plutôt Alexandre comme suit : « Le vêtement du roi se distinguait par une somptuosité extraordinaire: une broderie blanche occupait le milieu d'une tunique de pourpre; des éperviers d'or, qui paraissaient s'attaquer du bec, rehaussaient la beauté d'un manteau broché d'or; à une ceinture d'or, nouée à la façon des femmes, était suspendu un cimenterre dont le fourreau n'était qu'un gemme. Le diadème, insigne royal, s'appelait en Perse *cidaris*; c'était un turban outremer à nuances

manteau de veloux bleu, doublé de toile d'or, le cuirasse à l'antique d'un beau maroquin jaune, parsemé de petits Soleils d'or, le baudrier de perles par dessus, luy soustenoit le cymeterre à la Persienne, le casque doré en teste, couvert d'un couleure d'argent, mouchetté de grosses esmeraudes, la bottine de veloux turquin²⁰² à chamarrure d'or. Sa devise peinte sur le bouclier fut un beau Soleil d'or deffaisant avec ses rais dorés une grosse nuée, chargée de tempestes, avec ce mot: SENSIM NON VI²⁰³.

Jules Cæsar en habit militaire, pour cuirasse une cotte de maille à filets et boucles d'or, par dessus le hoqueton d'armes, couvert de reinsseaux de Palmes en broderie d'or, le Casque ombragé d'un aigle volant, qui portoit un foudre, la verge pontificale luy servant de sceptre, la bottine jusques à my greve à grandes boucles d'or, et meuffles de lyon²⁰⁴: Sa devise fut un lyon se jouant avec une brebis, et ce mot au dessus: PARCERE SUBJECTIS²⁰⁵.

Constantin revestu à l'Imperiale fort richement, selon la description des anciens Empereurs de Constantinople, qui se treuve dans la Turcogrece de Martin Crusius, portoit pour blason une couronne Impériale dans les nuées, portée par une colombe, et ce mot au dessous: HUC ME

blanches, qui ceinturait la tête ». Voir Quinte-Curce, *Histoires*, t.1, Paris, Les Belles Lettres, 1947, p. 11.

²⁰² « C'est une epithete qui se donne au bleu, quand il est bien foncé ». Voir A. Furetière, *op. cit.*

²⁰³ Graduellement non par force.

²⁰⁴ « Plante qui pousse une tige haute & deliée, & qui lors qu'on l'ouvre représente en quelque façon la geule d'un lion: [Le mufle de lion fleurit bleu; blanc; rouge, ou de quelque autre couleur.] » Pierre Richelet, *Dictionnaire françois contenant les mots et les choses plusieurs nouvelles remarques sur la langue française [...]*, t. 1-2, Genève, Slatkine Reprints, 1970.

²⁰⁵ Épargner les vaincus : Virgile, *Énéide*, t. 1, VI, v. 852-853.

CLEMENTIA VEXIT²⁰⁶. Car il est certain, que la debonnaireté et religion, comme les deux grandes aisles des royaumes, ont eslevé cet Empereur par dessus tous ses devanciers en gloire et Majesté nompareille, comme il se voit és particularités rapportées par Theodorus Balzamon, en ses doctes commentaires sur le septiesme Synode.

Charlemaigne, de bleud turquin parsemé de lys en broderie d'or, la perruque longue, et mypartie à la vieille gauloise, la Couronne Imperiale en teste, un globe azuré en main, pour signifier le monde subjugué par la croix, qui estoit au dessus: les bottines royales comme au jour de son sacre; il portoit pour devise trois lys jaunes, de ceux qu'on appelle Achorus, qui sont les vrayes armes de la France, et ne croissent bonnement ailleurs, que sur le bord des petites rivieres, avec ce mot par dessus: EX DULCIBUS UNDIS²⁰⁷.

Les deux costez du Portail; dediez entierement à la vertu de Clemence, estoient richement estoffez et couverts de belles peintures, Emblemes, devises, monuments, escriteaux, Anagrammes, qui n'avoient autre subject, que la Clemence et debonnaireté royale. Les deux plus remarquables pieces de costé et d'autre furent deux tableaux de plate peinture, de cinq pieds de long, posez dans un arc de triomphe, ouvrages d'une fort bonne main. A droicte ce fut un nouvel Essaing; fretillant pamy de beaux parterres et quarreaux, qui s'en alloit en voltigeant au fourrage des moyssons Printanieres: sur la corniche azurée, se lisoient ces trois mots en lettre d'or: HILARES PROCEDITE CASTRIS²⁰⁸. Sur l'arceau en

²⁰⁶ Ici, la Clémence m'a transporté.

²⁰⁷ Hors des doux remous : Virgile, *Les Géorgiques*, L.4, v. 243.

²⁰⁸ Gens joyeux sortez du camp.

voulte estoit entortillé ce demy vers de Virgile: REGEM NON SIC ÆGYPTUS ET INGENS LYDIA²⁰⁹, pour signifier qu'il n'y a nation au monde, qui honore et affectione tant son Prince, que les François. Au dessous se lisoit dans un marbre noir une inscription à l'antique fort mignarde, selon le subject: car c'estoient toutes paroles fort heureusement et ingenieusement composées, en cette sorte:

**Ite ite fœlices roribibulæ, nectaricondulæ,
pulchellulæ, succirosilegulæ, roruletæ, hortiprædonulæ
dulciculæ, rurivagulæ molliculæ, floribasiolæ
tenellulæ, susurrimurmurillæ suaviculæ: Ite formosulæ,
rostellatim carpite, hortulatim sugite, areolatim
haurite, alveolatim sternite, suspirulatim bibite,
mellificatim vivite, legionatim redite; ite, redite
molliculæ²¹⁰.**

C'est-à-dire,

*Allez, heureuses auettes;
Allez, douces mignonnettes
Piller vostre doux butin:
Allez vous en blondelettes,
Petites yuroignelettes
Boire l'egail du matin.
Gentilette troupelette;*

²⁰⁹ Un tel roi ni l'Égypte ni la vaste Lydie: Virgile, *op. cit.*, v. 210-211.

²¹⁰ Le père Garasse imite le style poétique de l'empereur Hadrien: « Animula vagula blandula; / hospes comesque corporis; / quæ nunc abibis in loca / pallidula rigida nudula / nec ut soles dabis iocos ». Voir Willy Morel, *Fragmenta Poetarum Latinorum*, Leipzig, B. G. Teubner Stuttgart, 1995, p. 344.

Troupelette toute faicte
De pur Nectar et de miel,
Tousjours toute moitellette
Du suc, qui dessus l'herbette,
La nuict degoutte du Ciel!
Allez, allez rousselettes,
Petites brigandelettes
De l'esmail des plus beaux prés:
Larronnettes des fleurettes,
Des fleurettes tendrelettes
Des champs les mieux diaprés:
Allez bruyardes greslettes,
Greslettes bruyardelettes
D'un faux-bourdon gratieux,
Qui soulez donner doucettes
Vos baisers, vos amourettes
Au baume delicieux.
Allez blondes troupelettes,
Allez troupes camusettes
Fourrager ces belles fleurs:
Remplissez moy vos cuissettes,
Chargez moy vos aislerettes
De leurs Arabiques pleurs:
Que vostre bouche tendrette
De sa menuë pincette
Aille leur tronc piquottant;

*Et ores par les allées
Des jardins, or ez vallées
Allez leur jus succotant:
Amassez dans vos ruchettes,
Dans vos sucrées logettes
Tous les tresors des Zephirs:
Bevez l'odeur des fleurettes;
De Flore humez les perlettes
Par vos artisans, souspirs:
Bref, vivez belles auettes
Vivez dorant vos ruchettes
De miel, et y sejournez:
Ou bien par les champs seulettes,
Courez faire vos emplettes,
Puis en troupes retournez.*

La peinture meritoit bien pour son excellence, de trouver icy rang, mais le pinceau ne pouvant suffire à tout, ny voler en divers quartiers de la France, la plume plus legere pourra suppleer à son defect, par la description verbale du Tableau, qui fut telle:

TABLEAU PREMIER.

LES MOUSCHES A MIEL²¹¹.

Tout beau: parlons bas, s'il vous plaist; de peur de mettre le desordre ou l'effroy au coeur de cette mignarde et fretillante jeunesse. C'est un nouvel essain, comme vous voyez, lequel par la douce chaleur du Printemps, poussé d'une impatience genereuse; bat aux champs à la queste de mieux. Il y a ja longs temps que ceste menuë populace fremissoit seditieusement là dedans, bourdonnant à tout ses aislerons, et semoit en murmurant les nouvelles de son voyage, à l'instant que le jeune Prince auroit donné le mot. Les voyla pas en bel equipage, druz et gaillards pour fendre l'air, qu'ils n'avoient jamais veu? leurs jambettes et cuissots en forme d'avirons, le cresse volant de leurs aisles au vent, le coeur plus gros et bouillant en ce petit corps à la glorieuse despoüille d'une verdoyante prerie, que ces nobles Gregeois à la conquete de leur toison²¹². Vous les verrez tantost baisotter, et pinser de la trompe les plus mignardes et delicates fleurs; pour y succer le nectar ensucré de leur douce rosée. Et si vous aviez l'oreille au guet, pour concevoir le doux bruit de ceste gaze animée; qui leur arme les flancs vous les orriez gronder en cholere contre le Poëte Pindare, pour avoir tasché je ne sçay quoy contre elles. En voyla

²¹¹ Le père Garasse reprend à sa façon, c'est-à-dire adapte aux circonstances du mariage de Louis XIII. avec Anne d'Autriche, le récit de Virgile sur les abeilles dans *Les Géorgiques*. Voir Virgile, *op. cit.*, p. 155-172.

²¹² Le père Garasse fait allusion à l'expédition des Argonautes : Jason, impatient d'acquérir sa part de royauté auprès de son oncle Pélidas, construit avec le soutien d'Athéna un immense navire; Accompagné des plus grands héros; il part à la conquête de la Toison d'or. Voir Félix Guirand (sous la dir.), *Mythologie Générale*, Paris, Librairie Larousse; 1994; p. 180-181.

qui commencent à roder à l'odeur du butin fleurissant: mais la sourdine qui les rappelle doucement, les ramassera bien tost en ce gros bataillon, qui va camper sur ce poirier en forme de raisin: car c'est le rendez-vous, pour delibérer de leur route, et arrester le jour de leur depart. Celuy qui voltige par dessus gravement; plus grand en coursage; marqué d'une estoille sur le front, la trompe dorée, et les aisles d'azur, c'est le jeune Roy de ceste Monarchie. Il se void arrivé aux confins de ses landes et desers; qui ne portent rien, que l'amertume des saules pallissants, où la sauvagine de bruyeries jaunissantes. Mais il ne s'estonne pourtant; car il sçait qu'au delà; il trouvera une terre plantureuse, dans les jardins de la Nympe Iberie, eschauffée continuellement par la douce haleine des Zephirs, amoureux, qui là font le jardin de l'Europe, et les CHAMPS ELYZIENS du monde, estreinte d'un costé par les embrassemens de Neptune; et de l'autre, du beau carquan de la Nympe Pyrene; animée au dedans d'une riche moisson de perles; et d'un fin sable d'or. Mais sur tout il est porté par le noble desir d'une royale et excellente fleur, qui commence à esclorre en ce beau jardin de plaisance: fleur que le ciel luy a fait naistre; que les Nymphes luy abbreuvent soigneusement de Nectar, et que les chastes Amours gardent plus fidèlement; que les Dragons leurs belles pommes d'or²¹³.

Allez à la bonne heure; sacré Printemps; troupe d'eslite; jetton tres-heureux, allez en ordonnance, et que jamais la desroute ne se mesle en vos rangs; jamais le miel ne manque en vos gauffres et maisons; jamais les belles fleurs et les tendres bourgeons ne faillent ez prairies; jamais le

²¹³ Le père Garasse fait allusion à la légende d'Hercule. Ce héros mythologique réussit, après avoir tué le dragon Ladon, gardien du jardin des Hespérides, à voler les pommes d'or. Voir F. Guirand (sous la dir.), *op. cit.*, p. 168-169.

Printemps ne finisse pour vous; jamais les guespes et bourdons ne desbauchent vostre sacré loisir. Et à vous jeune Prince, que la saison soit favorable; l'âge d'or et le siècle de perles; que vous trouviez en ceste belle fleur autant de miel, comme elle à (sic) de beauté, de graces et vertus, que le ciel vous envie, sans vous nuyre jamais; la terre vous serve, sans se lasser jamais; le monde vous adore, sans se repentir jamais. Que vostre aiguillon royal ne s'aiguise contre vos bons subjects; ne s'esmousse contre vos ennemis: et que si leur malheur les bande contre vous, qu'ils sçachent qu'un doux Roy des auettes, est aussi vaillant en guerre, comme debonnaire en paix. Que vostre glorieuse monarchie s'entretienne en garde de vos loix, les loix en vigueur, et la vigueur au Prince.

Au bas de la corniche se lisoit en grosse lettre d'or cette belle devise fatale à la Republique des auettes et à l'estat François: REGE IN COLUMI MENS OMNIBUS UNA²¹⁴. Icy les ombres bien heureuses des quatre Princes nommés cy-devant, saluèrent sa Majesté, par ceste Ode allegorique; la disant par strophes alternativement:

ALEXANDRE.

Tant que les astres baleront

D'une cadence mesurée

La haut dans leur sale azurée;

Et las du bal se saouleront

Du moite Nectar de Nerée;

Tousjours sur la terre alterée

Chasque nuict ils distilleront

Leur douce salive etherée.

²¹⁴ *Tant que le roi est sauf, le peuple est unanime : Virgile, Les Géorgiques, v. 212.*

CÆSAR.

*Et tant que l'air s'escumera
De ceste liqueur nectareuse
Sur nostre terre bien-heureuse;
Tousjours à foison germera
Le lys et la rose odoreuse,
Et la melisse doucereuse,
Qui tout le ciel embaumera
De sa douce haleine fleureuse.*

CONSTANTIN.

*Aussi tant qu'il sera de fleurs,
Et que Flore en quelque prairie,
Par l'oeil des Jumeaux enfleurie,
Diaplera de cent couleurs
Une verte tapisserie;
LA FLEUR DE LA BELLE IBERIE
D'Amour et de Graces ses soeurs
Sera tousjours plus chérie.*

CHARLEMAGNE.

*Puis tant qu'Amour la cherira,
L'arrousent de ses mains tendrettes;
Elle sur toutes les fleurettes
Croistra tousjours et fleurira,
Et tousjours le Roy des Auettes
Friand de ses feuilles sucrettes,
Dans son chaste sein dormira,*

Beuvant son miel à longues traittes.

ALEXANDRE.

Et luy beuvant et resucçant

Ce beau soucy de Cytherée,

Et la douce manne espurée,

Que les Amours iront versant;

Verra sa jouvence dorée

Dune heureuse et longue durée

Fleurir tousjours, en se paissant

De ceste fleur ennectarée.

CÆSAR.

Bref autant que plein de vigueur

Regnera ce Roy des Auettes,

Elles ses fidelles sujettes

Le serviront d'un mesme coeur:

Soit pillant leurs fleurs pourperettes,

Soit au repos de leurs chambrettes,

Et jamais discord ny rancueur

Ne regnera dans leurs logettes:

CONSTANTIN.

Ne soyez donc plus soucieux,

Ne vivez plus en esperance,

Ains en la pure jouyssance

D'un siecle d'or delicieux

Sous ceste royale alliance,

O bien-heureux essains de France:

Puis qu'autant mesme, que les cieux,

Vostre bon-heur à d'assurance.

CHARLEMAGNE.

O Monarque, sur qui les cieux

Font distiller en abondance

Le meilleur de leur influence,

Pour vous des champs délicieux

Nous avons quitté l'affluence,

Desireux d'habiter en France,

Pour avoir cet heur, que nos yeux

Soient tesmoings de vostre clemence.

Ce subject sembla favorable, pour exercer les beaux esprits, et leur noble veine poétique: car c'est merveille des voeux, prieres et souhaits qu'on adressoit à ces royales Auettes en toutes langues. L'une des meilleures pieces fut une Ode allegorique adressée à la noblesse Françoisé, et à leur Prince, sous le nom d'abeilles et de leur Roy; les priant de se reposer desormais, et seconder les nobles desseins d'un si puissant Monarque.

Matres ambrosioe, tenero gens ebria rore.

O temperanter ebria!

Hortorum dominœ, prædones veris honestœ,

Et incubones nectaris

Sistite, jam satis est croceos per gemmea rura

Vindemiassè flosculos:

Jam satis ex violis mollem suxisse medullam,

Vermumque Florœ sanguinem.

Quod cupiit REX VESTER, habet: nam floris Iberi

Amore pulchro saucius,

Quem coquit accensum venis regalibus ignem,

Non impeditum nutriet.

Flore fuit Princeps, flos Principe dignus; vterque

Qui sic amaret mutuom.

Vivite felices: pacem componite castris;

Messemque mellis carpite²¹⁵.

A gauche estoit un tableau de mesme longueur et largeur, que le precedent, dans un arceau tout semblable, accompagné de ses corniches et inscriptions gravées en lettre d'or. C'estoit un Mercure posé, joignant une mont-joye, sur un quarrefour, monstrant avec le doigt l'adresse des chemins, et faisant signe en sousriant à un jeune voyageur bien équipé, de prendre sa route parmy des beaux parterres, qu'il luy marquoit par ceste parole escrite sur la frize: HAC ITUR²¹⁶.

²¹⁵ Mères d'ambrosie, gente ivre de rosée.

Ô ivre avec mesure!

Maitresses des jardins, voleuses honorables du printemps,

Et couveuses de nectar...

Restez, c'est déjà assez d'avoir vinifié les fleurs jaunes

À travers la campagne perlée:

C'est déjà assez d'avoir sucé

La douce moelle violette,

Et d'avoir sucé le sang ingénu de Flora.

Parce que VOTRE ROI a désiré, il a en effet atteint par le bel amour

Les fleurs d'Ibérie,

Il nourrira sans empêchement la flamme.

Qu'il alimente dans ses veines royales.

Le Prince fut digne de la fleur, la fleur du Prince; chacun

Fut digne d'un amour mutuel.

Vivez heureuses: mettez la paix dans votre camp,

Et cueillez une récolte de miel.

²¹⁶ On va par ici.

TABLEAU SECOND

LE MERCURE POSE.

Celuy que vous voyez collé sur ses pas en ce quarrefour, ne croyez pas que ce soit le petit Dieu Terminus²¹⁷, posé pour la devise des champs. Il est bien plus resolu et déterminé que celuy ci, faisant la nicque aux hommes et aux Dieux, et portant gravé sur le front ce cartel de deffy: NEMINI CEDO²¹⁸. Celsuy cy (ne luy desplaise) est bien mieux appris et plus courtois, aussi est ce le gentil Mercure Evodien²¹⁹, grand Voyer de la terre, et la commune adresse des passants. On dict pour cest effect, qu'il fut fils de la Nymphe Maïa²²⁰, et je le croy volontiers, pour ce que le doux mois de May, pere de la tendre rosée, estant fraîchement chaleureux, est bien plus favorable aux cheminans, que tous les autres mois. Il avance le doigt vers vous, mais pourtant n'ayez peur, car ce n'est ny par menaces, ny par mocquerie, ains pour radresser vos pas, si vous abandonnez la route. Considerez vous son maintien gratieux et ses doux yeux rians? son barret à la mutine sur l'oreille gauche, et ses deux aislerons pour plumache, la

²¹⁷ Terminus est le dieu qui garde les champs et en trace les limites. Voir F. Guirand, *op. cit.* p. 194.

²¹⁸ Je ne cède à aucune personne. Voir Tite-Live, *Histoire Romaine*, Paris, Garnier-Flammarion, 1995, p. 144. « À vrai dire, Terminus ne fut d'abord qu'un vocable de Jupiter; mais une légende lui donna une personnalité propre et raconta que Terminus - et Juventas - refusèrent de céder leur place à Jupiter lorsque celui-ci vint s'installer au Capitole. » Voir F. Guirand, *op. cit.*, p. 194. La devise « Cedo nulli » est habituellement attribuée à Érasme.

²¹⁹ Mercure, fils de Jupiter et de Maïa, est surtout présenté comme le dieu des voyageurs. Il assure leur protection. Voir F. Guirand, *op. cit.* p. 114

²²⁰ Maïa, fille d'Atlas. Voir Pierre Grimal, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, PUF, 1979.

bottine bien tirée jusques à la my-greve, les talons empennez; et sur tout ce jupon affamé de satin jaune, qui luy arme le flanc? la manche froncée au pognet; à la vieille Gauloise; de fait ne vous semble il pas une medaille deterrée? Car il n'est pas icy représenté comme ces petis Mercuriolins affetez et friands, qui servent aux plus douillets de quenouilles de lic²²¹, ou bien de Marmouset sous un manteau de cheminée. Il y est pour un plus noble effect, ainsi que vous verrez; car c'est, à mon advis, pour saluër au passage ces nobles et jeunes voyageurs, la fleur de chevalerie Gauloise, et vous par dessus tout, ô brave petit Roy, avecque vostre espouse Royale. Il vous fera un discours mignard et bien poly, car il en sçait le mestier à merveilles²²². Il liera vos nobles coeurs d'un beau lien d'amitié perdurable, il vous donnera son caducée de paix, et en qualité de messenger general du monde, vous promettra de ne vous porter jamais que nouvelles de bon heur. Vous priant au reste, de croire que s'il a jusques à maintenant exercé le folastre mestier de larronneau, ce n'a esté, que pour vous enrichir des despoilles des Dieux, mettant bas à vos pieds devotieusement, outre son tres-humble et tres-fidelle service, le tonnerre de Jupiter, le trident de Neptune, la beauté du Soleil, le coutelas de Mars, la lance de Castor, vous faisant heritier de tout ce qu'il a peu ravir en cinq mil ans au ciel et en la terre. Et pour accomplissement de bon heur, presentera à ceste Royale Infante, vostre belle espouse, la Majesté de Junon; la gravité de Minerve, la puissance de Thetys, la grace de Diane, la

²²¹ « Bastons d'une couche à haut piliers qui soustiennent le ciel & les rideaux. » Voir Furetière.

²²² Mercure devenu par la suite le dieu du commerce développe devant les acheteurs un art de convaincre. On le dénomme alors le dieu de l'éloquence. Voir F. Guirand; *op. cit.*

beauté de Chloris, avec un clair miroïer de fine glace, pour y voir ses vertuz²²³, gravé autour en belle lettre d'or, de ceste parole favorable: DE MILLIBUS UNA²²⁴.

Un marbre noir posé sous l'arceau soustenoit ceste inscription à l'antique.

HERMETI QUADRIVIO VOTUM PRO ITU REDITUQVE²²⁵.

**Audin'tu Majugena sexcentivalis, quoi aures plumeæ
sunt de scrupeo acervo, qui te sedetem tenet? Fac sis
principibus meis, tenellis viatoribus, molliculum
iter, floridam humum, cœlum serenabile, aerem
Zephyrosum, diem purum, noctem roscidam, solem
vernum,
triumphalem ingressum, gestationem teneram, faventia
denique omina. Hoc ni facis, vide ne tuis te lapidibus
obruam²²⁶.**

²²³ Dans son discours, Mercure s'approprie le mythe de Pandore. En voici un court résumé : Zeus oblige un jour Vulcain à pétrir avec l'aide d'argile une créature féminine des plus séduisantes. Comme les autres dieux viennent lui offrir diverses qualités, on lui donne le nom de Pandore ce qui signifie « tous les dons ». Voir Edith Hamilton, *La Mythologie*, Gérard & C, coll. Marabout Université, Verviers, p. 78.

²²⁴ Une sur mille.

²²⁵ Le voeu adressé au Mercure du carrefour pour le voyage et le retour.

²²⁶ Entends-tu fils de Maïa,
Ô toi des six cents chemins,
Toi dont les oreilles sont couvertes de plumes
D'une masse rocailleuse qui te tient assise?
S'il te plaît, fais en sorte que pour nos princes, tendres voyageurs,
La route soit douce, le sol couvert de fleurs,
Le ciel serein, l'air plein de brises, le jour pur,
La nuit humide de rosée, le soleil printanier,
Leur entrée triomphale, la promenade agréable,
Finalement les présages heureux.
Si tu ne le fais pas, je risque de te lapider.

C'est-à-dire,
Nepveu d'Atlas, pere de la faconde,
Enfant de Maïe né,
Nonce des Dieux, le grand Voyer du monde
Au chef tout empenné:
Accorde moy du haut de ta montjoye
Ma requeste et mes voeux,
Et sans refus, (entens tu, monstre-voye?)
Donne ce que je veux.
Fais, il me plaist, que ces miens petis Princes,
Ces tendres voyageurs,
Errans parmy ces nouvelles provinces,
Trouvent les chemins seurs.
Que les oeillets à plaines mains descloses,
Tout fraîchement cueillis:
Que le saffran sous leurs pieds et les roses
Naissent avec les lys,
Comme une fleur, le ciel s'espanouysse,
Et d'un serain nouveau
Son bel azur, ses voutes embelisse
D'un calmé renouveau.
Que les Zephirs de leurs molles haleines
Embaument l'air d'odeurs:
Et que par tout les rozoyantes pleines
Se tapissent de fleurs.
Le jour ne soit temy d'aucun nuage,

Et que la brune nuict

De mille feux esgalle son ombrage,

A un flambeau qui luit.

Le blond Soleil, à la tresse essorée,

Comme elle est au printemps;

Des plus beaux rais de sa face dorée

Redore nostre temps.

Qu'à leur entrée, une nuë feconde,

Comme quand l'air se fend;

Grosse de musc, et d'ambre se desbonde

Sur leur chef triomphant.

Fais en un mot, que tout, à point leur vienne,

L'air, la terre, et les cieux,

Le jour, la nuict, le Soleil, et l'haleïne,

Des Zephirs gratieux.

Si tu n'entens, Dieu Courier, ma priere,

Vois tu bien ces cailloux?

Je t'abattray du haut de ta pierriere,

Ton idole de coux.

Index

Afin de donner un aperçu de l'érudition du père Garasse, nous dressons ici une liste des noms propres retrouvés dans *Les Champs Elyziens*.

Les chiffres renvoient aux numéros de page de la version originale du texte.

1: Philosophes, poètes, historiens, géographes, peintres, architectes, sculpteurs, théologiens, rois, empereurs, etc.

Achilles Alexandrin	78, 155.
Africanus	81.
Alcimus Avitus	177[187].
Alexandre	18, 28, 54, 64, 75, 136, 137, 194[204].
Ambroise (saint)	152.
Anacréon	86, 177.
Annibal	137.
Anthémius	41.
Apulée	80.
Aristide	152.
Aristote	153.
Armagnac (cardinal d')	77, 171[181], 199[209].
Arsinoé	54.
Auguste	3, 15, 136, 137.
Augustin (saint)	213[223].
Balzamon Théodorus	20.
Basile de Seleucie (saint)	200[210].
Bassus Julius	15.
Benjamin (rabin)	200[210].
Bion	83, 177.
Catherine (sainte)	97.
Cèbes	176[186].
César Jules	15, 19, 29.
César Octave 1 ^{er}	194[204].
Charlemagne	20, 29, 53.
Charles V	195[205].

Charles IX	195[205].
Claudien	4, 49, 83, 141.
Commode	140, 195[205].
Constantin	19, 29, 41, 136, 180[190].
Constantin VII	4.
Crusius Martin	19.
David	137
Dédale	155
Demageron	81
Dercilly	69
Diogenes Antonius	69
Dion	164.
Dion Chrysostome	6, 127, 137, 167.
Dracontius	177[187].
Drepanius Pacatus	4, 164.
Eropus	139.
Euphorion	153.
Ervigius	6.
Flaminius	137.
Focas	178[188].
Galilée	61.
Germanicus	77.
Gruterus	204[214].
Henri II	53.
Henri IV	116.
Hercul de Naples (?)	15.
Hérode	137.
Hiéron	137.
Homère	4, 172.
Horace	159.
Ignace (saint)	97.
Isidore	212[222].
Jambulus	176[186].
Joseph	137.
Joseph de l'Escale	105.
Jésus-Christ	193[203].
Leontius	76, 78.
Longus	83, 161.
Louis (saint)	41, 42, 62, 166.

Louis I	101.
Louis II	101, 102.
Louis III	102.
Louis IV	102.
Louis V	103.
Louis VI	104.
Louis VII	104.
Louis VIII	104.
Louis IX	105, 195[205].
Louis X	105.
Louis XI	106.
Louis XII	106.
Louis XIII	54, 107, 196[206].
Lucien	18, 178[188].
Manilius	99.
Marculphus	145.
Margunius Maximus	177[187].
Myrthille	80.
Martia	204[214].
Narsetes	140.
Nazarius	164.
Noé	200[210].
Oppian	141, 146, 204[214].
Oïdroandus Ulysses	153.
Papinien	4.
Papinius	204[214].
Pausanias	181[191].
Paxamus	60.
Pentadius	186[196].
Pépin	53.
Philander Guilhaume	171[181], 199[209].
Philostrate	169[179], 172[182].
Photius	69, 176[186].
Pindare	26, 40.
Pithou	102.
Platon	84, 164.
Pline	179[189].
Polybe	137.
Quinte-Curce	18.
Rabelais	210[220], 211[221].
Rhégianus	179[189].

Robert II	53.
Salomon	76, 136, 193[203], 210[220].
Salvien	69.
Sapor I	66, 140, 184[194].
Saturnin (saint)	97.
Samonicus Serenus	87.
Sédulius	177[187].
Sirmond Jacques	204[214].
Smetius	174.
Strabon	4.
Sybarite	55.
Synesius	164.
Symposium	144, 146, 162.
Teophanes	41.
Thecles (saint)	97.
Theganus	101.
Théodoret de Cyr	39, 46.
Théodose I	5.
Timoleon	199[209].
Trigaud Nicolas	95.
Vaudemont	95.
Victor Marius	177[187].
Virgile	21, 76, 178[188].

2. Personnages mythologiques et figures allégoriques

Aglāia	79.
Aigle	75.
Aiglon	148.
Ajax	3, 189[199].
Amour	176.
Âne	161.
Anteros	12, 84.
Arthusa	76.
Aurore	109.
Berger I	162.
Berger II	162.
Berger III	162.
Berger IV	163.
Castor	191[201].
Chêne	165.
Clémence	17.

Cyprès	165.
Cyprine	168.
Daphnée	167.
Diane	132.
Bieu bocager	158.
Dragon	74.
Dryade	170.
Earine	77.
Éléphant	74.
Énée	44.
Euphrasie	78.
Fortune	128.
Fortune marinière	197[207].
Ganimède	111.
Génie I	51.
Génie II	52.
Hébé	129.
Hercule	8.
Hesper	115.
Hesperthusa	77.
Immortalité	184[194].
Jouvence	129.
Justice	100.
Jupiter	11, 108.
Laurier	164.
Léandre	187[197].
Lune	132.
Mars	130.
Mercure	21, 125.
Minerve	202[212].
Narcisse	185[195].
Nymphes	73.
Nymphes bocagères	175[185].
Nestor	190[200].
Olympie	48.
Oporine	80.

Phæton	114.
Piété	42.
Pin	165.
Pomone	80.
Poulain	160.
Printanière	77.
Pyrenée	47.
Pythie	169.
Religion	208, 221.
Saturne	134.
Serpent	74.
Soleil	113.
Sybille	46, 174.
Thésée	156.
Vaillance	157.
Vénus	115.
Vigilance	72.
Zéphyrie	81.

Bibliographie

I. Le corpus

GARASSE François, s. j., *La Royale reception de leurs majestez tres-chrestiennes en la ville de Bourdeaux, ou le Siecle d'or ramené par les alliances de France et d'Espagne*, Bordeaux, Simon Millanges, 1615.

GARASSE François, s. j., *Les Champs Elyziens, ou la reception du Roy tres-chretien Louys XIII au college de Bourdeaux de la Comp. de Jesus, le huictiesme de novembre 1615*, Bordeaux, Simon Millanges, 1615.

II. Le contexte

A. La France classique

CORNETTE Joël, *Histoire de France: l'affirmation de l'État absolu 1515-1652*, Paris, Hachette Supérieure, 1993.

DARNAL Jean, *Supplément des chroniques de la noble ville et cité de Bordeaux*, Bordeaux, Jacques Mongiron Millanges, 1616.

HANOTAUX Gabriel, *La France en 1614*, Paris, Nelson, (s.d.).

HIGOUNET Charles Jean Joseph (sous la dir.), *Histoire de Bordeaux*, t. 4 : *Bordeaux de 1453 à 1715*, Bordeaux, Fédération Historique du Sud Ouest, 1966.

METHIVIER Hubert, *Le Siècle de Louis XIII*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je? », 1992.

MESNARD Jean, « Culture et religion au XVII^e siècle », dans *La Culture au XVII^e siècle : enquêtes et synthèses*, Paris, Presses Universitaires de France, Paris, 1976, p. 111-121.

TAVENEAUX René, *Le Catholicisme dans la France classique 1610-1715*,
t. 1, Paris, Société d'Édition de l'Enseignement Supérieur, 1980.

B. Fêtes royales

BARDON Françoise, « Les Entrées », dans *Le Portrait mythologique à la cour de France sous Henri IV et Louis XIII, Mythologie et Politique*, Limoges, A. et J. Picard, 1974, p. 93-127.

CRUCIANI Fabrizio, « Vision et organisation de l'espace dans les fêtes romaines », dans *Les Fêtes de la Renaissance*, t. 3, Paris, Centre National de Recherche Scientifique, 1975, p. 219-229.

JACQUOT Jean, « Présentation », dans *Les Fêtes de la Renaissance*, t. 3, Paris, Centre National de Recherche Scientifique, 1975, p. 7- 51.

MAGNE Emile, « Entrées de Roi – 1614 – 1616 - 1629 », dans *Les Fêtes en Europe au XVII^e siècle*, Paris, Martin-Dupuis, 1930, p. 49-70.

MCGOWAN Margaret, « Les Jésuites à Avignon - Les Fêtes religieuses au service de la propagande religieuse et politique », dans *Les Fêtes de la Renaissance*, t. 3, Paris, Centre National de Recherche Scientifique, 1975, p. 153-171.

MCGOWAN Margaret, « La Fonction des fêtes dans la vie de cour au XVII^e siècle », *La Cour au miroir des mémorialistes, 1530-1682 : Actes du colloque du centre de philosophie et de littérature romanes de Strasbourg, 16-18 novembre 1989 / sous la direction de Noémi Hepp*, Paris, Klincksieck, 1991, p. 26-41.

STEGMANN André, « La Fête parisienne à la place royale en avril 1612 », dans *Les Fêtes de la Renaissance*, t. 3, Paris, Centre National de Recherche Scientifique, 1975, p. 373-392.

VANUXEM Jacques, « Les Entrées royales sous Louis XIII et Louis XIV », *Médecine de France*, n° 101, Paris, (1959), p. 17-32.

WAGNER Marie-France, Daniel Vaillancourt et Éric Méchoulan, « L'Entrée dans Toulouse ou la ville théâtralisée », *XVII^e siècle*, n°201, 1999, p. 614-637.

WAGNER Marie-France (sous la dir. de), *L'Entrée solennelle dans la ville ou urbanité et société au XVII^e siècle*, Colloque international, Centre Canadien d'Architecture, 7-8 octobre, 1999.

WAGNER Marie-France (sous la dir. de), *Cahier du groupe de recherche sur les entrées royales (1615-1660)*, Université Concordia, 1999.

C. La Compagnie de Jésus

CERTEAU Michel, « Le XVII^e siècle français » dans *Les Jésuites. Spiritualités et Activités. Jalons d'une histoire*, Paris, Beauchesne, 1974, p. 72-109.

DELATTRE Pierre, s. j. (sous la dir.), *Les Établissements des jésuites en France depuis quatre siècles [...]*, t. 1: *Abbeville. -Cyriacum. Wetteren. De Meester Frères*, 1949.

FOUQUERAY Henry, s. j., *Histoire de la Compagnie de Jésus en France des origines à la suppression (1528-1762)*, t. 3 : *Epoque de progrès (1604-1623)*, Paris, Bureaux des Etudes, 1922.

GUILLERMOU Alain, *Les Jésuites*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je? », 1992.

LACOUTURE Jean, *Jésuites - une multibiographie*, t. 1 : *Les Conquérants*, Paris, Seuil, 1991.

- La Pédagogie des jésuites

CHARMOT François, s. j., *La Pédagogie des jésuites*, Paris, SPES, 1943.

DAINVILLE François de, s. j., *L'Éducation des jésuites (XVI^e siècles-XVIII^e siècles)*, Textes réunis et présentés par Marie-Madeleine Compère, Paris, Minuit, 1978.

DAINVILLE François de, s. j., *La Naissance de l'humanisme moderne*, Paris, Beauchesne et ses fils, 1940.

DEMOUSTIER Adrien, s. j., « Des " Grandes écoles " aux " Collèges " : Un aspect du rôle des Jésuites dans l'évolution scolaire du royaume de France au XVI^e siècle », dans *Les Jésuites parmi les hommes aux XVI^e et XVII^e siècles*, Clermont-Ferrand, Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Clermont-Ferrand II, 1987, p. 375-383.

FUMAROLI Marc, « L'Humanisme jésuite au début du XVII^e siècle », *Revue des Sciences Humaines*, t. 40, vol. 158, (1975), p. 247-293.

LACOTTE Jacqueline, « La Notion de "jeu" dans la pédagogie des Jésuites au XVII^e siècle », *Revue des Sciences Humaines*, t. 40, vol. 158, (1975), p. 251-265.

MESNARD Paul, « La Pédagogie des jésuites », dans *Les Grands Pédagogues*, Paris, J. Chaleau, 1972, p. 57-119.

SCHIMBERG André, *L'Éducation morale dans les collèges de la Compagnie de Jésus en France sous l'Ancien Régime (XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles)*, Paris, Champion, 1913.

SNYDERS Georges, *La Pédagogie en France au seizième et dix-septième siècles*, Paris, Presses Universitaires de France, 1965.

- Le Théâtre jésuite

BOYSSE Ernest, *Le Théâtre des jésuites*, Paris, Slatkine reprints, 1880.

DAINVILLE François de, s. j., « Lieux de théâtre et salles des actions dans les collèges de Jésuites dans l'Ancienne France », *Revue d'Histoire du Théâtre*, vol. 2, (1950), p. 185-190.

DAINVILLE François de, s. j., « Décoration théâtrale dans les collèges de Jésuites au XVII^e siècle », *Revue d'Histoire du Théâtre*, vol. 4, (1951), p. 355-374.

DESGRAVES Louis, *Répertoire des programmes de pièces de théâtre dans les collèges (1601-1700)*, Paris, Droz, 1986.

DONNELLY Francis, s. j., « Oral Work », *Principles of Jesuit Education in Practice*, New York, P. J. Kenedy & Sons, 1934, p. 113-119.

HENNEQUIN Jacques, « Vingt-sept « programmes » Champenois - Contribution à l'étude du théâtre de collège en province au XVII^e siècle », *Revue d'Histoire du Théâtre*, vol. 4, (1966), p. 443-460.

HENNEQUIN Jacques, « Théâtre et société dans les pièces de collège au XVII^e siècle (1641-1671) », dans *Dramaturgie et société : rapport entre l'oeuvre théâtrale, son interprétation et son public aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, Centre National de Recherche Scientifique, 1968, p. 457-467.

PURKIS H. M. C., « Quelques Observations sur les intermèdes dans le théâtre des Jésuites en France », *Revue d'Histoire du Théâtre*, 1966, p. 183-198.

STEGMANN André, « Le Théâtre jésuite à La Flèche - Analyse et mise en perspective », *Revue d'Histoire du Théâtre*, vol. 43, 1991, p. 95-106.

STEGMANN André, « Le Rôle des jésuites dans la dramaturgie française du début du XVII^e siècle », dans *Dramaturgie et société : rapport entre l'oeuvre théâtrale, son public, aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, Centre National de Recherche Scientifique, 1968, p. 445-456.

WEBER Edith, « Le théâtre humaniste protestant à participation musicale et le théâtre jésuite : influences, convergences, divergences », dans *Les Jésuites parmi les hommes aux XVI^e et XVII^e siècles* : [Actes du Colloque de Clermont-Ferrand (avril 1985) / publiés par G. et G. Demerson], Clermont-Ferrand, Association des Publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de Clermont-Ferrand, 1987.

WITTKOWER R. et Irma B. JAFFE, « Baroque Theater and the Jesuits », dans *Baroque art : The Jesuit contribution*, New York, Fordham University Press, 1972, p. 100-110.

-La vie et l'oeuvre du P. François Garasse

DEBAILLY Pascal, « Le père François Garasse, critique et disciple de Mathurin Régnier », *XVII^e siècle*, 1995, p. 431-445.

GARASSE François, s. j., *La Recherche des Recherches et autres œuvres de M. Etienne Pasquier; pour la defense de nos Rois, contre les outrages, calomnies, et autres impertinences dudit Auteur : Actorum XXIII. Scriptum est, Principam populi tui non Maledices*, Paris, Chez Sébastien Chappelet, 1622, in-8°.

GARASSE François, s. j., *La Doctrine curieuse des esprits de ce temps, ou prétendus tels; contenant plusieurs maximes pernicieuses à l'Etat, à la Religion, et aux bonnes mœurs; combattuë et renversée*, [Paris], [1623], Westmead Gregg, 1971.

GODARD DE DONVILLE Louise, « Le libertin 'persécuteur de la foi' de Bède le Vénérable au père Garasse », *Papers on French Seventeenth Century Literature*, Textes et images, vol. 14, n° 26, (1987), p. 105-120.

GODARD DE DONVILLE Louise, « Les combats exemplaires du père François Garasse », dans *Les Jésuites parmi les hommes aux XVI^e et XVII^e siècles*, Clermont-Ferrand, Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont-Ferrand, 1987, p. 197-206.

GRÈVE, Marcel de, « Rabelais, arme du révérend père Garasse », dans *Les Jésuites parmi les hommes aux XVI^e et XVII^e siècles*, Clermont-Ferrand, Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont-Ferrand, 1987, p. 186-195.

NICERON Jean Pierre, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la République des Lettres avec un catalogue raisonné de leurs ouvrages*, t. 31, Paris, Briasson, 1735.

NISARD Charles, *Mémoires de Garasse*, Paris, Amyot, 1860.

NISARD Charles, « François Garasse », dans *Les Gladiateurs de la République des Lettres aux XV^e, XVI^e et XVII^e siècles*, t. 2, Genève, Slatkine Reprints, 1970, p. 207-388.

RAPIN René, *Histoire du jansénisme depuis son origine jusqu'en 1644*, Paris, Gaume, [s.d.].

RIVIERE Ernest-M., *Corrections et additions à la Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, Toulouse, Chez l'auteur, 1911.

SOLE Jacques, « L'image des jésuites chez les réformés français du XVII^e siècle », dans *Les Jésuites parmi les hommes aux XVI^e et XVII^e siècles*, Clermont-Ferrand, Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Clermont-Ferrand II, 1987, p. 232-234.

SOMMERVOGEL Carlos, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. 3, Paris, Alphonse Picard, 1892.

III. Littérature du XVII^e siècle

A. Ouvrages généraux

ADAM Adam, *Histoire de la littérature française au XVII^e siècle*, t. 1 : *L'époque d'Henri IV et de Louis XIII*, Paris, Del Duca, 1956.

DESGRAVES Louis, *Répertoire bibliographique des livres imprimés en France au XVII^e siècle*, t. 14 : Bordeaux, Valentin Koerner, Baden-Baden & Bouxwiller, 1988.

JOUHAUD Christian, « Imprimer l'événement. La Rochelle à Paris », dans *Les Usages de l'Imprimé*, Paris, Fayard, 1987, p. 381-439.

W. MCALLISTER Johnson, « Essai de critique interne des livres d'entrées français au XVII^e siècle », dans *Les Fêtes de la Renaissance*, t. 3, Paris, Centre National de la Recherche Scientifique, 1975.

ZUBER Roger, *La Littérature française du XVII^e siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je? », 1993.

B. Rhétorique et Éloquence

BEUGNOT Bernard, « Florilèges et Polyantheae. Diffusion et statut du lieu commun à l'époque classique », *Études Françaises*, n° 13, 1971, p. 119-141.

BURY Emmanuel, *Littérature et politesse : l'invention de l'honnête homme, [1580-1750]*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996.

DAINVILLE François de, « L'Évolution de l'enseignement de la rhétorique au XVII^e siècle », *XVII^e siècle*, n° 80-81, (1968), p. 19-43.

FUMAROLI Marc, *L'Âge de l'éloquence*, Genève, Droz, 1980.

FUMAROLI Marc, « Définition et description : scolastique et rhétorique chez les jésuites des XVI^e et XVII^e siècles », *Travaux de linguistique et de littérature*, vol. 18, n°2, (1980), p. 37-48.

KIBEDI VARGA Aron, *Rhétorique et littérature : études de structures classiques*, Paris, Didier, 1970.

SNYDERS Georges, « Rhétorique et culture au XVII^e siècle », *XVII^e siècle*, n°80-81, (1968), p. 79-87.

IV. La Clémence

CHEMLA Paul, *Sénèque - L'Homme apaisé - Colère et Clémence*, Arléa, 1990, p.145-189.

DE WAELE, Michel, « Clémence, oubliance et pardon en Europe, 1520-1650 », *Cahiers d'Histoire*, vol. XVI, no. 2 (numéro spécial), 1997.

FLANDROIS, Isabelle, « Clémence », *dans L'Institution du Prince au début du XVII^e siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992, p. 196-220.

RIPA Cesare, *Iconologia of uytbeeldinghe des verstands*, Davaco Publishers, Soest, 1971.

SEZNEC Jean, *La Survivance des dieux antiques*, Flammarion, Paris, 1993.

VAILLANCOURT Pierre-Louis, « Naissance et Affirmation de l'idée de tolérance XVI^e et XVIII^e siècle », *Actes du Ve Colloque Jean Boisset (X^e Colloque du Centre d'Histoire des Réformes et du Protestantisme)*, Université de Montpellier III (Paul Valéry), 1987, p. 117-130.

WAGNER Marie-France et Pierre-Louis Vaillancourt, *De la Grâce et des vertus*, L'Harmattan, Paris, 1998.

V. La Langue Classique

BRUNOT Ferdinand, *Histoire de la langue française des origines à nos jours*, t. 4, Paris, Armand Colin, 1967.

DUBOIS Jean, *Dictionnaire du français classique : le XVII^e siècle*, Paris, Larousse, 1992.

FURETIÈRE Antoine, *Le Dictionnaire universel*, Paris, S.N.L.-Le Robert, 1973.

GAFFIOT Félix, *Dictionnaire Latin-Français*, Paris, Hachette, 1936.

RICHELET Pierre, *Dictionnaire françois [...]*, Genève, Slatkine Reprints, 1970.

VI. L'Édition

BEUGNOT Bernard, « L'Invention d'une tradition ou les dilemmes de l'édition critique », *Études Françaises*, vol. 24, n°2, 1988, p. 91-100.

CONSTAT Michel, « Problèmes de l'édition critique », dans *Cahiers de textologie* : 2, Paris, Minard, 1988.

HAY Louis (ensemble réuni par), *La Naissance du texte*, Mayenne, José Corti, 1989.

LABARREM Albert, *Histoire du Livre*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je? », 1970.

NINA Catach, *Les Éditions critiques. problèmes techniques et éditoriaux*, Paris, Belles-Lettres, 1988.

Annexes

Extrait du Priuilege du Roy.

PAR grace & Priuilege du Roy donné à Bourdeaus le 1.
jour de Decembre 1615. signé par le Conseil, DE LA FON,
& scellé du sceau de cire jaune, il est permis à SIMON
MILLANGES Imprimeur ordinaire de sa Majesté d'im-
primer ou faire imprimer, vn liure intitulé LA ROYAL.
LE RECEPTION DE LEVRS MAIESTEZ
EN LA VILLE DE BOVRDEAVS. Et sont faictes
defences à tous Libraires, Imprimeurs & autres de quelque
qualité & cōdition qu'ils soiēt de l'imprimer, & d'en vendre,
& distribuer d'autres, que de ceux qui seront imprimez par
ledict MILLANGES, & ce pendant le temps & espace
de six ans : sur peine aux contreuenans de deux mille liures
d'amende, applicable moitié au Roy, & l'autre moitié audict
exposant, avec confiscation des exemplaires, qui se trouue-
ront auoir esté imprimez contre l'autorité des presentes
Lettres, comme plus à plein est contenu en l'original d'icel-
les signées,

Par le Conseil

DE LA FON.

Acheué d'imprimer le 5. Decembre 1615.



Pour donner à France une paix de durée,
 Et prévenir l'estai de tous mauvais desirs,
 You fait par deux mariages saints
 Que deux peuples tiennent à une amitié ferree:
 Vos peuples et les nôtres en unant de la loy,
 Et tous ceux qui courent le rond de l'univers
 S'apprendront plus les accidents d'Europe
 De la guerre qui met hommes et biens en prof.

Por dar a francia la paz de udero.
 Tambien por evitar malos deseos.
 Hazen en un punto dos casamientos
 A entender de los pueblos amistad firmeza:
 Los vuestros y misos que arde en un punto
 Y quando couiere todo el universo,
 No auran de tener sucesos alteros.
 De guerra, que todo lo pone a fiero.



LE DOUBLE MARIAGE DE LOUIS XIII AVEC ANNE D'AUTRICHE, ET D'ELISABETH DE FRANCE AVEC PHILIPPE, ROI D'ESPAGNE
 Gravure éditée par Nicolas de Mathoniere.

H. N. Est.